

MÉMOIRE

SUR L'ORIGINE DES CONSTELLATIONS, ET SUR L'EXPLICATION DE LA FABLE, PAR LE MOYEN DE L'ASTRONOMIE.

Par M. DUPUIS, Avocat en Parlement, Professeur de Rhétorique au Collége de Lisieux, en l'Université de Paris.

Extrait de l'ASTRONOMIE de M. DE LA LANDE, *Tome IV.*

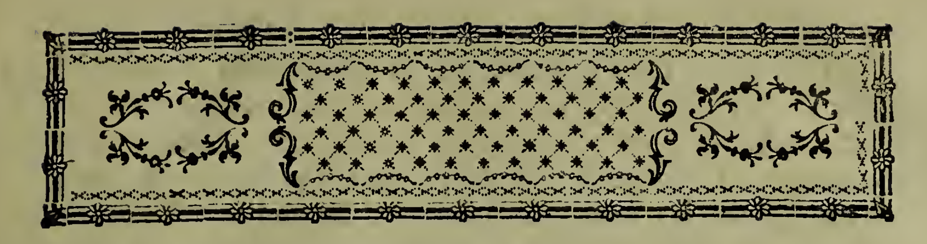


A PARIS,

Chez la Veuve DESAINT, rue du Foin-Saint-Jacques.

M. DCC. LXXXI.

AVEC PRIVILÉGE DU ROI.



MÉMOIRE

SUR L'ORIGINE

DES CONSTELLATIONS,

ET

SUR L'EXPLICATION

DE LA FABLE,

PAR LE MOYEN DE L'ASTRONOMIE.

ON a ſoupçonné de tout temps, que les noms des ſignes du Zodiaque étoient rélatifs aux travaux de l'Agriculture & aux variétés des ſaiſons (*Aſtr. 613, 626*); mais on n'a pu le démontrer, faute de remonter par la préceſſion des équinoxes à une époque aſſez éloignée. C'eſt cette idée qui me vint le 18 Mai 1778, à laquelle je dois une méthode nouvelle, & qui paroît démontrée, pour expliquer l'origine de la plupart des Fables de l'antiquité. M. de la Lande l'annonça dans le Journal des Savans, Janvier 1779, comme une découverte curieuſe; j'en fis part moi-même à l'Académie des Inſcriptions, & j'en ai donné pluſieurs eſſais dans le Journal des Savans, Juin, ſecond volume, Octobre & Décembre 1779, Février 1780; mais je vais reprendre ce ſujet d'une maniere plus méthodique, & avec un peu plus d'étendue, en attendant un Ouvrage conſidérable que je prépare ſur ces objets.

L'origine de l'Aſtronomie ſe perd dans l'obſcurité des ſiecles, & tous les monumens qui nous reſtent de l'antiquité la plus reculée, ſuppoſent cette ſcience déja exiſtante. Les livres d'Homere, d'Héſiode & de Job, contiennent les noms de pluſieurs conſtellations, & les caracteres aſtronomiques ſe trouvent gravés ſur ces obeliſques fameux, que l'Egypte élevoit long-temps avant que l'Europe fût ſortie des ténebres de la Barbarie; de maniere qu'il eſt auſſi difficile d'aſſigner un temps où cette ſcience n'exiſtât pas, que de fixer l'époque de ſa naiſſance.

Séneque prétend que l'Aſtronomie des Grecs précédoit tout au plus de 1500 ans le ſiecle où il vivoit; mais Séneque ne devoit pas ignorer que la Grece ne fut jamais le berceau de cette ſcience, & que les premiers Aſtronomes Grecs avoient puiſé en Egypte, en Phénicie & en Caldée, le peu de connoiſſances aſtronomiques qu'ils avoient. L'aurore des ſciences dans la Grece, étoit en Orient le déclin d'un beau jour. Les Grecs & les Romains, de qui nous tenons les lettres & les ſciences, étoient peu aſtronomes; & ſans s'occuper à remonter juſqu'à l'origine de l'Aſtronomie, ils ont fixé ſes commencemens à l'époque où ils l'ont reçue des maîtres du monde ſavant, ſemblables à peu-près à celui, qui, placé au centre d'une vaſte plaine, fixeroit les limites de l'Univers à ſon horizon, qu'un homme plus inſtruit ne regarde que comme le terme de ſa vue.

Pour nous, qui ſommes perſuadés que l'Aſtronomie eſt née du beſoin de l'homme, & qu'elle eſt liée aux travaux des nations agricoles, nous la ferons ſuivre de près l'invention des autres arts; & nous croyons que, dès qu'on ſuppoſe des peuples inſtruits, ſous des empires floriſſans, tels que l'ont été dès la plus haute antiquité, les Chinois, les Indiens, les Perſes, les Medes, les Aſſyriens, les Babyloniens & les Egyptiens, on doit conclure que la néceſſité de partager & de régler le temps, a dû donner naiſſance de bonne heure au Calendrier, & à la diſtribution des Cieux, chez quelques-unes de ces nations ſavantes.

Mais

Mais on ſe demande d'abord ſi chacun de ces peuples a eu une Aſtronomie, diſtinguée de celle des autres ; & on verra dans la ſuite qu'ils l'ont tous reçue d'une ſource commune. Il s'agit donc de ſavoir quel fut le peuple inventeur, & quel étoit l'état du Ciel lorſqu'on en fit la premiere diſtribution, ou du moins celle qui eſt parvenue jusqu'à nous.

Pluſieurs peuples ſemblent prétendre à la gloire de l'invention : les Caldéens & les Egyptiens ont paru dans l'antiquité y avoir le plus de titres, & M. de la Lande ſe détermine pour les Caldéens (*Aſtr.* art. 280). On a voulu auſſi leur aſſocier les Indiens, & même les Chinois ; effectivement, on trouve chez ces derniers peuples des traces d'une Aſtronomie, au moins auſſi ancienne que celle des Caldéens & des Egyptiens. Pour nous, qui ne croyons pas que ce que les Hiſtoriens rapportent ſur l'antiquité de l'Aſtronomie de ces différens peuples, ſoit ſuffiſant pour fixer nos idées ſur l'époque préciſe de ſon invention, nous chercherons dans les Conſtellations elles-mêmes, un moyen de fixer nos incertitudes à ce ſujet, & l'on verra que c'eſt à l'Egypte que l'on doit l'origine des Conſtellations.

Nous partirons pour cela d'une ſuppoſition fort naturelle ; c'eſt que les figures qui déſignent les Conſtellations ont dû dans l'origine, ſignifier quelque choſe, chez des peuples, & dans des ſiecles où l'écriture ſavante étoit toute hiéroglyphique. Les noms qu'on leur donna ont dû être relatifs aux phénomenes qu'elles offroient, comme le remarque très-bien M. Court de Geblin (*Monde Primitif*, tom. IV, pag. *66*). Si les Aſtériſmes, où les aſſemblages d'étoiles déſignés par des figures d'hommes & d'animaux, avoient ſeulement une reſſemblance éloignée avec les figures qu'on y a tracées, il ſeroit aſſez ſimple de croire qu'on n'auroit cherché par-là qu'à diſtinguer les Conſtellations, & à claſſer les différens grouppes d'étoiles. Mais comme il eſt abſolument impoſſible d'y trouver aucun trait de reſſemblance, on eſt naturellement porté à leur prêter un ſens, & à y reconnoître du deſſein ; d'autant

plus qu'il paroîtroit étrange, que parmi cette foule de monumens, souvent bizarres, qui nous viennent de cette haute antiquité, & que l'on convient être tous symboliques, les caracteres astronomiques fussent les seuls qui ne signifiassent rien. Cette conséquence toute naturelle, qui résulte de la connoissance que nous avons du génie de ces peuples, reçoit encore un nouveau degré de force du témoignage d'un des plus savans hommes de l'antiquité. Macrobe (*Saturnal.* Liv. I, chap. 17 & ch. 21), dans l'explication qu'il nous donne des douze signes du Zodiaque, suppose que chacune de ces figures est un symbole de la marche & des effets du soleil ; ses explications, il est vrai, ne sont pas toujours heureuses; mais il y en a au moins deux où le génie symbolique paroît à découvert. « Voici, nous dit-il, les motifs qui ont fait » donner aux deux signes que nous appellons les Portes » du Soleil, les noms de Chévre sauvage & d'Ecreviſſe. » L'Ecreviſſe est un animal qui marche à reculon, & obli» quement; de même le soleil, parvenu dans ce signe, com» mence à retrograder & à descendre obliquement. Quant » à la Chevre, sa méthode de paître est de monter toujours, » & de gagner les hauteurs en broutant ; de même le soleil, » arrivé au Capricorne, commence à quitter le point le » plus bas de sa course pour revenir au plus élevé ».

L'Ecreviſſe, suivant Macrobe, n'est donc point une de ces figures arbitraires tracées au hazard dans le Zodiaque ; elle est le symbole naturel d'un mouvement rétrograde. Le Capricorne l'est également d'un mouvement ascendant, ou de l'élévation ; car c'est l'idée que nous présente cet animal, qui se plaît à paître sur la cime des rochers. La position respective de ces deux symboles, qui dans le Zodiaque, sont tellement disposés, que l'un étant à un solstice, le second a dû nécessairement occuper l'autre solstice, ajoute encore un nouveau degré de vraisemblance à l'idée que chacun de ces signes présente séparément, & la probabilité devient très-forte par la réunion des vraisemblances.

Le raisonnement que nous avons fait sur les deux em-

blêmes naturels des termes de la course du soleil, nous le ferons sur un signe intermédiaire qui partage en deux également la course de l'astre du jour. Entre ces deux limites qui fixent le terme des plus longs jours, & des jours les plus courts, il doit naturellement s'en trouver un qui détermine un point important, celui de l'égalité des jours & des nuits, qui a lieu dans tous les pays, & qui a été remarqué chez tous les peuples du monde. Effectivement, dans le Zodiaque la division qui répond à ce point intermédiaire, est marquée par une balance, symbole le plus expressif & le plus simple de l'égalité. Manilius, Liv. III, v. 311 & 440, en fait le caractere de la Justice. Cette idée se présente si naturellement, qu'elle n'a point échappé aux anciens; & Virgile, en parlant de l'équinoxe, où repondoit de son temps ce symbole astronomique, y fait allusion : *Librà die somnique pares ubi fecerit horas.* Georgique, Liv. I, v. 208 & Manil. Liv. II, v. 242, l'appelle *Æquantem tempora libram.* Mais quand ces Auteurs n'en eussent pas fait l'application, le symbole est parlant; on ne peut gueres supposer d'autre sens à cet emblême, & d'autre dessein aux inventeurs. Joignez à cela, que la distance de 90° ou de trois signes, où la Balance est du Cancer & du Capricorne, prouve bien que ce n'est pas par hazard qu'elle occupe cette place, & que sa position dans le Zodiaque, se trouve nécessairement déterminée par les deux symboles des solstices; ce qui ajoute encore un troisieme degré d'évidence à l'interprétation que nous donnons de chacun de ces emblêmes, envisagés seuls, & indépendamment de leur position respective.

On doit imaginer que l'état du Ciel, considéré relativement à la marche du soleil, dans le cercle de sa révolution annuelle, n'a pas dû être le seul objet qui ait occupé les premiers Agriculteurs Astronomes. Le Zodiaque devoit être autant un Calendrier rural, qu'un Calendrier astronomique; & quand une fois on eut désigné le point équinoctial & les point solstitiaux, les autres divisions durent être relatives à l'état de la Terre dans chaque saison, ou même dans chaque mois; de maniere que le Cultivateur

pût y avoir l'annonce périodique de ſes travaux & de ſes récoltes ; auſſi tous les Calendriers anciens ont cette forme ; & chez tous les peuples du monde les dénominations de pluſieurs mois ont été empruntées de l'état de la végétation & des opérations agricoles (Geblin, tom. IV, pag. 88, Hiſt. du Calendrier). Le temps du labourage & des moiſſons, ſont les deux époques les plus importantes de l'année rurale, & durent être déſignées chacune par un hyéroglyphe particulier, & dont le ſens ſe préſentât naturellement aux yeux du Spectateur le plus groſſier. Le Bœuf étoit le ſymbole le plus ſimple du labourage ; & il paroît que cet animal a été choiſi effectivement chez les Egyptiens, pour être le ſymbole des travaux du Laboureur, ſuivant le témoignage d'Hor-Apollon (Liv. II, chap. 17). *Bovis maſculi cornu pictum, opus deſignat :* une corne de Bœuf peinte, déſigne les travaux. On ne pouvoit effectivement mieux déſigner l'ouverture de l'année rurale, que par l'image du Bœuf agriculteur, compagnon des travaux de l'homme. Un faiſceau d'épis, ou une jeune Moiſſonneuſe tenant un épi, peignit aſſez bien le mois des récoltes ; & nous retrouvons également dans le Zodiaque ces deux ſymboles. Il paroît donc, que ce qui a dû ſe trouver dans un Calendrier hiéroglyphique d'un peuple Aſtronome & Agriculteur, ſe trouve dans notre Zodiaque ; que l'état du ciel & de la terre, dans leurs époques les plus intéreſſantes, y a été peint d'une maniere aſſez ſenſible pour qu'on ne puiſſe le méconnoître ; & que vraiſemblablement les autres caracteres ſymboliques du Zodiaque, ont auſſi un ſens relatif à l'état de la nature dans le climat du peuple inventeur, quel qu'il ſoit. Une partie de ces ſignes annonce évidemment du deſſein ; donc les autres en renferment auſſi ; mais il ne paroît pas auſſi marqué, juſqu'à ce qu'on ſache à qui ce Calendrier appartient.

Mais comment trouverons-nous ce Peuple primitif, qui traça dans le ciel ce Calendrier ſymbolique, écrit en caracteres de feu, & où chacun put voir chaque année l'état de la nature, & l'ordre ſucceſſif de ſes travaux ?

Nous procéderons ici de la maniere la plus ſimple. L'inventeur ſera celui à qui le Calendrier conviendra tellement, que dans aucun ſiecle il n'ait jamais pu convenir complétement à aucun autre. Il ne ſuffira pas que quelqu'un s'en puiſſe appliquer une partie ; il faut que tout lui convienne, & que l'état du ciel & celui de la terre s'accordent enſemble à l'époque d'où l'on voudra partir.

Cette regle de critique étant une fois établie, comparons le Zodiaque, d'abord avec le climat de l'Egypte, dans le ſiecle où les ſciences aſtronomiques ont été tranſmiſes aux Grecs. Nous trouvons, il eſt vrai, à un équinoxe & aux deux ſolſtices, les emblêmes que nous avons cru être les plus propres à déſigner les points cardinaux de la route du ſoleil. Mais cet accord ne prouve rien en faveur d'aucun peuple en particulier ; puiſqu'il exprime en général l'état du ciel, & une poſition commune à toute la terre. Si nous jetons un coup-d'œil ſur les deux autres ſymboles relatifs à l'agriculture, & qui ne peuvent point être communs à tous les climats, nous verrons bientôt que ces ſymboles ne peuvent point convenir à l'Aſtronomie rurale des Egyptiens, ni fixer la ſaiſon du labourage & des recoltes en Egypte, dans les ſiecles que nous examinons. En effet, le labourage ſe fait dans l'Egypte en Novembre, & c'étoit en Mai que le ſoleil parcouroit le Taureau : c'eſt en Mars que la moiſſon commence en Egypte, & ce n'étoit que vers la fin d'Août que le ſoleil entroit alors dans la Vierge, ou commençoit à parcourir la diviſion marquée par le ſigne des moiſſons. Mais l'Egypte alors eſt couverte des eaux du Nil, & preſque enſevelie ſous les flots. Le ciel exprime donc ici un ordre tout différent de celui de la terre ; & ſi ces ſymboles ont pu dans quelque âge s'accorder avec l'agiculture Egyptienne, il faut néceſſairement ſuppoſer un tout autre état des cieux, & déplacer tous les autres ſignes.

Mais avant que de remonter à une époque auſſi éloignée, voyons ſi l'agriculture des autres peuples ne s'accordera pas mieux avec les deux ſymboles de l'Aſtronomie rurale. Le Bœuf répondoit au mois de Mai, & il étoit

l'emblême du labourage. Mais nous ne voyons aucun peuple qui ait placé dans cette ſaiſon le commencement de ſes labours, & le travail des Bœufs. Les Grecs & les Romains, au contraire, attendoient la fin des récoltes pour préparer la terre à recevoir une nouvelle ſemence, & regardoient l'automne comme la ſaiſon du labourage. Virgile, il eſt vrai, parle d'un premier labourage au printemps; mais il dit ailleurs que c'eſt en automne qu'il faut fatiguer le Taureau à tracer les ſillons. *Géorgiques*, Liv. I, v. 208.

Libra die ſomnique pares ubi fecerit horas,
Et medium luci atque umbris jam dividet orbem;
Exercete viri Tauros, &c.

Héſiode également, dans le ſecond chant de ſon Poëme ſur l'agriculture, fixe au coucher du matin des Pléiades, c'eſt-à-dire, au premier jour de Novembre, le commencement du labourage & à leur lever héliaque celui des moiſſons; il en fait même une regle univerſelle pour ceux qui habitent les bords de la mer, comme pour ceux qui cultivent l'intérieur des terres (*Heſ. opera & dies*, Liv. II, v. 2 & 234).

Plutarque (*de amore prolis*, pag. 496), dit auſſi que c'eſt au coucher des Pléiades qu'on enſemence la terre, & qu'on récolte après leur lever; c'eſt-à-dire, qu'il place en Mai, ou ſous le Taureau, non le labourage, mais les récoltes, ou au moins qu'il les place peu de temps après. Donc le Taureau céleſte n'a pu être regardé comme le ſymbole du labourage chez les Grecs, ni chez aucun des peuples, qui comme eux, commençoient les labours en automne, ce qui eſt néanmoins l'uſage reçu univerſellement.

Le même paſſage de Plutarque nous prouve également que la Vierge, ou la Moiſſonneuſe, de nos ſpheres, n'a pu être le ſymbole des moiſſons, ni chez les Grecs, ni chez les peuples, qui, comme eux, ont moiſſonné peu de temps après le lever des Pléiades, ou même au ſolſtice

d'été. En effet, lorſque les Pléiades commencent à reparoître ou à ſortir des rayons du ſoleil, & ſe levent héliaquement, le ſoleil parcourt le Taureau : ſuppoſons même que ce ne fut pas préciſément au lever des Pléiades, mais plus de quinze jours après que commençaſſent les moiſſons, & que le ſoleil fût déja aux Gemeaux ; il reſtera toujours encore au ſoleil près de trois ſignes à parcourir, avant d'arriver au ſigne de la Moiſſonneuſe. Conſéquemment, le ſymbole aſtronomique qui repréſentoit, ſoit un faiſceau d'épis, ſoit une fille qui porte un épi jauniſſant, n'a pu correſpondre aux moiſſons des Grecs, ni à celles de tous les Orientaux, qui, n'ayant pas plus de latitude qu'eux, ſont cenſés n'avoir pas dû moiſſonner beaucoup plus tard.

Au temps même d'Héſiode, c'eſt-à-dire, dans l'hypotheſe la plus favorable aux peuples de cette latitude, le ſoleil n'entroit au ſigne de la Vierge que près de cinquante jours après le ſolſtice d'été. Or, certainement il y avoit long-temps alors que les récoltes du bled devoient être faites. Ainſi dans l'époque où nous conſidérons le Zodiaque comme Calendrier, nous ne voyons aucun des peuples à qui l'on pourroit faire honneur de cette invention, Perſes, Indiens, Aſſyriens, ou Phéniciens, dont le climat eſt au moins auſſi chaud que celui de la Grece, & conſéquemment les moiſſons auſſi précoces, pour qui l'on puiſſe accorder ce Calendrier ſymbolique avec l'ordre de ſon agriculture.

Nous ſommes donc obligés de remonter à une époque antérieure, qui, rapprochant le ſigne des moiſſons du ſolſtice d'été, le faſſe coïncider avec le temps des récoltes des régions tempérées. Mais alors ſi les ſymboles de l'agriculture s'accordent en partie avec la terre, les ſymboles aſtronomiques, tels que la Balance, l'Ecreviſſe & le Capricorne, ſont bien loin de s'accorder avec le ciel ; & cependant ce n'eſt qu'à cet accord parfait que nous pouvons reconnoître les inventeurs & l'époque de l'invention. La Vierge ne peut ſe rapprocher du ſolſtice,

que le Cancer n'en ſoit éloigné ; la Balance n'occupe plus un équinoxe. Cependant ces deux emblêmes ont dû y être originairement, comme nous l'avons fait voir ; & nous ne pouvons imaginer aucune hypotheſe qui place ailleurs qu'aux ſolſtices, & à un équinoxe, nos trois premiers ſymboles. Ce qui nous reſte à faire, c'eſt de les y placer ; mais dans un ordre inverſe, & oppoſé à celui où ils étoient dans l'époque où nous avons fait notre premier eſſai, c'eſt-à-dire, de mettre à l'équinoxe du printemps, ou à celui des deux équinoxes qui a fixé de préférence l'attention de tous les peuples, l'image naturelle de l'égalité des jours & des nuits, la Balance, & de la regarder comme le ſymbole primordial de l'équinoxe du printemps. Alors le Cancer ſe trouvera au point où le ſoleil, après avoir paru quitter nos régions, revient ſur ſes pas, & le Capricorne, où le ſymbole de l'élévation occupera le point le plus haut de la courſe du ſoleil. Il ſemble que cette poſition primitive de la Balance à l'équinoxe de printemps, dans les ſiecles où fut inventé le Zodiaque, & fut faite la premiere diviſion des cieux, ſe ſoit perpétuée en Egypte, comme l'annonce cette ancienne tradition que nous ont conſervée leurs Aſtrologues. *Æſculapius*, dit Scaliger : (*notæ in Lib. I, Manilii, v.* 125), *Ægyptius vetuſtiſſimus ſcriptor in ſuâ Myriogeneſi ſcripſerat in poſterioribus Libræ partibus* των ἀςέρων συγκρασιν *factam, eumque eſſe natalem mundi.* Scaliger cite pour garant Firmicus.

Cette nouvelle poſition de la ſphere, en renverſant tout, remet tout à ſa place ; le Zodiaque devient le Calendrier le plus frappant du climat de l'Egypte, & convient à ce pays excluſivement à tout autre. Les cinq premiers ſymboles, dont le ſens ſe préſentoit naturellement, & qui ſembloient fixer d'une maniere claire les points principaux du Calendrier ruſtique & aſtronomique, s'accordent parfaitement entr'eux, & avec l'état du ciel & de la terre ; & ils vont nous mettre en état d'appercevoir le ſens des autres ſymboles, qui ne s'étoit pas manifeſté d'abord auſſi clairement,

clairement ; c'eſt ce que nous allons voir par l'explication détaillée des douze ſignes du Zodiaque, conſidérés à cette époque.

Les trois premiers ſignes, à compter du ſolſtice d'été, ſont évidemment ſymboles de l'eau ; le premier eſt le Capricorne, mais un Capricorce amphibie, à queue de poiſſon, ou uni au corps d'un poiſſon (*Manil.* Liv. IV, 791, l'appelle *ambiguum ſidus terræque mariſque*). Le ſecond, une urne, ou une homme penché ſur une urne, de laquelle s'écoule un fleuve ; le troiſieme, deux poiſſons enchaînés, ou, ſuivant quelques ſpheres, un ſeul poiſſon. Ces trois ſymboles aquatiques, qui ne ſignifient rien dans cette ſaiſon pour les autres climats, peignent, de la maniere la plus claire, l'état de l'Egypte dans les trois mois qui ſuivent le ſolſtice d'été. Tous les Voyageurs anciens & modernes conviennent que peu de jours après le ſolſtice, le Nil inonde toute l'Egypte pendant trois mois (*), & ne rentre dans ſon lit qu'après l'équinoxe d'automne : *In totum autem revocatur intra ripas in librâ centeſimo die* (*Pline*, Liv. V, chap. 9). Cet intervalle de trois mois, durée de l'inondation, ne pouvoit donc être déſigné d'une maniere plus naturelle que par les emblêmes aquatiques, tracés dans les Conſtellations que le ſoleil parcouroit durant tout ce temps. Le Capricorne occupe dans notre hypotheſe, un des ſolſtices ; mais c'eſt le ſolſtice d'été ; & le point le plus élevé de la courſe du ſoleil, fut aſſigné à l'animal, qui, comme le remarque Macrobe, broute ſur les rochers les plus eſcarpés, & ſe plait à vivre de préférence ſur la cime des montagnes, » *pendent in rupe capellæ*, dit Virgile. Le chef des troupeaux le devient auſſi des animaux qui ſont peints dans le Zodiaque ; & le quadrupede, qui gravit où les autres ne peuvent atteindre, ſe trouva naturellement mieux placé au zénit des habitans de Thebes & de Syene, & au terme le plus élevé du mouvement aſcendant du ſoleil, qu'au point le plus

(*) *Niluſque tumeſcens*
In Cancrum, & Tellus Ægypti juſſa natare (*Manil.* Liv. IV, verſ. 748).
Le Cancer étoit alors ſigne ſolſtitial.

bas de sa course annuelle. Macrobe, dans son explication, n'a pas fait attention que le Caper a été choisi pour symbole, non pas précisément parce qu'il monte en broutant, qualité qui lui est commune avec plusieurs autres animaux; mais parce que c'est sur la cime des rochers les plus élevés qu'il se plait à paître, & qu'il n'est point de quadrupede qui prenne un essor aussi hardi. Dira-t-on que c'est simplement la marche ascendante du soleil depuis le solstice d'hiver, qu'on a voulu peindre sous cet emblême? Mais on sait que cette marche ascendante ne se manifeste nulle part moins qu'aux environs du solstice; & d'ailleurs, ce qui est un argument sans replique, nous prouverons que l'Astronomie étoit déja inventée bien avant le temps où le Capricorne a pu occuper le point solstitial d'hiver. Ainsi l'origine que lui supposeroit Macrobe ne peut avoir lieu, puisqu'il eut été inventé pour être symbole d'un mouvement ascendant, que le soleil ne pouvoit encore avoir lorsqu'il parcouroit ce signe avant l'époque trop récente de Macrobe, & même des Astronomes Grecs. En effet, comme remarque très-bien M. de la Nauze, en attaquant l'opinion » sur l'antiquité du Zodiaque, il n'y a que 3640 ans que » l'équinoxe a commencé à entamer la Constellation, » appellée aujourd'hui le Bélier : il ne l'avoit donc pas » encore entamée il y a 4000 ans. Dans ce temps-là » le Taureau ouvroit le printemps. Ainsi qu'on ne dise » plus que le Bélier étoit dès-lors le signe printanier; car » enfin, il n'est pas possible d'imaginer que les Auteurs » du Zodiaque aient jamais prétendu placer les Cons» tellations hors de leurs propres signes ». Ces réflexions de M. de la Nauze tombent également sur le Cancer & sur le Capricorne, mais ne prouvent pas ce qu'il veut établir, que le Zodiaque soit d'invention moderne; mais au contraire, prouve qu'il est de la plus haute antiquité, si une fois il est constant par d'autres preuves, que l'Astronomie & la division des cieux remonte au moins au temps où les astérismes du Taureau répondoient à l'équinoxe du printemps.

Or, M. Freret, dans sa Défense de la chronologie, entre-

prend de prouver que chez les Egyptiens, 2782 ans avant J. C., & conſéquemment lorſque le Taureau répondoit à l'équinoxe de printemps, la période ſolthiaque étoit déja inventée & employée. Mais une pareille période ſuppoſe déja une Aſtronomie très-perfectionnée, & en conſéquence une diviſion du ciel & du Zodiaque; ce qui fut comme le premier pas des inventeurs de l'Aſtronomie.

Nous trouvons dans notre nouvelle hypotheſe un ſecond avantage; celui de pouvoir expliquer pourquoi dans toutes les ſpheres anciennes le Capricorne eſt repréſenté, ou uni à un poiſſon, ou terminé par un poiſſon. Ce Capricorne, demi-poiſſon, annonçoit le débordement du Nil, qui commençoit ſous ce ſigne. La réunion du corps du Capricorne, avec celui du poiſſon, n'eſt que des ſiecles poſtérieurs, & nous vient des Calendriers ſacrés, ou des Calendriers des Génies, dans leſquels ces réunions monſtrueuſes étoient familieres; mais dans le Calendrier rural ou primitif, on peignit un double ſymbole, un Capricorne & un poiſſon. C'eſt ſous cette forme qu'on le trouve dans un Planiſphere Indien, imprimé dans les Tranſactions Philoſophiques de 1772, planiſphere qui remonte à la plus haute antiquité. L'idée du débordement, ſi intéreſſant pour le peuple Egyptien, & conſéquemment celle du Poiſſon ſymbolique, ſemble même avoir fait oublier le Capricorne, ou l'emblême ſolſtitial; de maniere que les Indiens, en recevant cette Aſtronomie, ont conſervé la dénomination de Poiſſon à l'aſtériſme du Capricorne; ils l'appellent Macaram, nom d'une eſpece de Poiſſon. M. le Gentil croit appercevoir ici une différence entre le Zodiaque Indien & l'Egyptien. Je n'ai, dit-il, remarqué de différence bien réelle entre leur Zodiaque & celui des Egyptiens, que dans le Capricorne, que les Brames n'ont point. Le mot Macaram de la langue Brame, qui répond au Capricorne, ſignifie Poiſſon (*Voy. aux Indes*, T. I, p. 247); & effectivement, M. le Gentil, en nous donnant le nom des douze ſignes dans la langue des Brames, traduit Macaram par eſpece de Poiſſon; mais dans le Zodiaque Indien, l'on trouve le Capricorne, auſſi bien que le Poiſſon; ainſi

cette différence n'eſt qu'apparente ; & comme nous avons retenu le nom du Capricorne, & oublié le Poiſſon ; les Brames ont retenu le nom du Poiſſon, & oublié le Capricorne, quoique ces deux emblêmes euſſent été inſéparablement unis dans l'origine, & placés dans la diviſion où nos ſpheres peignent le Capricorne amphibie ; ſouvent même les Perſes l'appellent comme nous, Capricorne, en Pelhvi *Nahi*, ſuivant M. Anquetil ; d'autres l'on peint amphibie *Capricornus eſt* διφυες & διμορφον *nam pars Caper eſt, pars piſcis* (*Scaliger in apotelesm. Manilii, in Lib. IV, v.* 254).

Je dis plus ; le nom de Macaram n'eſt point un nom de la langue Brame ; c'eſt un nom Grec altéré par les Brames ; en voici la preuve : le Poiſſon qui eſt uni au Capricorne eſt celui que les Egyptiens honoroient ſous le nom d'Oxirinque, ou le poiſſon, comme dit Plutarque, *acuto roſtro*. C'eſt lui, qui, en Egypte, étoit regardé comme le génie précurſeur des eaux, & la cauſe du débordement, comme on peut le voir dans ma premiere lettre (*Journal des Savans*, 2 vol. Juin 1779).

Or, cette eſpece de Poiſſon eſt celui que les Latins appelloient *Gladiolus*, & les Grecs *Macaira* ou *Epée*, c'eſt le Theut dont parle Plutarque. Cet Auteur (Apophthegmes, pag. 185) compare les habitans d'Eretrie à ce poiſſon, qui a une épée, & qui n'a pas de cœur. Telle eſt préciſément la forme du Poiſſon, peint avec le Capricorne dans le Zodiaque Indien des Tranſactions Philoſophiques ; l'inſpection ſeule de ce monument prouve la vérité de mon étymologie. Ce n'eſt pas le ſeul mot de la langue Brame que j'aie reconnu pour une altération manifeſte de noms grecs & latins, ou plutôt d'une langue primitive, d'où ces deux langues out été formées. Ainſi l'union du Poiſſon au Capricorne n'a rien de bizarre. Elle a dû être, conſéquemment à nos principes, & à l'origine primordiale que nous ſuppoſons à la ſphere.

Pendant le ſecond mois, ou lorſque le ſoleil parcourt le ſigne qui ſuit immédiatement le ſigne ſolſtitial, l'inondation augmente & arrive à ſon plus haut degré d'intumeſcence. Le débordement du Nil fut repréſenté

dans les cieux par un génie à figure humaine, tel qu'on peignoit les Dieux des fleuves, appuyé sur une urne, d'où sort un fleuve :

> *Ille quoque inflexâ fontem qui projicit urna*
> *Aquarius.* Manil. Liv. IV, v. 256.

C'est ainsi que dans nos spheres on peint le Verseau; & le caractere abrégé de ce signe fut un courant d'eau, & eut cette forme ≈. Dans d'autres planispheres, tels que le planisphere Egyptien, conservé dans l'Œdipe de Kirker, on voit au lieu de l'homme ou du Verseau, une urne percée de mille trous, & d'où l'eau s'échappe abondamment de toutes parts : image assez naturelle d'un débordement. Aussi dans la distribution qui fut faite de la terre par aspects célestes, le signe solstitial, ou le Cancer, sous lequel le Nil commençoit à se déborder dans les derniers âges, fut affecté à l'Egypte, comme nous l'avons vu plus haut : *Nilusque tumescens in Cancrum ;* mais on lui attribua aussi le Verseau, comme génie tutélaire.

> *Sed juvenis nudos formatus mollior Artus*
> *Ægyptum ad.... vicina & Aquarius arva recedit.*
> Manil, Liv. IV, v. 793.

Dans le Zodiaque Indien des Transactions Philosophiques, on voit simplement une urne. Ce symbole revient au même; en effet, un vase destiné à contenir l'eau, put être très-bien pris pour le symbole de l'eau; & il a été effectivement le symbole du débordement chez les Egyptiens, suivant le témoignage d'Hor-Apollo : *Nilum exundantem Ægyptii pingentes pingunt tres hydrias*, Liv. I, chap. 21. Le même Auteur dit qu'on le peignoit aussi sous l'emblême d'un Lion, à cause que l'inondation arrivoit sous ce signe : & Plutarque (*de Iside*, p. 366.), dit que les Egyptiens adoroient le Lion, & peignoient sa figure sur les portes de leurs temples, parce que le débordement du Nil arrivoit sous le signe du Lion. Il est évident que ce dernier emblême est celui des âges postérieurs, ou du temps

auquel le Lion se trouvoit près du Solstice d'été. Mais si la constellation du Lion, signe que parcouroit le Soleil lors du débordement, fut prise pour symbole de ce même débordement, l'Astronomie Egyptienne fut donc liée avec l'état de la terre & du Nil en Egypte; & lorsque dans l'origine on établit ces rapports entre le ciel & la terre, il n'est pas étonnant qu'on ait dessiné un homme qui verse un fleuve, une urne percée, & dont l'eau se répand, ou même simplement, ce qu'ils appelloient *vas aquarium*, pour en faire la division du Zodiaque, où étoit le soleil pendant le fort de l'inondation. Les Grecs l'appellent *Calpe*, *l'urne*; les Latins *amphora* & *urna*; les Indiens *coumbum*, *cruche*; & en Pelhvi *del* ou *dol*, le *seau*; c'est le *délu* des Arabes, le *dolium* des Latins, &c. Les trois vases dont parle ici Hor-Apollo, sont aux trois décans du signe;

Quas partes decimas dixere decania gentes.
Manilius, Liv. IV, v. 294.

C'est ainsi que sur les Obelisques qui sont à Rome, le Taureau équinoxial se trouve répété souvent trois fois, aussi bien que le vautour céleste, génie du printemps; on mettoit trois épis dans le signe de la Vierge, & on peignoit trois Béliers dans la case, ou le signe du Bélier; c'est ce qu'on voit en Egypte dans une grote qui représente les sacrifices de l'équinoxe sous le Bélier. Les sacrificateurs sont placés vis-à-vis d'un bucher, composé de trois piles de bois, il y a dix morceaux à chacune, nombre égal à celui des degrés de chaque signe, & sur chaque pile est un petit Bélier. Les Prêtres touchent du bout du doigt l'extrêmité des rayons solaires, & reçoivent le feu sacré (Montfaucon, 2 vol. Supplément après la planche 51). Ainsi cette triple répétition du même symbole, ou du *vas aquarium*, prouve encore que c'est ici un emblême astronomique, relatif à un des signes du Zodiaque, divisé en trois parties. C'est aussi ce qui fait dire aux Perses dans leur Cosmogonie ou Boundesh, qu'il y a des astres à trois corps, tels que Taschter; & la Mythologie grecque admet

également des génies, ou étoiles à trois corps, tels que Géryon.

Pendant le troisieme mois, le Cultivateur oisif, forcé de se retrancher sur ses digues, vit au milieu des eaux, & l'Egypte présente alors l'image d'une vaste mer, au milieu de laquelle s'élevent des Villes qui semblent flotter au sein des ondes, ou pour me servir des termes de Diodore, *qu'on prendroit pour les îles Cyclades.* Les Egyptiens comparerent naturellement l'état d'inaction de cette vie aquatique à celui des Poissons, & peignirent dans le ciel un poisson, ou même deux Poissons enchaînés, tels que nous le voyons dans nos spheres. Le signe céleste que parcouroit tous les ans le soleil à cette époque, étoit l'emblême simple & naturel de leur situation.

Vers l'équinoxe d'automne le Nil se retire, & rentre peu de temps après entiérement dans son lit ; mais les eaux qu'il a laissées dans les endroits bas, séjournent dans plusieurs lieux, & le sol nouvellement découvert ne présente qu'un limon gras, qui n'a point encore assez de consistance pour qu'on y imprime le soc de la charrue. Aussi laissoit-on la terre s'affermir après la retraite des eaux, suivant Diodore ; & pendant ce temps l'Egyptien voyoit croître l'herbe verte, & les troupeaux pouvoient déja y trouver une abondante pâture (*Diodore*, Liv. I, p. 32). On lâchoit donc les troupeaux, & leur entrée aux pâturages est marquée dans les Cieux par l'image d'un Bélier, ou du chef du troupeau.

Ce n'est que dans le cinquieme mois, c'est-à-dire, en Novembre, que commence le labourage, & les premiers travaux du peuple Agriculteur. Diodore nous dit qu'on jette en Novembre le bled sur le limon que le Nil a laissé dans les plaines, & qu'on le couvre en y traçant un sillon sans profondeur, avec une charrue très-légere. Pline confirme également ce témoignage (Liv. XVIII, chap. 47), en réfutant l'opinion de ceux qui assuroient qu'on se bornoit à faire remuer le limon humide par des pourceaux. Cela, dit-il, a pu être autrefois; mais aujourd'hui, *inarari certum est abjecta priùs semina in limo di-*

greſſi amnis : hoc eſt Novembri menſe incipiente. A l'époque où nous conſidérons la ſphere, le ſoleil en Novembre parcouroit le Taureau céleſte ; & cet emblême ne fut placé dans les Cieux, que comme le ſymbole du commencement des travaux d'un peuple agricole. Non-ſeulement, c'eſt l'idée que fait naître l'image du Bœuf agriculteur ; mais il eſt certain, par le témoignage d'Hor-Apollo, rapporté ci-deſſus, que le Bœuf fut choiſi en Egypte pour être le ſymbole des travaux : *Bovis maſculi cornu depictum opus deſignat.* Manilius, *Aſtronom.* Liv. IV, v. 142, regarde auſſi le Taureau céleſte comme le ſigne hieroglyphique des travaux ruſtiques :

Submittit aratris
Colla jugumquè ſuis poſcit cervicibus ipſe ;
Ille ſuis phœbi portat cum cornibus orbem,
Militiam indicit terris, & ſegnia rura
In veteres revocat cultus, Dux ipſe laboris.

Les Egyptiens, qui dans la ſuite abrégerent ces ſymboles ; au lieu de peindre un Bœuf en totalité, en peignirent ſeulement la corne, qui ſuffiſoit pour leur rappeller l'idée totale.

La végétation en Egypte eſt extrêmement prompte, ſuivant le témoignage de Diodore, & de tous les Voyageurs modernes. La terre, un mois après être enſemencée, ouvre ſon ſein, & montre au Laboureur l'eſpérance de ſes récoltes. Les productions nouvelles & l'état d'enfance de la nature, ne pouvoient être mieux peints que par l'emblême de deux enfans naiſſans, ou même, ſuivant les ſpheres orientales, par deux jeunes Chevreaux qu'une mere vient de mettre bas (Hyde, *de vet. rel.* pag. 397).

Le ſoleil, après avoir parcouru ce ſigne, arrivoit au terme de ſon plus grand éloignement. Il avoit paru au mois de Juin ſur la tête du peuple Egyptien ; mais enſuite il n'avoit ceſſé de s'en éloigner, comme s'il eût voulu fuir ce climat, & menacer la terre d'une nuit éternelle. Arrivé enfin au ſolſtice, il ceſſe de s'abaiſſer ; il revient ſur

ſur ſes pas pour regagner le point d'où il eſt parti, par un retour vers nos climats, qui le ramene au commencement de ſa carriere annuelle; ce phénomene dut frapper ſingulièrement les premiers Obſervateurs, & mérita d'être exprimé par un ſymbole imitatif. L'Ecreviſſe fut l'emblême le plus naturel de cette marche retrograde, & ſon image fut tracée à la diviſion du Zodiaque, où le ſoleil entroit lorſqu'il ceſſoit de fuir, & rapportoit la lumiere & la vie, en parcourant en ſens contraire les mêmes degrés de hauteur qu'il avoit parcourus d'abord en deſcendant du haut des cieux.

Cette époque du mouvement annuel du ſoleil, fut la plus obſervée en Egypte; & le retour de cet aſtre vers le trône céleſte, y donna même naiſſance à des fêtes. Achilles Tatius nous dit que les Egyptiens autrefois, voyant le ſoleil quitter le ſolſtice d'été, deſcendre juſqu'au ſolſtice d'hiver, & par ſa retraite, diminuer la longueur des jours, avoient craint que le flambeau du monde ne les abandonnât pour toujours; ils ſe livroient en conſéquence à la douleur & aux larmes; mais qu'auſſitôt qu'ils le voyoient s'arrêter dans ſa fuite, pour remonter vers eux, & leur accorder plus longtemps le bienfait de la lumiere, ils célébroient ſon retour en prenant les habits de fête, & ſe couronnoient de fleurs (*Iſag. ad Arati phen. cap.* 23). Il n'eſt donc pas étonnant que ce retour, qui formoit l'objet de leur impatience, ait été ſpécialement déſigné dans les cieux; & ils ne pouvoient même choiſir de ſymbole plus ſenſible que celui qu'ils y ont placé. Il eſt vrai que Macrobe, dans ſon explication, ſuppoſoit que c'étoit au ſolſtice d'été que l'Ecreviſſe avoit été originairement placée; mais cette ſuppoſition tombe d'elle-même, quand l'on prouve que le Lion a occupé le ſolſtice d'été avant l'Ecreviſſe; & il eſt certain que, lors de l'invention du Zodiaque, le Cancer ne fut pas deſtiné à peindre ce ſolſtice, puiſqu'alors il n'y répondoit pas.

Mais en attendant que nous ayons prouvé cette exiſtence du Zodiaque, antérieure au temps où l'Ecreviſſe

occupoit le folftice d'été, nous ferons quelques réflexions qui prouvent l'erreur de Macrobe; il favoit par les traditions anciennes que l'Ecreviffe avoit été originairement deftinée à peindre la marche retrograde du foleil; & comme au temps de Macrobe, ce figne étoit près du folftice d'été; il imagina que c'étoit pour peindre ce folftice où il étoit alors. Cette erreur étoit d'autant plus naturelle à un Romain, que l'année des Romains commençant au folftice d'hiver, ils pouvoient regarder ce point comme le commencement de la carriere du foleil, & le folftice d'été comme l'époque de fon retour. Mais Macrobe devoit confidérer que le mot retrograde eft une expreffion relative, dont la fixation dépend du point de départ; de maniere qu'un corps ne peut jamais être cenfé retrograder, à l'inftant où l'on fuppofe qu'il commence à fe mouvoir. Or, pour les anciens Egyptiens qui commençoient leur année & leur grande période au folftice d'été, au lever de Sirius (Porphyre, *de antro nimph.* pag. 264), le point de départ du foleil dut être le même que celui de l'année marquée par fa révolution. Il étoit cenfé retrograder, lorfqu'après avoir parcouru la moitié du ciel par fon mouvement en déclinaifon, il revenoit fur fes pas, & parcouroit une feconde fois le même efpace, mais en fens contraire.

Il paroît d'ailleurs, qu'on a dû placer originairement le commencement des fignes, ou la premiere maifon du foleil, au folftice d'été, avant de la fixer à l'équinoxe: la méthode qu'on a dû fuivre dans la premiere divifion des cieux, femble favorifer cette conjecture. Les Obfervations des ombres folftitiales, & celles des amplitudes ont été vraifemblablement les premieres qu'on ait faites; parce qu'elles étoient les limites naturelles du mouvement en déclinaifon; & qu'il a été plus fimple de commencer à divifer par une des extrêmités de ce mouvement, que par le point du milieu: c'eft l'opinion de M. Goguet, tom. I, pag. 222. Olaüs Rudbeck, dans fon Atlantide, tom. I, chap. 5, nous apprend que c'étoit fuivant cette méthode que les anciens Suédois régloient leur année;

Enfin, *Simplicius* (*de Cœlo*, Liv. II, c. 46), atteſte que ce fut par des Obſervations ſur ces apparences du coucher & du lever du ſoleil, que les premiers hommes reconnurent ſon mouvement.

Cette conjecture, née de la nature même des choſes, ſe trouve confirmée par l'ordre que mettent pluſieurs Auteurs anciens dans l'énumération qu'ils font des douze ſignes; c'eſt preſque toujours du ſolſtice d'été qu'ils commencent à compter. Plutarque nous donne une diviſion du Zodiaque, dans laquelle il met le Cancer à la tête des autres ſignes, enſuite le Lion, &c. (Plutarque *de placit. Phil.* Liv. I, c. 6); le Calendrier de Géminus, qui eſt une deſcription du mouvement annuel du ſoleil dans le Zodiaque, déterminé par des levers & des couchers d'étoiles, fixe également le point de départ du ſoleil au ſolſtice d'été (*Geminus*, c. 16. *Petav. Uranol.* p. 36). Le Calendrier de Ptolémée part également du mois *Thot*, qui répondoit originairement au ſolſtice d'été, où commençoit l'année Egyptienne au lever de Sirius (*Petav. Uranol.* pag. 43). Hipparque (dans ſon Commentaire *ad Arati phœnomena*, Liv. II, c. 5,) commence auſſi ſa diſtribution du Zodiaque par le Cancer, le Lion, &c.; c'eſt-à-dire, qu'il la fait partir du ſolſtice d'été (*Uranol.* pag. 120). Le Commentaire ſur Aratus, attribué à Eratoſthenes, fixe auſſi au ſolſtice d'été le premier ſigne du Zodiaque: *Zodiacus ſignis duodecim diſtinguitur, quæ ſunt Cancer, Leo*, &c. (p. 142). Le premier des travaux d'Hercule étoit ſa victoire ſur le Lion ſolſtitial. Enfin, Achilles Tatius dit poſitivement, que c'eſt au ſolſtice d'été que commence le Zodiaque (*Uranol.* pag. 96). En voilà aſſez pour prouver que le ſolſtice d'été a dû être originairement le point du départ du ſoleil, & le commencement du Zodiaque, & que conſéquemment on n'a pas pu dire que le ſoleil, qui commençoit là ſa carriere, eut retrogradé, ou revint ſur ſes pas. Nous avons inſiſté ſur la détermination du lieu où le ſoleil a été cenſé commencer à retrograder, afin de faire voir, que la place que nous aſſignons au Cancer dans notre hypotheſe, eſt celle qui lui convenoit

le plus naturellement. De tous les emblêmes astronomiques, c'est celui dont le sens se présente le plus à découvert, & où l'équivoque est moins à craindre ; il étoit donc important de bien fixer sa place, puisqu'elle seule, bien déterminée, regle nécessairement celle des autres.

Un mois après que le soleil a quitté le solstice d'hiver, & qu'il commence à se rapprocher du peuple Egyptien, il reprend alors la force qu'il avoit perdue ; les productions de la terre acquiérent cette vigueur qui précéde la maturité ; déja les campagnes jaunissantes attendent la faulx du moissonneur. On peignit dans les cieux un Lion, soit comme le symbole de la force que la végétation a déja acquise, soit parce que la couleur de cet animal est celle des moissons dorées : *Fulvi Leones, flavæ Ariſtæ.*

Il ne s'écoule, tout au plus, que quatre mois en Egypte entre les semailles & les moissons ; c'est ce qu'attestent Diodore (Liv. I), & tous les autres Voyageurs. Les bleds sont fermés dans la haute Egypte dès le mois de Mars, ou au commencement d'Avril. Dans notre systême, le signe de la Vierge répondoit alors à la plus grande partie du mois de Mars, & les moissons commençoient tous les ans sous ce signe, éloigné précisément de quatre signes du commencement de l'année rurale, ou du temps des semailles. On ne crut pouvoir mieux déterminer cette époque intéressante de l'agriculture Egyptienne, qu'en peignant dans le ciel trois épis ; nombre égal à celui des décans, ou en y dessinant une jeune Moissonneuse, qui tenoit à sa main un épi. Voilà donc encore un des emblêmes les plus sensibles des opérations agricoles, qui trouve ici sa place naturelle. Le défaut d'accord de la Moissonneuse avec l'état de l'Egypte dans les derniers âges, avoit fait refuser à ce peuple l'honneur de l'invention du Zodiaque & de l'Astronomie, quoique la voix presque unanime de toute l'antiquité, lui en eut attribué la gloire, & qu'il ait, plus qu'aucun autre peuple, laissé des monumens de sa grandeur & de ses connoissances astronomiques. Dans notre nouvelle hypothese, chaque signe reprend sa place, &

le peuple Egyptien trouve la justification de ses droits dans les titres même qu'on lui opposoit.

Le signe de la Balance qui suit la Vierge, annonce une époque aussi importante dans l'année astronomique, que les épis symboliques dans l'année rurale ; & il s'accorde encore de la maniere la plus heureuse avec l'état du ciel, dans l'époque que nous assignons à l'origine du Zodiaque : l'égalité des jours & des nuits, la division égale de la lumiere & des ténebres, ne peut être désignée par un symbole plus naturel & plus simple, que par celui d'une Balance. On plaça donc cet emblême dans la division du Zodiaque qui répondoit à l'équinoxe de Printemps, celui des deux équinoxes, qui dans tous les siecles, a semblé fixer de préférence l'attention de tous les peuples. La place que nous lui assignons ici, lui convient donc au moins autant que celle où l'on avoit supposé qu'il fut mis originairement, supposition qui devient chimérique, quand on fait attention que l'Astronomie étoit inventée longtemps avant que les astérismes de la Balance pussent répondre à l'équinoxe d'automne.

Quelques personnes ont cru que la figure de la Balance étoit une invention moderne, & l'ouvrage des flatteurs d'Auguste ; mais la Balance se trouve dans les monumens Egyptiens & Indiens, qui précédent de bien des siecles l'âge d'Auguste : on la voit sur le Zodiaque Indien qui se trouve dans les Transactions Philosophiques ; tous ceux qui nous ont donné les noms des douze signes du Zodiaque, chez ces peuples, y nomment la Balance, *Tolam*, dit M. le Gentil, désigne une Balance Romaine (*Voyage aux Indes*, tom. I, pag. 247) ; la même Constellation s'appelle en Pelhvi, Tarazou, qui signifie aussi Balance, suivant M. Anquetil. C'est au lever de la Balance que la cosmogonie des Perses fixe l'introduction du mal, ou l'approche de la mort de la nature (*Zend-Avesta*, tom. II, pag. 420). Ce signe portoit ce nom, même chez les Romains, avant Auguste ; & Cicéron, qui traduisit à dix-huit ans le poëme d'Aratus, l'appelle *jugum*, traduction de ζυγος, Balance, nom qu'elle portoit chez les Grecs ;

& dans Geminus, qui écrivoit du temps de Sylla, ſuivant le P. Petau; cet Auteur emploie auſſi le mot de χηλαι, comme Ptolémée; il paroît qu'on diſoit l'un & l'autre. La raiſon de cette double dénomination vient de ce que les étoiles du Scorpion s'étendent juſques dans la diviſion qui appartient à la Balance, & que ſouvent on a mis cette Balance dans les pinces de cet animal; delà le nom de χηλαι ou ſerres donné au ſigne de la Balance; mais originairement la Balance y étoit placée dans les mains d'une femme, ſemblable à celle qui occupe le ſigne de la Vierge. C'eſt ainſi qu'on la trouve dans une foule de monumens anciens: *Humana eſt facies Libræ*, dit Manilius, Liv. II, v. 527; *Libripens enim*, ajoute Scaliger, *in Aſtrotheſiis figurabatur: alii tamen à Virgine geſtari volunt.* Auſſi quelquefois la Balance fut peinte ſeule, & ſéparée des ſerres du Scorpion. Achilles Tatius dit poſitivement que le nom de Balance étoit celui que les Egyptiens donnoient à ce ſigne: *Chelæ*, dit-il, *ab Ægyptiis vocatæ jugum* (*Uranol. Petav.* pag. 96). Ce ſymbole appartenoit donc à la ſphere Egyptienne, de beaucoup antérieure au ſiecle d'Auguſte. Hipparque, qui vivoit plus d'un ſiecle avant ce Prince, l'appelle auſſi ζυγος (*Uranol. Petav.* Liv. III, pag. 134). Il eſt donc inconteſtable que la Balance eſt un ſymbole aſtronomique auſſi ancien que tous les autres; & que s'il a été inconnu à quelques peuples, ce ne fut certainement pas au peuple Egyptien, à qui nous rapportons ces emblêmes aſtronomiques. Il étoit important de bien conſtater l'antiquité de ce ſymbole, parce qu'il eſt un des plus expreſſifs; l'image d'une Balance, miſe préciſément à trois ſignes de l'Ecreviſſe, eſt un des argumens les plus forts de notre ſyſtême ſur la poſition primitive des douze ſignes du Zodiaque.

Le ſigne qui ſuit la Balance, eſt le Scorpion; il répondoit alors au mois d'Avril & au commencement de Mai, ou du ſecond mois qui ſuivoit l'équinoxe de printemps. L'idée que préſente naturellement cet emblême eſt celle du venin, ou de quelque maladie; & il eſt aſſez vraiſemblable que les anciens, dont tous les Calendriers

étoient météorologiques, après avoir peint dans les cieux les principales époques de l'année astronomique & rurale, auront aussi tracé les phénomenes périodiques de leur climat. Les Calendriers de Geminus & de Ptolémée, réglés sur des levers d'étoiles, ne contiennent que les annonces de la pluie, du vent, & en général de toutes les variations de l'air, qui semblent se renouveller tous les ans. Comparons donc le Scorpion symbolique avec l'état de l'air en Egypte dans ces mois-là pour trouver le sens de cet emblême. Pluche, dans son histoire du Ciel (tom. I, pag. 37), appuyé de l'autorité de Drapper, de Maillet & de Wansleb, nous dit que presque tous les ans, il souffle en Avril un vent d'Ethiopie, furieux & pestilentiel, qui porte par-tout le ravage. Il semble assez simple de regarder le Scorpion, reptile mal-faisant, comme l'emblême naturel de ces vents chargés de vapeurs dangereuses.

Il ne nous reste plus qu'à chercher le sens du dernier signe, celui du Sagitaire, dans lequel on avoit peint seulement un arc & un trait prêt à lancer, comme il paroît par le Zodiaque Indien, & par le nom que les Perses donnent à ce signe qu'ils appellent l'arc (*Zend-Avesta*, tom. II, p. 349), les Indiens le nomment la fleche ou *vimasp* (*M. le Gentil*, tom. I, pag. 247), ou Dhanoussou. Il me semble que la rapidité du trait fut l'image la plus naturelle de celle des vents, & qu'on voulut par-là désigner le retour des vents Etésiens, qui commencent à souffler dans le mois qui précéde le solstice d'été & le débordement du Nil, dont on les croyoit la cause. Le débordement, dit Pluche (tom. I, pag. 40), étoit toujours précédé par un vent Etésien, qui, soufflant du Nord au Sud, vers le temps du passage du soleil sous les étoiles de l'Ecrevisse, pressoit les vapeurs vers le Midi, & les amassoit au cœur du pays d'où venoit le Nil; ce qui y causoit des pluies abondantes, grossissoit l'eau du fleuve, & portoit ensuite l'inondation dans toute l'Egypte. Pluche n'a fait presque ici que traduire Plutarque (*de Iside & Osiride*,

pag. 366, & le fragment d'un ancien Auteur, imprimé à la ſuite d'Hérodote (pag. 607).

Mais on pourroit donner encore un autre ſens à ce ſymbole. Chez un peuple guerrier, tel que fut le peuple Egyptien, & qui après ſes récoltes n'avoit plus rien à faire, parce que le Nil alloit inonder tout le pays, n'eſt-il pas vraiſemblable qu'on aura pu deſtiner à porter la guerre chez l'Etranger un temps pendant lequel la nature même de leur climat les eût réduits à l'inaction? C'eſt l'idée que pourroit faire naître un arc & un trait, ſymbole uſité chez ce peuple pour déſigner la guerre: *Armatus homo Sagittam jaculans*, dit Hor-Apollon, *tumultum ſignificat* (Liv. II, chap. 8); d'autres en effet, y peignoient un faiſceau de traits, ou un carquois (*Scaliger ad Manilium*, pag. 437). Cette derniere interprétation s'accorde aſſez avec ce que nous dit Manilius (Liv. III, v. 625 & ſuiv.), ſur les travaux de l'homme aux approches du ſolſtice d'été:

« *Cancer ad æſtivæ fulget faſtigia Zonæ* . . . .
» *Tunc & bella fero tractantur Marte cruenta*,
» *Nec Scythiam defendit hiems. Germania ſicca*
» *Jam tellure fugit, Niluſque tumeſcit in arva.*
» *Hic rerum ſtatus eſt, Cancri cum ſidere Phœbus*
» *Solſtitium facit, & ſummo verſatur Olympo* ».

Ces idées ſur le Sagittaire ont été adoptées par les Aſtrologues, & ſous ce ſigne naiſſoient les Guerriers,

Necnon Arcitenens prima cùm veſte reſurgit,
Pectora clara dabit bello, magnisque triumphis
Conſpicuum patrias victorem ducet ad arces.

Manilius, Liv. IV, v. 559.

Quoi qu'il en ſoit, quand même nous ne ſaiſirions pas toujours au juſte l'idée qu'on a voulu préſenter par ces douze emblêmes; il ſuffit qu'il s'en trouve pluſieurs dont le

le ſens ſoit ſi naturel, qu'il ne puiſſe ſouffrir d'équivoque; car, comme nous l'avons fait obſerver, la place d'un ſeul bien déterminée, fixe néceſſairement celle de tous les autres. Tout ce qu'on pourroit conclure de l'inſuffiſance de l'explication de quelques-uns de ces ſignes, c'eſt que l'intelligence du ſens qu'ils renferment, dépend de l'hiſtoire naturelle de ce pays, ou des occupations de ces peuples, ou du préjugé qui leur faiſoit attribuer certaines qualités à tels ou tels animaux. Mais il eſt pluſieurs de ces emblêmes dont le ſens eſt très-clair, & l'application très-naturelle; telle eſt la Balance placée à un équinoxe, l'Ecreviſſe ou l'animal retrograde à un ſolſtice; le Bœuf à l'ouverture des travaux ruſtiques; une fille qui porte un épi placée au mois des moiſſons; trois figures aquatiques, répondant aux trois mois du débordement; en voilà beaucoup plus qu'il n'en faut pour déterminer la poſition primitive des aſtériſmes, ou Conſtellations du Zodiaque, conſidéré comme le Calendrier aſtronomique & rural, d'un peuple ſavant & agricole tout enſemble. Ce qu'il y avoit de plus eſſentiel à prouver, c'eſt qu'il s'accorde parfaitement avec l'agriculture de l'Egypte; tandis qu'il eſt auſſi d'accord avec la poſition des points ſolſtitiaux & équinoxiaux dans le Ciel à une certaine époque. Il réſulte delà, que non-ſeulement il convient à l'Egypte; mais encore qu'il ne convient qu'à elle ſeule, par la raiſon que les opérations agricoles de ce pays ſuivent preſque l'ordre inverſe de celui qui a lieu dans les autres climats; de maniere qu'il eſt impoſſible qu'un Calendrier rural, qui convient au peuple Egyptien, puiſſe convenir à quelqu'autre peuple que ce ſoit. Nous conclurons donc que c'eſt avec raiſon que les anciens Ecrivains font honneur à l'Egypte de l'invention des Sciences Aſtronomiques.

En vain, nous objecteroit-on ici qu'on peut ſuppoſer une autre poſition de ſphere, où le ſigne des moiſſons & du labourage s'accorde également avec l'agriculture des autres climats. On ne doit pas oublier qu'il ne ſuffit pas que cet accord ait lieu pour l'état de la terre; qu'il faut encore qu'il ait lieu pour celui du ciel, & qu'il n'y a pas ici

une foule de combinaiſons à eſſayer ; il n'y en a que deux. Si on ne met pas avec nous l'Ecreviſſe au ſolſtice d'hiver, & la Balance à l'équinoxe de printemps, on ſera obligé de mettre le premier de ces deux emblêmes au ſolſtice d'été, & le ſecond à l'équinoxe d'automne ; & alors la ſphere aura la poſition qu'elle avoit environ 300 ans avant l'Ere Chrétienne. Mais nous avons fait voir qu'une pareille poſition du Zodiaque ne s'accorde ni avec l'agriculture des Egyptiens, ni avec celle des Grecs, ni avec celle des Aſſyriens, Phéniciens, Medes, Perſes, Indiens, & en général, d'aucun peuple qui moiſſonne avant le cinquantiéme jour qui ſuit le ſolſtice d'été, ni avec celle qui place les labours en automne.

La ſeule objection qui paroiſſe de quelque importance contre cette explication, eſt la haute antiquité que nous ſuppoſons à l'invention du Zodiaque ; mais elle pourroit être bien moindre ſi l'on ſuppoſoit qu'il eſt arrivé quelque grande inégalité dans la préceſſion des équinoxes D'ailleurs, nous avons ſuppoſé que c'eſt le ſigne dans lequel entroit le ſoleil, qu'on a déſigné par un caractere hiéroglyphique repréſentatif de l'état du ciel, ou de la terre dans chaque mois. Mais on pourroit dire que les Inventeurs avoient placé ces ſymboles, non pas dans le lieu qu'occupoit le ſoleil, mais dans la partie du ciel oppoſée ; de maniere que la ſucceſſion des levers du ſoir de chaque ſigne, eût réglé le Calendrier ; l'invention de l'Aſtronomie appartiendroit encore inconteſtablement à l'Egypte, mais ne remonteroit pas plus loin que l'époque où le Taureau étoit le ſigne équinoxial de Printemps, deux ou trois mille ans avant l'Ere Vulgaire. Ainſi, dans cette hypotheſe, lorſque le ſoleil, en conjonction avec le Taureau, arrivoit le ſoir à l'horizon, le premier ſigne qui ſe trouvoit alors à l'Orient au-deſſus de l'horizon, & qui finiſſoit de ſe lever, eût été la Balance ; & l'aſcenſion de cette Conſtellation eut auſſi déſigné l'équinoxe de printemps. De même l'entrée du ſoleil au Lion, eût été marquée le ſoir par le lever total & acronique vrai du Capricorne : l'entrée au Verſeau ou au

ſolſtice d'hiver, par l'aſcenſion du Cancer; l'entrée au Bélier, répondant aux moiſſons, par le lever du ſoir de l'épi, ainſi des autres; & tous les emblêmes recevroient le même ſens.

Cette méthode s'accorderoit beaucoup mieux avec la chronologie reçue, que nous ne prétendons point conteſter. C'eſt au Lecteur à juger & à choiſir. D'ailleurs, nous avons des preuves que le Zodiaque étoit inventé lorſque l'équinoxe répondoit au moins au milieu du Taureau, 3300 ans avant Jeſus-Chriſt; & pour tout concilier, il faudroit ſuppoſer qu'on commença à diviſer par le milieu des ſignes, ce qui n'eſt guere probable.

Quoi qu'il en ſoit, ce ſera toujours à l'Egypte que ces dénominations appartiendront. Il y a encore un argument que nous avons pluſieurs fois indiqué, & qui détruit tout accord qu'on pourroit imaginer avec l'agriculture de quelque peuple que ce ſoit, dans l'hypotheſe qui placeroit la ſphere telle qu'elle étoit trois cens ans environ avant l'Ere Chrétienne; c'eſt l'antiquité qu'on eſt forcé de donner à l'Aſtronomie, indépendamment de notre ſyſtême. Si l'Aſtronomie remonte, au moins au temps où le Lion céleſte occupoit le ſolſtice d'été, on ne peut pas regarder comme poſition primordiale du Zodiaque, celle qui place à ce ſolſtice l'Ecreviſſe, ou le premier degré de ce ſigne, qui n'a dû y arriver que deux mille cent ſoixante ans après cette époque. Or, nous ne pouvons nous empêcher de donner au moins cette antiquité au Zodiaque. M. Bailli, dans ſon hiſtoire de l'Aſtronomie ancienne, tom. I, a très-bien prouvé, que non-ſeulement le Lion, mais la Vierge même, avoit dû autrefois occuper le ſolſtice d'été. Nous n'ajouterons rien aux preuves par leſquelles ce ſavant Aſtronome établit ſon opinion, preuves tirées des Obſervations anciennes des Conſtellations, qui autrefois ſervoient à déterminer les équinoxes, & ſuppoſoient le point équinoxial dans les aſtériſmes du Taureau. Les autorités qu'il rapporte & les inductions qu'il en tire, nous ont paru ſi concluantes, que nous ne croyons pouvoir mieux faire que d'y renvoyer

le Lecteur. Le travail que nous avons nous-même entrepris sur la Mythologie, que nous expliquons par l'Astronomie, suppose toujours le Lion au solstice d'été, & le Taureau à l'équinoxe de Printemps; & les solutions des Fables auxquelles nous avons appliqué cette nouvelle clef, nous ont constamment donné le même résultat, ainsi que tous les monumens. Hercule se repose sur la peau du Lion, & les Egyptiens mettoient le trône d'Horus sur le Lion. *Hor-Apollo*, Liv. I, ch. 17.

Cette antiquité de l'Astronomie une fois établie, voici le raisonnement que nous faisons. La Balance & l'Ecrevisse ont été dans l'origine destinées à peindre, l'une un équinoxe, l'autre un solstice. C'est le sens le plus naturel que nous puissions donner à ces deux emblêmes, & c'est celui qu'on leur a toujours donné jusques ici. Leur distance respective, ou l'intervalle de 90° qui les sépare, confirme encore cette conjecture. Ils ont donc occupé cette place originairement. La question se réduit à savoir à quel équinoxe ou à quel solstice ils ont été d'abord placés. Ce n'est point, comme nous venons de le voir, à l'équinoxe d'automne ni au solstice d'été qu'ils ont été primitivement, puisque l'Astronomie & l'invention du Zodiaque, est antérieure au temps où ils ont occupé ce point. C'est donc à l'équinoxe de printemps & au solstice d'hiver, qu'ils ont été placés, à l'époque de l'invention du Zodiaque. Ils étoient tous deux symboles parlans, l'un de l'égalité des jours & des nuits, l'autre du mouvement retrograde du soleil; & cependant il fut un temps où ils ne pouvoient s'accorder avec ce double phénomene. Donc, s'ils s'y étoient accordés autrefois, ce n'est qu'en remontant fort loin qu'on parviendra à voir ce qu'ils ont dû nécessairement signifier dans l'origine. Or, en les rétablissant dans la place que la précession leur a fait quitter, le Zodiaque entier devient un Calendrier de l'Egypte, & la peinture naturelle de l'état du ciel & de la terre dans ce pays. Donc il a été inventé chez ce peuple, & dans l'époque unique où il convient à ce climat.

On voit qu'en partant de la supposition la plus sim-

ple, c'eſt-à-dire, qu'en imaginant que les figures d'animaux tracées dans le Zodiaque, ne ſont pas des peintures bizarres, ni des figures deſſinées au hazard, & ſans but, nous ſommes arrivés à une époque où le Zodiaque eſt l'emblême le plus naturel du ciel & de la terre chez le peuple Egyptien. Cette ſuppoſition n'a rien que de vraiſemblable, puiſqu'on ſait que ſi ce peuple n'eſt pas l'inventeur de l'écriture hiéroglyphique, au moins il en a fait uſage plus qu'aucun autre peuple, l'a conſervée plus longtemps, & nous a tranſmis plus de monumens de ces ſavans emblêmes. Nous le répétons encore; il ſeroit bien étonnant que chez eux tout fut hiéroglyphique, & que les emblêmes des Conſtellations qui ſe trouvent tracées ſur preſque tous leurs monumens, & qu'ils appelloient les caracteres de leur écriture ſacrée, fuſſent les ſeules figures dans leſquelles il n'entrât aucun deſſein. Macrobe nous aſſure qu'elles avoient un ſens; & la connoiſſance que nous avons du génie Egyptien, plus encore que le témoignage de Macrobe, nous en eſt garant; de maniere que j'aimerois mieux reconnoître que je n'ai pu en deviner le ſens, que de ſuppoſer qu'ils n'y en attacherent aucun. Les ſymboles tracés dans le Zodiaque, ſe ſont conſervés pendant trop de ſiecles, ſans altération, & ſe retrouvent chez trop de peuples, avec les mêmes traits, pour croire qu'ils fuſſent des ſignes arbitraires. Auſſi, M. de Geblin penſe-t-il comme moi, que les noms que portent les ſignes du Zodiaque, ne furent certainement pas inventés au hazard (tom. IV, pag. 60). On ne ſauroit nier qu'il n'y ait le plus grand rapport entre ces noms & les phénomenes qu'offre le cours de l'année; & en conſéquence ils doivent remonter à une antiquité très-reculée.

M. Bailly (*Hiſt. de l'Aſtron.*, tom. I, pag. 184), obſerve que les ſpheres des Chaldéens & des Perſes renfermoient des figures d'hommes ſans nom. Je penſe comme lui; mais voici la concluſion que j'en tire: 1°. ce ne ſont point des hommes, ou des héros apothéoſés qu'on y avoit placés; puiſque ſur le champ la figure eut eu un

nom, celui du héros apothéosé ; 2°. les figures primitives étoient allégoriques, & purement hiéroglyphiques, des figures parlantes, soit par leurs attitudes, soit par leurs attributs ; 3°. enfin les noms qu'on leur a donnés dans les Poëmes allégoriques, où on les personnifioit, exprimoient leur fonction ou leur position, tels que l'épithete de Phaéton ou Brillant, donnée au Cocher, le nom de Cadmus, ou l'Oriental, donné au Serpentaire, celui de Seigneur & de Roi donné en langue orientale, & que ce sont ces noms qu'on a mal interprétés, qu'on a pris pour des noms d'hommes.

Si quelques peuples ont fait un changement dans les noms des Constellations, ce n'a été que dans le même principe, pour y substituer un emblême évidemment relatif à leur siecle & à leur climat : nous voyons, par exemple, que les Arabes ont supprimé un des deux Poissons, celui qui est sous le corps d'Andromede. Mais à la place ils y ont substitué une Hirondelle, emblême naturel du retour du printemps, que le lever de cette Constellation sembloit ramener. On sait que le retour de cet oiseau de passage est encore observé par les habitans de nos campagnes, comme une époque de l'année rurale, & comme le signe avant-coureur du printemps :

Fallimur : an veris Prænuntia venit Hirundo,
(Ovide, *Fast.*, Liv. II, v. 853).

Ce Poëte fixe ce retour sous les Poissons, ou à la fin de Février.

C'est ce que nous retrouvons dans le Calendrier de Geminus (*Uranol. Petav.*, pag. 38). Voici comme commence le mois qui répond aux Poissons : *Pisces sol percurrit diebus 30 ; die 2, tempus est Hirundinem apparere.* Le Calendrier de Ptolémée fixe au 25 de Mechir, ou de Février, le lever de la tête d'Andromede, & au 28, 29 & 30, le retour de l'Hirondelle : *Hirundini advenire tempus est* (*Uranol. Petav.*, pag. 47). C'est précisément l'intervalle de jours qu'il y a entre le lever de la tête

d'Andromede, & celui du Poiſſon boréal qui eſt ſous Andromede, & à la place duquel nous avons dit que les Arabes peignirent une Hirondelle. Le ſens de ces emblêmes ſe préſente ſans équivoque, & c'eſt ici le lieu de dire comme Virgile : *Ab uno diſce omnes.* On donnoit même le nom de vents de l'Hirondelle, aux vents qui ſouffloient dans cette ſaiſon. Dans la traduction latine d'un autre Calendrier de Ptolémée, on lit ce qui ſuit au dixieme jour avant les Calendes de Mars : *Die* 10 *ante Cal. Leo occidit, aquilones Chelidonii appellati incipiunt; & per quatriduum flant. Hirundines apparent.* On retrouve la même choſe dans le Calendrier Romain, tiré d'Ovide, de Columelle & de Pline, donné par le Pere Petau (*Uranol.*, pag. 61).

La peinture hiéroglyphique d'une Hirondelle dans cette partie du ciel, eſt un ſymbole ſi naturel & ſi intelligible, que le ſens de cet emblême a déja été apperçu par Scaliger, *in ejus* μορφωσει, dit ce Savant en parlant du Poiſſon boréal : *Caput Hirundinum ei affingunt Chaldæi. Sed ego puto ab eo, quod cùm ſol eſt, in extremo Piſce, Hirundo incipit videri, quæ veri præludit* (*Scaliger in Manil.* Liv. I, v. 432).

En voilà plus qu'il n'en faut pour montrer l'origine de la ſubſtitution faite d'une Hirondelle à la place d'un Poiſſon, ſubſtitution qui eſt toujours une ſuite du génie allégorique, qui le prouve clairement, & démontre que les figures tracées dans le Zodiaque & dans les autres Conſtellations, n'y ont pas été miſes au hazard; qu'elles ſont comme un Calendrier hiéroglyphique des anciens peuples; qu'elles ſont liées à leurs beſoins & à leur climat; & qu'elles ont dû toutes ſignifier quelque choſe dans l'origine, quoiqu'il nous ſoit difficile aujourd'hui de pénétrer le ſens de tous ces ſymboles.

Il ſe préſente ici naturellement une objection; c'eſt que ſi le Zodiaque & les Conſtellations ont été originairement un Calendrier fait pour le climat d'Egypte, le déplacement néceſſaire que ces ſymboles ont dû éprouver par une ſuite de la préceſſion, a dû tous les deux mille ans faire

changer ces emblêmes pour leur en faire ſubſtituer d'autres qui fuſſent d'accord avec la nature dans ces époques différentes, & conſéquemment les ſymboles qui nous reſtent ſous ceux des derniers âges, & non point ceux du temps de l'inſtitution primitive. Je réponds à cela, que sûrement il y a dû avoir des changemens faits dans les emblêmes aſtronomiques, & nous trouvons ſouvent des différences qui prouvent qu'il y en a eu; mais ces différences ne ſe trouvent pas dans le Zodiaque, & n'ont pas dû s'y trouver; ou bien elles ſont ſi légeres, qu'elles n'attaquent point l'allégorie primitive, ou n'en ſont qu'une expreſſion différente. Deux Chevreaux naiſſans, par exemple, à la place de deux enfans nouveaux nés; une urne percée de trous à la place d'un homme penché ſur une urne, d'où ſort un fleuve; une femme à queue de poiſſon à la place d'un Poiſſon. Ces différences légeres ne nuiſent en rien à l'explication allégorique que nous avons donnée des figures tracées dans le Zodiaque.

Les Grecs, peu Aſtronomes, & à qui les Egyptiens ne donnerent pas la clef de leur écriture ſacrée, trompés par quelques traits d'une différence apparente, ont cru que la ſphere Egyptienne différoit beaucoup de la leur. Mais les différences dont ils nous parlent, ne regardent pas le Zodiaque; elles concernent ſeulement quelques Conſtellations boréales. Macrobe établit très-poſitivement l'identité du Zodiaque Egyptien avec celui que les Grecs & les Romains nous ont tranſmis. Les mêmes dénominations ſe retrouvent chez les Perſes & chez les Indiens.

Un accord auſſi parfait ſur les noms des douze ſignes du Zodiaque chez tous ces peuples, prouve qu'ils ont une origine commune, qu'ils n'ont pas changé; & j'ajoute qu'ils n'ont pas dû changer. En effet, les Egyptiens regarderent leur Zodiaque, non-ſeulement comme un Calendrier rural & météorologique, mais comme la baſe de toute leur Religion & de leur Aſtronomie; ils avoient des périodes ſothiaques de 1460 ans, liées elles-mêmes à des périodes plus longues encore; ils avoient une longue ſuite d'Obſervations faites par leurs Prêtres, auxquelles

ils

ils étoient eux-mêmes obligés de comparer celles qu'ils faisoient habituellement; ils avoient l'idée d'une période qui ramenoit les fixes & toute la sphere à un certain point d'où tout étoit parti; car nous avons vu plus haut qu'ils fixoient l'origine des choses à la Balance, qui, dans notre systême, étoit le premier signe de l'équinoxe de printemps, à l'époque où nous fixons l'invention primitive de la sphere.

Supposé qu'ils connussent par tradition le point d'où partoit la grande révolution des fixes, c'est-à-dire, ici l'époque de l'invention de leur Zodiaque, ils devoient nécessairement conserver ce Zodiaque dans son état primitif, pour entendre les Observateurs qui les avoient précédés, & pour être entendus eux-mêmes des âges suivans; pour connoître quand la période seroit achevée, & rectifier les périodes particulieres liées à la grande. Créateurs de l'Astronomie, & dépositaires de la clef de ces symboles, ils les ont souvent chargés de nouveaux caracteres, suivant le besoin & le génie des différens âges; mais sans altérer le sens primitif; & de maniere que les caracteres du premier Zodiaque fissent toujours la base principale des nouveaux emblêmes. Il n'en a pas été de même de ceux à qui ils ont transmis leur Astronomie, sans leur communiquer leur génie. Ceux-ci ont gardé le Zodiaque dans l'état qu'ils l'ont reçu sans y rien changer : ainsi nous avons nous-mêmes conservé encore aujourd'hui les anciennes dénominations; ce qui a donné lieu à deux espéces de Zodiaques, l'un par signes, l'autre par Constellations; & l'on distingue le signe du Bélier, de la Constellation du Bélier, qui autrefois n'étoit qu'une même chose. Nous disons, le soleil entre au signe du Bélier, quoiqu'il ne soit qu'aux premiers degrés de la Constellation des Poissons. On sent parfaitement que si nous avions reçu notre Astronomie, lorsque l'équinoxe étoit au Taureau, nous dirions encore le jour de l'équinoxe, le soleil entre au Taureau.

Les Perses, qui autrefois se servoient des lettres de l'Alphabet pour caracteres numériques, marquent encore

aujourd'hui par la lettre *A*, ou par 1, le ſigne du Taureau; par *B*, ou par 2 celui des Gemeaux, &c. de même que les Egyptiens faiſoient commencer l'Univers à la Balance, & faiſoient partir de ce point toutes les ſpheres; les Perſes fixoient la création de toutes choſes, & le départ des ſpheres au Taureau. Cette derniere création eſt d'une époque beaucoup plus récente; la plus ancienne de toutes eſt celle de l'Egypte; c'eſt celle de la ſphere primitive. Le Scoliaſte de Ptolémée lui-même diſtingue pluſieurs créations, & entr'autres la primitive, celle qu'Eſculape diſoit avoir eu lieu ſous la Balance (*Scaliger*, *not. ad Manil.*, Liv. I, v. 125). On appelloit, comme nous le verrons plus loin, création le renouvellement de la nature au point équinoxial. La plus ancienne qu'on eût chantée, étoit celle qui s'étoit faite lorſque la Balance occupoit l'équinoxe de printemps, occupé enſuite par le Taureau, génie créateur des anciennes Théogonies de la Perſe, du Japon, &c. l'Apis des Egyptiens, le Bacchus des Grecs, le Mars des Accitains, le Taureau ſacré des Cimbres.

Les Chinois qui ont reçu leur Aſtronomie, vraiſemblablement au temps où le ſolſtice d'hiver répondoit au milieu du Verſeau, fixent encore à ce point le commencement de leur Zodiaque. Enfin, dans le Zodiaque Indien des Tranſactions Philoſophiques, il paroît que la Vierge occupoit le ſolſtice d'été. Quoique tous ces peuples ſuſſent bien que les points ſolſtitiaux & équinoxiaux ne répondoient plus aux mêmes aſtériſmes auxquels ils répondoient, quand ils reçurent leur Aſtronomie; néanmoins ils ont toujours conſervé des monumens qui leur remiſſent ſous les yeux l'état du ciel à cette époque. Les Egyptiens, comme inventeurs, ont conſervé le Zodiaque primitif, ou celui qui faiſoit partir leur année ſolſtitiale du Capricorne, lorſqu'il coïncidoit avec le ſolſtice d'été; & nous avons d'eux un Zodiaque, imprimé dans le P. Kirker, où le Capricorne eſt effectivement appellé le premier ſigne, & c'eſt par lui que commence la diviſion des douze maiſons du ſoleil (*Œdipus*, tom. II, part. 2, p. 206).

On a vu que la diviſion du Zodiaque dût partir ori-

ginairement d'un solstice plutôt que d'un équinoxe ; & que ce solstice fut celui d'été, comme nous l'avons prouvé par l'ordre des Calendriers anciens de Géminus, de Ptolémée, &c. ; ainsi que par les témoignages de Plutarque & d'Hipparque, l'un dans son ouvrage, *de placitis Philosophorum*, l'autre dans ses Commentaires sur Aratus. On sait également que les anciens, dans les Poëmes qu'ils firent sur l'année & sur le voyage du génie solaire, ou Hercule dans les douze signes, plaçoient son triomphe sur le Lion solstitial à la tête de tous ses travaux. Il est naturel de supposer que les Egyptiens commencerent à ce point leur division en douze signes, puisqu'on sait qu'ils y commençoient leur année & leur grande période. Voilà donc un Zodiaque Egyptien, fait dans un temps auquel le Lion ou le Cancer, occupoit le solstice d'été, & cependant on y fixe le commencement de la division au Capricorne; n'est-il pas évident que c'est l'époque primordiale qu'on a voulu perpétuer ? Ce planisphere remonte plus haut que le Zodiaque Indien, qui place la Vierge au solstice d'été; & cela a dû être ainsi. Le Zodiaque qui donne la position de la sphere la plus ancienne, a dû se trouver chez le peuple inventeur. Les douze figures tracées dans les douze divisions de ce Zodiaque, n'ont pas la même simplicité que celles du Zodiaque Grec & du Zodiaque Indien; elles sont chargées de nouveaux caracteres relatifs à l'état du ciel, dans l'âge où il étoit en usage. Mais on y reconnoît toujours les anciens symboles qui sont la base principale des nouveaux. Il en résulte seulement des unions monstrueuses, dont les Prêtres Astronomes pénétroient le sens ; & la forme même composée de ces emblêmes, prouve assez que le peuple inventeur fut celui qui savoit les modifier, suivant ses besoins, & en faire son écriture sacrée.

La méthode suivant laquelle je viens d'établir mon hypothese, n'est pas celle qui m'avoit conduit à reconnoître l'accord qui se trouve entre ces symboles, & l'état de la terre & du ciel en Egypte, à l'époque de cette invention. Un hazard heureux a tout arrangé ; & la place

d'un de ces emblêmes bien déterminée, a produit l'accord de tous les autres, ſans que je l'aie cherché. Je ne me propoſois rien moins d'abord, que de donner un traité ſur l'Aſtronomie; j'ai été conduit à ce travail, par la ſuite de mes recherches ſur un objet étranger à celui qui m'occupe aujourd'hui. L'incertitude qui regne ſur le rapport précis de nos mois avec ceux des Attiques, me faiſoit chercher l'origine des dénominations données à ces mois. J'avois imaginé qu'elles pouvoient naître ou des ſignes que le ſoleil parcouroit pendant ces mois, ou des étoiles dont le lever fixoit le paſſage du ſoleil dans chacun des ſignes.

En effet, j'ai reconnu depuis, que le mois marqué par le lever du Serpent, avoit pris le nom d'Ethanim; celui qui étoit fixé par le lever du ſoir des Pléiades, *Athoraiæ*, & du Taureau, le nom d'Athur; Pharmuth indiquoit la mort ou le coucher de la couronne, appellée *Phaar* & *Phéer*; on l'appelle auſſi *Roſa aperta;* & c'eſt au mois Pharmouti, qu'une ancienne épigramme, qui caractériſe chaque mois par ſes productions, fixe l'épanouiſſement de la Roſe (*Adrien. jun. antiq. Greq.*, tom. VIII); mais ne voyant pas alors de correſpondance marquée, je me propoſai de faire ſervir à mes recherches le peu de connoiſſances que j'avois acquiſes de cette ſcience dans les livres & les leçons de M. de la Lande, au Collége Royal. Je ſavois que les Athéniens étoient une ancienne Colonie d'Egypte, & que c'étoit en Egypte que tous leurs Philoſophes avoient puiſé leurs Connoiſſances Aſtronomiques. Je conclus que c'étoit en Egypte qu'il étoit naturel de chercher la raiſon de ces dénominations, & l'origine de leur liaiſon avec les ſignes. Perſuadé depuis long-temps par le témoignage de toute l'antiquité, que les Egyptiens avoient été les premiers inventeurs de la diſtribution de l'année & de l'Aſtronomie; & imaginant que les figures des aſtériſmes avoient dû être ſymboliques, chez un peuple qui aimoit tant les hiéroglyphes, je commençai par chercher la raiſon des ſymboles, afin de mieux appercevoir celles du nom des mois. Parmi ces ſymboles, il en eſt un

qui présente naturellement l'idée de l'eau ; c'est celui du Verseau : supposant, comme les anciens, que l'Astronomie étoit d'origine Egyptienne, je ne pouvois regarder ce symbole comme l'emblême des pluies dans un pays où il ne pleut point. Un homme penché sur une urne, me parut fort bien représenter le dieu du Nil, & le génie des eaux ou du débordement du fleuve. C'est de cette seule supposition que tout le reste du systême est éclos. Quelques étymologies qui sembloient favoriser cette opinion, m'engagerent à placer le Verseau & le mois qui y répondoit, au temps de l'année où le Nil épanche ses eaux avec le plus d'abondance sur les terres de l'Egypte. Aussi-tôt que j'eus fait ce déplacement dans la position actuelle de nos signes, je fus surpris de voir que le reste des signes s'arrangeoit fort bien, & comme de soi-même, sans que j'y eusse encore pensé, avec le climat d'Egypte. Les emblêmes, dont le sens étoit clair, tels que l'Ecrevisse pour désigner un solstice, & la Balance pour signifier un équinoxe, se trouvoient occuper la place qui leur appartient naturellement. Le Bœuf agriculteur répondoit au commencement des travaux agricoles de l'Egypte, & le soleil parcouroit la Vierge, ou le signe de la Moissonneuse en Mars; temps où commencent les moissons Egyptiennes. Cet accord parfait, & que je n'avois pas cherché, des points cardinaux de la sphere, & des deux époques les plus intéressantes de l'année rurale, me frappa, & me parut ne pouvoir être l'effet du hazard. Les trois signes qui se trouvoient alors être les premiers, à partir du solstice d'été, & qui répondoient aux trois mois du débordement, tous trois symboles naturels de l'eau, ne me parurent pas non-plus placés là sans dessein; & j'y vis clairement un sens que je n'y avois pas encore soupçonné. Cet accord avec la nature, & sur-tout le hazard qui m'avoit conduit à l'appercevoir, m'ont engagé à faire des recherches & des réflexions, suivant une autre méthode, & telles que je les ai proposées ci-dessus. C'est le résultat de ce travail que je présente aujourd'hui, comme un systême sur l'origine du Zodiaque.

Cette poſition du Zodiaque une fois déterminée, je voulus voir le changement qui en réſulteroit, ſoit dans les étoiles polaires, ſoit dans les aſtres qui annonçoient les ſaiſons par leur lever & leur coucher. Je ſavois que les Egyptiens, dès la plus haute antiquité, avoient commencé leur grande période au ſolſtice d'été, au lever de Sirius, & que c'étoit-là comme le point de départ de toutes les périodes : *Hoc tempus natalem mundi ſacerdotes judicant*, dit Solin (chap. 32). Porphyre (*de Antro nimpharum*, pag. 264), en dit autant. Il eſt vrai que Porphyre la fait commencer au Cancer; mais c'étoit pour déſigner le ſolſtice d'été, puiſqu'il y a eu un renouvellement de cette période ſous le ſigne du Lion, lorſque le Lion occupoit ce ſolſtice, comme le prouve bien M. Freret, qui place le commencement d'une de ces périodes, l'an 2782, avant Jeſus-Chriſt; temps où le Lion étoit au ſolſtice (*Défenſe de la Chronologie*). Auſſi voyons-nous que les anciens Auteurs dans leurs poéſies, uniſſent toujours le Lion à Sirius pour déſigner les chaleurs ſolſtitiales. La liaiſon de cet aſtre avec le Capricorne, m'étoit abſolument inconnue; & quoique la poſition que je ſuppoſois avoir été la poſition primitive de ce ſigne, me parut donner aux autres emblêmes un ſens raiſonnable, & mettre tout à ſa place; je craignis que l'ancienne tradition qui fixoit le départ de la ſphere, & des périodes au lever de Sirius, ne fut un argument contre mon ſyſtême, ſi cette condition n'étoit remplie. Le bouleverſement que je faiſois dans la ſphere, où tous les ſignes ſe trouvoient placés relativement aux points équinoxiaux & ſolſtitiaux, dans un ordre abſolument inverſe de celui qu'ils avoient environ trois cens ans avant l'Ere Chrétienne, changeoit tous les aſpects céleſtes, & pouvoit même donner à Sirius une déclinaiſon auſtrale ſi prodigieuſe, qu'il fut inviſible dans la baſſe Egypte, ou que s'il y étoit viſible, il n'eut aucun lever qui pût annoncer le ſolſtice d'été, & fixer le départ d'une période qui commençoit au Capricorne.

Sirius fixa le commencement de l'année.

Mais pour voir ſi mon hypotheſe réuniſſoit encore ce

nouveau caractere de vérité, je pris un globe que je perçai, & que je traversai d'un axe à l'endroit où les cercles polaires sont coupés par le cercle de latitude qui passe par les premieres étoiles du Capricorne. Je montai mon globe dans cet état à la latitude de 23°, ou de la haute Egypte qui confine à l'Ethiopie, qui fut la premiere habitée, & où l'Astronomie a dû naître; & je fis descendre le Capricorne sous l'horizon occidental, de maniere à faire commencer la nuit; & je vis que Sirius étoit la premiere, & la plus belle étoile qui parut à l'horizon oriental, & qu'il avoit pu conséquemment par son lever acronique, fixer le départ de l'année solstitiale & de la période.

On ne doit point s'étonner que nous fassions commencer le soir une année & une période; puisqu'il est vrai que les anciens peuples commencerent à compter par nuits, avant de compter par jours. Les Egyptiens entr'autres furent dans cet usage, comme il le paroît par Isidore (*Origin.*, Liv. V, chap. 10). Cette maniere de compter leur fut commune avec les Athéniens (*Macr. Sat.* L. 1), avec les Lacédémoniens, avec plusieurs peuples d'Italie, avec les Gaulois, les Germains, & tous les peuples du Nord. Jules-César dit en particulier des Germains, qu'ils comptent par nuits, & marquent le jour de leur naissance, *le commencement des mois & des années*, comme si le jour suivoit la nuit. Moïse compte également par le soir les jours de la Création. En voilà plus qu'il ne faut pour justifier notre supposition, & prouver l'antiquité & l'universalité de cet usage.

Sirius se levoit donc le soir presque au Midi de l'Egypte, ayant 75° environ d'amplitude, avec un arc sémidiurne, d'environ une heure & demie; & après une courte apparition, il se replongeoit sous l'horizon. C'étoit donc l'étoile du fleuve, puisqu'elle sembloit ne paroître que pour annoncer le débordement, & que sa fonction une fois remplie, elle disparoissoit peu d'heures après, à cause de la grande déclinaison qu'elle avoit alors. Elle venoit, à l'approche de la nuit, avertir le peuple Egyptien de se

tenir ſur ſes gardes : c'étoit le fidele moniteur, qui, tous les ans à la même époque, renouvelloit ſes Avertiſſemens.

La reſſemblance de ſes fonctions, avec les ſervices que rend à l'homme le chien fidele, qui veille à ſa garde, le fit comparer à cet animal ; on l'appella donc l'*aſtre-chien*, ou αστροκυων, nom qu'elle conſerve encore aujourd'hui (*Cæſius*, pag. 259) ; & l'on peignit dans les étoiles de cette Conſtellation l'image ſymbolique du chien. Les Egyptiens en firent leur Mercure Anubis, ou génie à tête de chien. Plutarque parlant de ce Mercure, appuie l'interprétation que nous donnons à ce ſymbole, & l'origine allégorique que nous lui ſuppoſons (*Plutarque de Iſid. & Oſirid.*, pag. 355) : *Mercurium*, nous dit-il, *canem vocant ob cuſtodiendi & vigilandi ſtudium ac ſapientiam, quâ amicum ab inimico diſcernit.* Sirius dans notre ſyſtême, dut donc être la premiere Conſtellation extrazodiacale obſervée, & tenir la premiere place parmi ces étoiles génies. Plutarque, dans le même ouvrage, confirme encore cette conſéquence, lorſqu'il nous dit : « Qu'Oromaze parſema le ciel » d'étoiles, & leur donna Sirius pour chef : *Cœlum ſtellis decoraſſe unamque ante alias tanquam cuſtodem & ſpeculatorem conſtituiſſe Sirium* *. Nous voyons pareillement dans le planiſphere des marbres de Farneſe, Sirius, dont la tête eſt ornée de pluſieurs rayons lumineux, qui ſemblent caractériſer le roi des Conſtellations. Les Ethiopiens, au rapport de Plutarque, rendoient au chien tous les honneurs qu'on rend à un Roi, & lui en donnoient le titre (*Plut. adverſùs Stoïcos*, pag. 1059). Voici le paſſage : » *Gentem eſſe aiunt Ethiopum, cui Canis regnet, Rexque appelletur, & ſacris, & honoribus regiis colatur. Viri autem obeant principum & magiſtratuum munia.... Et quidem canem illum nemo interficit Æthiopum ; ſed veneratione excultus ſedet.* Le chien à qui on rendoit ce culte religieux, eſt le même

* Ce paſſage de Plutarque pourroit auſſi ſe rapporter au temps où Sirius fixoit, ſoit l'équinoxe de printemps par ſon coucher, ſoit le ſolſtice d'été par ſon lever héliaque.

ſans

ſans doute, qu'on adoroit en Egypte, comme le ſymbole vivant du chien céleſte; & le titre de Roi qu'on lui donnoit ici, lui appartenoit comme au génie, qui étoit cenſé avoir préſidé au commencement de la grande période; & donné l'impulſion à toute la ſphere.

On ne doit pas être étonné que nous empruntions ici de l'Ethiopie des argumens en faveur de l'Aſtronomie Egyptienne; car nous ſommes perſuadés que c'eſt de l'Ethiopie que ſont ſortis les inventeurs de l'Aſtronomie établis en Egypte. La latitude de 23°, que nous avons ſuppoſée pour le lever de Sirius, le jour du ſolſtice d'été, lorſque le Capricorne occupoit ce point, répond aux limites de l'Egypte & de l'Ethiopie. Nous devrions peut-être attribuer plutôt à l'Ethiopie qu'à l'Egypte, l'invention des Sciences aſtronomiques; mais nous avons nommé les Egyptiens, parce qu'ils ſont plus connus, & ont laiſſé le plus de monumens dans les derniers âges; mais quand il eſt queſtion de fixer l'époque de l'invention du Zodiaque, on doit toujours entendre par l'Egypte, la partie qui eſt au-deſſus de Thebes: *Quin etiam antiquitus tota Ægyptus urbe, quam Thebas vocant, conſtabat* (*Ariſtote, méteorologie*, Liv. I, chap. 14); c'étoit auſſi vers Syenne, qu'étoit véritablement l'ancienne Egypte; les provinces inférieures, ainſi que la baſſe Egypte, étoient moins anciennes. Les Egyptiens eux-mêmes appelloient celle-ci un don du Nil (*Herodote*, Liv. II, chap. 5).

Quoi qu'il en ſoit, nous ſuppoſons que l'Aſtronomie eſt née ſur les rives du Nil, à 23° environ de latitude, & quelque dénomination qu'on donne aux habitans de ce climat, il n'en réſulte aucune différence pour les preuves phyſiques qui entrent dans notre ſyſtême. Lucien (*de aſtrologiâ*, pag. 985), fait naître les Sciences aſtronomiques en Ethiopie; & delà deſcendre en Egypte: *Æthiopes primum hanc rationem mortalibus tradiderunt.... nomina Stellis indiderunt, non quæ eſſent utcumque nomina ſed rerum ſigna, quemadmodum putabant. Hæc igitur in cœlo perceperunt Æthiopes. Poſtea finitimis Ægyptiis imperfectam artem tradiderunt.* Ce paſſage de Lucien s'accorde parfaitement

G

avec la latitude que nous ſuppoſons au lieu qui fut le berceau de l'Aſtronomie, & que détermine le lever de Sirius à l'époque de l'invention du Zodiaque. Cet Auteur penſoit auſſi que les ſignes étoient hiéroglyphiques.

On trouve Sirius réuni avec le Capricorne dans un ancien monument ; nouvel argument qui ſemble indiquer la priorité de Sirius, ſa qualité de génie, qui préſida au commencement de l'année aſtrale, produite par la préceſſion, & établir la liaiſon de cette Conſtellation avec le Capricorne, qui occupoit le ſolſtice d'été à l'époque de l'invention du Zodiaque.

Après la premiere ébauche de mon ſyſtême, je ſentis que l'étude des antiquités Egyptiennes, qui juſques-là n'étoit point entrée dans le plan de mes travaux, me devenoit néceſſaire. Le premier ouvrage que je conſultai fut l'Œdipe du ſavant Pere Kirker, où l'Aſtronomie ſe trouve jointe à une profonde érudition. Quelle fut ma ſurpriſe, quand je trouvai dans cet ouvrage (*Œdip. Ægypt.* Liv. II, part. 2, pag. 206), un planiſphere Egyptien, qui plaçoit à la tête de la diviſion du Zodiaque, le même ſigne que celui que j'avois imaginé avoir dû originairement occuper cette place ; j'y retrouvois non-ſeulement le Capricorne, mais encore le génie *Sirius*, *Seth* ou *Sothi* ; le Mercure à tête de chien, dont le lever fixoit l'entrée du ſoleil au ſigne ſolſtitial d'été, & le point de départ des cieux, comme nous l'avons vu plus haut. La caſe ou la diviſion céleſte qui réunit ces deux ſymboles, eſt déſignée par le nom de *Regnum Sothiacum*, ou d'empire de Sothi ; dénomination de Sirius, & de laquelle même la période ſothiaque, ou le cycle caniculaire, a pris ſon nom. Le Capricorne y a la queue de Poiſſon, comme celui de nos ſpheres, & ces deux ſymboles, le Caper & le Chien, le ſigne du Zodiaque, & l'aſtre qui fixoit l'entrée du ſoleil dans ce ſigne s'y trouvent unis; on voit même le Mercure cynocephale, ou génie à tête de chien, qui conduit en leſſe ce Capricorne amphibie. Au premier coup-d'œil, je crus voir dans ce monument une démonſtration complete de mon ſyſtême ; un examen plus réfléchi m'a fait réduire cette

preuve à ſa juſte valeur. Ce planiſphere repréſente l'état du ciel dans les derniers âges, & ne remonte pas à deux mille ans avant l'Ère Chrétienne, temps où le Capricorne occupoit le ſolſtice d'hiver, & où le lever acronyque de Sirius marquoit auſſi le paſſage du ſoleil dans ce ſigne. L'union de cet aſtre & du Capricorne, qui eut lieu à l'époque primitive, avoit lieu encore, & c'eſt vraiſemblablement cette derniere qui eſt ici tracée : mais ce qu'il y a de favorable à mon hypotheſe, c'eſt qu'on y fixe-là le commencement de la diviſion du Zodiaque & l'empire du génie de la période ſothiaque, quoique la période ſothiaque ne partit point de ce ſolſtice, non plus que la diviſion des douze ſignes, mais du ſolſtice d'été, dont le Capricorne alors étoit bien loin ; & que cette période d'ailleurs, ait commencé avant que le Capricorne fut au ſolſtice d'hiver, comme le prouve M. Freret, qui place un de ſes renouvellemens dans le temps où le Verſeau étoit au ſolſtice d'hiver (*Déſenſe de la Chron.* part. 3).

Manethon donne lieu de croire, dit M. Bailly, que la période ſothiaque remontoit à 2782 ans avant Jeſus-Chriſt. Conſéquemment le Lion occupoit alors le ſolſtice d'été.

La preuve que nous tirons de ce monument, conſidérée ſeule, & indépendamment de ſa liaiſon avec toutes celles que nous avons déja apportées du départ d'une période aſtrale, au lever de Sirius, lorſque le Capricorne étoit au ſolſtice d'été, ne ſeroit pas ſans doute déciſive, mais elle le devient par ſa réunion avec toutes les autres, ſur-tout ſi l'on fait les réflexions ſuivantes ; le Capricorne fut uni à Sirius, au ſolſtice d'été, à l'époque primitive ; mais bien des ſiecles après, il le fut avec le même Sirius au ſolſtice d'hiver. La liaiſon établie dans le monument eſt-elle de la premiere époque ou de la ſeconde ? Nous convenons qu'effectivement ce planiſphere eſt de la ſeconde ; mais nous ajoutons que cette ſeconde union, non-ſeulement ne détruit pas la premiere, qui, dans notre ſyſtême a exiſté ; mais que le nom de premier des ſignes donné au Capricorne, chez un peuple qui commençoit

ſon année & ſes périodes au ſolſtice d'été, ſemble annoncer qu'on eut auſſi en vue de perpétuer l'époque primitive.

Cette conjecture reçoit encore un degré de force par la comparaiſon que nous pouvons faire de l'union établie entre ces deux ſymboles dans ce monument, avec une cérémonie ſinguliere qui ſe faiſoit tous les ans en Egypte, au ſolſtice d'été. Plutarque (*de ſolertiâ animalium*, pag. 974), nous dit qu'aux environs du ſolſtice d'été, ou lorſque Sirius ſe levoit avec le ſoleil, on obligeoit toutes les Chevres de l'Egypte de ſe tourner vers Sirius, & que cette cérémonie étoit en mémoire de la période, & conforme aux Tables aſtronomiques : *Eſſeque*, dit-il, *id firmiſſimum documentum* της περιοδȣ, *maximè Tabulis aſtronomicis conſentiens.* Cette cérémonie bizarre, établie chez un peuple ſage, ne ſemble avoir aucun but dans tout autre ſyſtême que le nôtre. Dans notre hypotheſe elle a un fondement, & la liaiſon des ſymboles eſt ſi naturelle, que nous-mêmes, avant d'avoir vu le paſſage de Plutarque en original, & ne connoiſſant cette cérémonie que parce qu'en dit un Auteur, qui ne parle ni du but de cette fête, ni de l'Auteur d'où il a tiré ce fait, nous avions conclu, & écrit dans un Mémoire donné à l'Académie des Inſcriptions, que cette cérémonie avoit dû être établie pour perpétuer le ſouvenir du départ de la révolution des fixes, & de la premiere période ſothiaque. Lorſque nos recherches nous eurent fait rencontrer le texte même de Plutarque, nous avons été frappés de la juſteſſe de notre conjecture, & nous l'avons regardée comme une démonſtration ; car le hazard produit rarement de ſemblables accords. Obſervons que cette cérémonie ſe faiſoit, non pas au ſolſtice d'hiver, mais lorſque Sirius ſe levoit avec le ſoleil, c'eſt-à-dire, au ſolſtice d'été, & que conſéquemment elle marquoit la liaiſon des deux emblêmes aſtronomiques à la premiere époque ; qu'elle étoit un *documentum*, ou ſigne remémoratif, non pas de l'année, comme le dit le traducteur Latin, mais de la période της περιοδȣ.

Si l'on adoptoit la ſeconde hypotheſe que nous avons propoſée ſur la méthode de diviſer le Zodiaque par la ſucceſſion des levers du ſoir, la raiſon de cette cérémonie, & la liaiſon de ces deux emblêmes auroit encore un fondement. L'entrée du ſoleil au Lion étoit marquée par le lever du matin de Sirius, & l'aſcenſion du ſoir, ou le lever vrai du ſoir du Capricorne. Cette ſeconde explication rend l'invention de l'Aſtronomie beaucoup plus moderne; mais elle n'eſt pas moins relative à la période dont parle Plutarque.

Par le nom de période, on entendoit la période par excellence, la période ſothiaque, qui inconteſtablement commençoit au ſolſtice d'été. Le nom de période ſothiaque eſt, ſuivant nous, équivalent à période aſtrale; car le nom de Sothi, donné à l'étoile brillante du grand chien, ſignifioit en Egyptien, ce que ſignifioit le nom de Sirius dans le Nord. *Syr* en langue Celtique, ſignifie aſtre, étoile, d'où les Grecs ont fait leur Syrios, nom de l'aſtre par excellence. Sothi, en Egyptien, prononcé encore aujourd'hui *ſodi* dans la langue des Brames, ſignifie auſſi une étoile, un aſtre. Ce n'eſt pas le ſeul nom que nous trouvions chez les Indiens qui ait une origine Egyptienne. *Mendes*, nom de Pan & du Bouc en Egyptien, eſt encore le nom d'une divinité à tête de Bouc, qu'on voit dans les grottes d'Yloura. *Nilo* en Indien, ſignifie noir; & il a dû le ſignifier en Egyptien, puiſque toutes les fois que les Arabes, les Hébreux, les Grecs & les Latins, ont voulu traduire le nom du Nil, ils l'ont toujours traduit par un mot de leur langue, qui ſignifie noir (*Cœſii cœlum aſtronomicum*, p. 229). Les Hébreux l'appelloient ſchichor, les Ethiopiens nuchul, les anciens Latins melo, les Grecs melas, tous noms qui ſignifient noir. C'étoit donc l'idée que préſentoit le nom de Nilos dans la langue Egyptienne, la même que préſente *Nilo* en Indien. Je ne ſuivrai pas plus loin les étymologies qui ne ſont qu'une partie acceſſoire, & non la baſe de mon ſyſtême.

Le planiſphere publié par le Pere Kirker, & où l'on voit Sirius avec le Capricorne, avoit été envoyé par un

Copte que l'auteur avoit connu à Rome, & qui le tira du Monaſtere de S. Mercure. J'ignorois juſqu'à quel point je pouvois compter ſur l'authenticité de ce monument, dont je reconnois aujourd'hui toute la vérité. Mais il réſultoit de ſon accord avec mes idées une conſéquence toute naturelle; c'eſt que ſi ce planiſphere étoit vraiment Egyptien, j'avois bien déterminé le point de départ des ſignes. S'il n'étoit pas authentique, par quel hazard s'accordoit-il avec mes autres preuves? Le Pere Kirker prétend que c'étoit la ſphere des Prêtres & des Hiérophantes, c'eſt-à-dire, des dépoſitaires de la religion & des ſciences en Égypte; que cette diviſion eſt myſtique & relative aux génies, qui préſident à l'ordre du monde, c'eſt-à-dire, la baſe fondamentale de leurs myſteres & de leur religion aſtronomique, & conſéquemment le Calendrier ſacré, qui n'étoit pas connu du peuple, & qui contenoit la clef de leurs ſavans ſymboles. Ce que le Pere Kirker avoit conjecturé, ſe trouve être vrai dans notre hypotheſe aſtronomique ſur la Mythologie ancienne. Ils regardoient ce ſigne comme la porte des Dieux, & le commencement de leur immortalité.

Nous pourrions faire uſage de pluſieurs traditions anciennes, & de pluſieurs opinions religieuſes répandues chez ces peuples, qui ſemblent nous conduire à donner cette priorité au Capricorne. Les Chinois placent encore le ſymbole d'une corne dans leur premiere Conſtellation, & l'appellent kio ou la corne, & le Pere Gaubil appelle ce ſigne *Siderum annales*.

Le Zodiaque Indien, publié dans les Tranſactions Philoſophiques de 1772, prouve auſſi d'une maniere aſſez naturelle, quoiqu'indirecte, que le Capricorne a dû occuper primitivement le ſolſtice d'été. Ce monument eſt un quadrilatere, autour duquel ſont diſtribués les douze ſignes, de maniere qu'aux quatre angles, ſe trouvent la Vierge, le Sagittaire, les Poiſſons & les Gemeaux; & la Vierge, répétée une ſeconde fois, ſe trouve encore placée au centre du cadre, la tête environnée de rayons. Nous imaginons que ce monument repréſente l'état du ciel dans

l'âge où la Vierge occupoit le folftice d'été, & où l'équinoxe de printemps répondoit aux Gemeaux; pofition qu'ont dû avoir les cieux depuis l'invention de l'Aftronomie, comme l'a très-bien fait voir M. Bailly; & voici comme nous procédons pour arriver à cette conclufion. Ceux qui placerent les douze fignes dans l'ordre où ils font dans ce monument, où il n'y a point d'équateur, ni d'écliptique, dont l'interfection puiffe défigner un commencement du Zodiaque, durent naturellement placer aux quatre angles du quadrilatere les quatre fignes qui occupoient les quatre points cardinaux de la fphere. Ils durent faire du figne qui occupoit le folftice d'été, le dernier des fignes afcendans & le premier des fignes defcendans; le figne du folftice d'hiver dut être également le dernier des fignes defcendans, & le commencement des fignes afcendans. Or, c'eft précifément la place que la Vierge & les Poiffons, fignes folftitiaux à cette époque, occupent dans ce monument. Tous les animaux font repréfentés marchant dans la même direction, tels que le Bélier, le Taureau, le Lion, & le commencement du mouvement de haut en bas fe fait à la Vierge, & celui de bas en haut fe fait aux Poiffons. La Vierge eft donc le terme du mouvement du foleil en afcenfion, & le point où il commence à defcendre pour parcourir les autres fignes. Elle occupe donc le folftice d'été, ou le trône du foleil, & voilà pourquoi elle eft encore une fois répétée, & placée au centre du planifphere, comme la Reine des cieux. Elle eft affife, attitude fymbolique du repos folftitial; portant fa main à fa tête, c'eft-à-dire, défignant de la main la partie la plus élevée des cieux qu'elle occupoit. Après ce figne folftitial, celui qui femble avoir été caractérifé avec le plus de foin dans ce monument, eft celui qui fe trouvoit alors à l'équinoxe de printemps, c'eft-à-dire, le figne des Gemeaux. Dans ce Zodiaque on ne voit point les Gemeaux, mais à leur place eft le fymbole le plus expreffif de l'égalité des jours & des nuits, ou d'un équinoxe. On y voit un jeune homme qui foutient deux globes divifés en deux hémifpheres égaux, l'un obfcur, l'autre lumineux,

image naturelle de la terre & du ciel, représentés par ces deux globes le jour de l'équinoxe : *Et medium luci atque umbris jam dividit orbem*, dit Virgile, en parlant de la Balance équinoxiale. Les autres signes sont presque les mêmes que dans nos spheres : on y retrouve le *vas aquarium*, ou l'urne Egyptienne, l'Oxirinque, ou Poisson épée, uni au Capricorne, la Balance & l'Ecrevisse ; mais l'une & l'autre fort éloignées des points équinoxiaux & solstitiaux.

Les deux signes où le génie symbolique paroît plus à découvert dans ce Zodiaque, sont 1°. la Vierge répétée deux fois, ce qui suppose du dessein ; 2°. le jeune homme qui porte les globes moitié blancs, moitié noirs, placés à 90° de la Vierge, & qui nécessairement occupe un équinoxe, lorsqu'on suppose la Vierge à un solstice ; & je regarde comme un nouveau trait de vraisemblance ajouté à ma conjecture, celui qui résulte de cette position respective des deux emblêmes les plus caractéristiques.

Voilà donc encore un monument qui donne une position des cieux fort ancienne, & de beaucoup antérieure à l'époque où la Balance & le Cancer occupoient, l'une l'équinoxe d'automne, l'autre le solstice d'été. Il paroît donc encore que ces deux emblêmes n'ont pas été inventés originairement pour désigner ces deux points cardinaux de la sphere, puisqu'ils étoient déja existans l'un & l'autre, bien des siecles avant de pouvoir occuper cette place ; donc ils avoient été inventés pour marquer un autre équinoxe & un autre solstice ; donc c'est à l'équinoxe de printemps & au solstice d'hiver, qu'ils durent être primitivement, pour qu'il y ait eu une raison à leur institution, & qu'ils aient fixé les époques astronomiques, dont ils présentent naturellement l'idée.

Si nous faisons mouvoir les points équinoxiaux, suivant l'ordre des signes, ou en sens contraire au mouvement de la précession, jusqu'à ce qu'un de ces emblêmes ait la place qui lui convient ; alors toute la sphere se trouve placée telle qu'elle a dû être à l'époque que je regarde, comme celle de l'invention du Zodiaque, & comme le point

point du départ de l'année astrale, produite par la révolution des fixes. Cet état primitif des cieux, tel que je le conçois, se trouve tracé dans un monument, ou pierre gravée, que Pluche (*Hist. du Ciel*, tom. I, pag. 169), a fait imprimer sous le nom d'armée des cieux. En regardant comme le solstice, le point le plus élevé de ce cercle Zodiacal, le Capricorne est le premier des signes descendans, & le Sagittaire le dernier des signes ascendans; de maniere que le soleil, arrivé au point culminant de sa troute, se rouvoit au commencement du Capricorne. J'ignore si ce monument a été destiné à perpétuer la premiere position du Zodiaque, où si c'est un monument astrologique des derniers âges : quoi qu'il en soit, il suffit pour donner à-peu-près une idée de l'état du Zodiaque à l'époque primitive, pourvu qu'on suppose le Sagittaire un peu plus éloigné qu'il ne l'est du sommet de la figure.

Ainsi nous avons donné au Zodiaque une position, suivant laquelle les emblêmes tracés dans chaque signe, présentent un sens, & où les noms des douze signes ne sont pas seulement des noms, mais des signes de choses, comme le dit Lucien (*de Astrologia*), & forment un Calendrier astronomique & rural, qui convient à la haute Egypte & à l'Ethiopie, & ne convient qu'à ce pays. Nous avons montré, que même à cette époque reculée, non-seulement Sirius étoit l'étoile qui annonçoit le solstice d'été ; condition requise d'après les traditions anciennes, mais qu'il étoit encore uni au Capricorne ; liaison qu'on a eu soin de perpétuer par la cérémonie la plus singuliere. Il nous reste à faire quelques recherches sur les Constellations qui fixoient alors les principales époques du temps, & par l'usage auquel elles servoient, à deviner la raison de leur institution, & leur sens allégorique.

En continuant mes Observations sur la sphere, dans son état primitif, je remarquai que le lever de Sirius étoit suivi, ou même accompagné de celui de l'Hydre ; la durée du développement successif des étoiles de cette Constellation, & l'idée allégorique qu'elle semble présenter, me font croire

H

qu'elle étoit comme la mesure astronomique de la durée du débordement. En effet, il s'écoule précisément trois mois entre le lever acronique ou le lever du soir des étoiles de la tête, & de la derniere de la queue de cette Constellation. Il paroît assez vraisemblable qu'on aura marqué toute la suite des étoiles qui se levoient le soir tous les jours, depuis le solstice jusqu'à ce qu'au bout de trois mois le soleil entrât au Bélier, durée précise de l'inondation, afin d'avoir dans les cieux pendant plusieurs siecles, une mesure exacte de cette durée. Le Serpent, ou l'Hydre, animal aquatique, dont la marche tortueuse représente assez bien les sinuosités d'un fleuve, fournit un symbole assez naturel du Nil débordé, que peignoit la nouvelle Constellation. Virgile lui-même compare les replis du Serpent, voisin du Pôle, aux sinuosités d'un fleuve : *In morem fluminis elabitur anguis*, *&c.* C'est même la seule supposition par laquelle on puisse expliquer pourquoi l'on a donné à l'Hydre céleste une si prodigieuse étendue, & pourquoi l'on a rempli le ciel de fleuves ou de Serpens, symboles de fleuves. L'effet de la précession étant de donner aux étoiles un mouvement d'Occident en Orient, les anciennes mesures furent en défaut au bout d'un certain nombre de siecles. Le même génie symbolique, guidé par le même besoin, créa, sans doute, dans les âges suivans, le serpent d'Ophiuchus, & le fleuve d'Orion, qui porte encore en Astronomie le nom de Nil, (suivant Cæsius, p. 228). Le serpent d'Ophiuchus fixa la durée du débordement dans le temps où le solstice coïncidoit avec le commencement de la Balance ; & le fleuve d'Orion, lorsqu'il coïncidoit avec le commencement du Sagittaire. Cette conjecture que j'avois formée sur le sens allégorique de la Constellation de l'Hydre céleste, a été confirmée dans la suite par une autorité qui sembloit devoir la détruire. Jablonski, pour prouver qu'il y avoit des différences entre la sphere des Grecs & celle des Egyptiens, cite pour exemple la Constellation de l'Hydre, à la place de laquelle ces derniers dessinoient le Nil, ou même, dit-il, qu'ils appelloient le Nil. Jablonski cite l'autorité de Théon,

(*ad Arati phœnomena*, pag. 56). Ce qui parut une différence essentielle à Jablonski, loin d'être destructif de mon systême, confirme de la maniere la plus frappante, l'explication allégorique à laquelle m'avoit conduit mon hypothese, & qui étoit la suite de la fonction que dut faire primitivement cette Constellation. Cet heureux accord de mes conjectures, avec des faits que j'ignorois d'abord, s'est retrouvé plusieurs fois dans mes recherches, & c'est une des choses qui a le plus servi à me convaincre de la vérité de mon systême.

Après avoir examiné l'origine des Constellations qui présidoient au solstice d'été, & fixoient le commencement du débordement; passons à la seconde époque de l'année rurale Egyptienne, pour trouver l'origine de quelques autres Constellations. On divisoit l'année en trois époques principales, ou trois saisons; le débordement, le labourage & les récoltes : ces époques sont séparées chacune par un intervalle de quatre mois. Cette division de l'année en trois saisons qu'on sait avoir eu lieu chez les Egyptiens, & qui a passé chez d'autres peuples, étoit assez bizarre ailleurs; mais en Egypte, elle est donnée par la nature même du climat. Le Nil se déborde en Juillet; on laboure en Novembre; on récolte en Mars; trois époques intéressantes pour le Cultivateur Egyptien, & qui ont dû former la premiere division de ses travaux. Il laboure, recueille, & se repose; & ces intervalles sont fixés par la nature même, à une durée de quatre mois chacun. On peut donc les regarder comme les inventeurs de cette division du temps.

C'est à l'ouverture de leurs travaux en Novembre, ou au signe que le soleil parcouroit alors, que nous ferons l'application de notre principe. Voyons parmi les Constellations extrazodiacales qui se levoient ou se couchoient alors, s'il n'y en a pas qui fixant l'entrée du soleil au signe du Bœuf agriculteur, présentassent aussi quelque idée relalative au labourage. La premiere & la plus brillante, qui s'offre à mes regards, c'est un homme armé d'un fouet,

placé ſur le Taureau, & qui par ſon coucher héliaque fixoit l'entrée du ſoleil dans ce ſigne.

Je crus voir du deſſein dans les attributs de cette Conſtellation, & le nom d'*Arator* qu'elle porte encore aujourd'hui dans Cæſius (pag. 125), juſtifioit mes conjectures. Nigidius prétend qu'elle eſt la même qu'Orus, qui enſeigna l'agriculture aux Egyptiens. Tous ces rapports réunis donnent une eſpece de raiſon de la liaiſon de cet Arator avec le Bœuf agriculteur. Néanmoins, comme il pourroit être une invention des derniers âges, où le Cocher, à l'équinoxe de printemps, étoit cenſé conduire le char du ſoleil; je laiſſe au temps à décider, & au lecteur à juger de la vérité de l'origine de cet emblême. Car, quoique je croie qu'il y ait des Conſtellations, dont les ſymboles & les noms remontent à la poſition primitive; je ne penſe pas qu'il en ſoit de même de toutes, & je crois qu'on doit fixer l'époque de leur inſtitution dans l'âge où elles avoient un uſage, & préſentoient un ſens net. Il ne faut pas raiſonner ſur les Conſtellations, comme ſur les douze ſignes, qui ont été inventés enſemble, & qui ont dû avoir l'origine la plus ancienne de tous les aſtériſmes.

La troiſieme époque qui nous reſte à conſidérer, eſt celle des récoltes. Quatre mois après que la terre avoit été enſemencée, le ſoleil arrivoit dans la Conſtellation de la Vierge, ou dans le ſigne de la Moiſſonneuſe, & cette entrée étoit annoncée par le coucher héliaque d'une Conſtellation remarquable par une belle étoile, & qui ſe couchoit au-deſſus de la Vierge, comme le Cocher, quatre mois auparavant, au-deſſus du Taureau. Cette Conſtellation eſt le Bouvier, *Bootes*, dont l'étoile la plus brillante porte le nom d'*Arcturus*. On y peignit encore un Laboureur, *Icare*, en hébreu; mais au lieu de fouet, on lui mit en main une faucille, & devant lui marchoit un char attelé de Bœufs, pour voiturer ſes récoltes, ſous le nom de charriot & de Bœufs d'Icare :

Flectant Icarii Sidera tarda boves.
Properce.

La belle étoile de la Vierge, dont le coucher précédoit de peu de minutes celui d'Arcturus, s'appella l'épi; & on y peignit un épi dans les mains d'une Moissonneuse, qui prit elle-même le nom de fille d'Icare, ou du Laboureur : *Erigone Icarii filia. Itaque complures Icarium Bootem, Erigonem Virginem nominaverunt* (Hyg. Liv. II).

La Constellation obscure qui se trouve entre Icare & ses Bœufs, & qui se levoit alors héliaquement avec Arcturus, pendant les moissons, fut désignée par un faisceau d'épis, suivant l'ancien manuscrit que consulta Bayer (*Cæs.* pag. 134), & garda chez les Arabes le nom d'*Huzimethon, manipulum, seu fascem aristarum*, aulieu de celui de chevelure de Bérenice, qu'elle porte aujourd'hui depuis Conon & Callimaque. Ces emblêmes, dont le rapport avec les moissons est si naturel, ne semblent pas réunis dans la même partie du ciel, sans dessein; & on sent assez que le génie symbolique qui donna l'existence aux premieres Constellations, créa aussi les autres. La grande Ourse précede le lever de l'homme, qui porte la *faucille*, & il semble la conduire devant lui; les Latins l'appelloient *terio* ou *septem teriones*, à cause des sept étoiles brillantes de cette Constellation. C'étoit le nom qu'ils donnoient aux grosses charrettes qu'ils employoient à fouler les épis, & à détacher les grains de bled, *à terendis frugibus* (Pluche, *Spectacle de la nature*, tom. IV, pag. 317). D'autres prétendent que c'étoit un attelage de Bœufs, & alors ce seroit la traduction de Bœufs d'Icare, ou de l'attelage de son char : *Sed ego* (dit Aulugelle, Liv. II, chap. 21), *cùm Lœlio & Varrone sentio qui triones antiquo vocabulo, boves appellatos scribunt. Antiqui Græcorum* αμαξαν *dixerunt, nostri quoque veteres à bobus junctis Septem triones appellarunt.* Les Egyptiens appelloient ce charriot *Vehiculum Osiridis*, le charriot de leur Dieu du labourage.

Ainsi, de quelque maniere qu'on envisage cette Constellation, soit comme *Vehiculum Osiridis*, soit comme cha-

riot, ou même traîneau destiné à écraser le bled, soit comme un attelage de Bœufs, elle est toujours un emblême relatif aux moissons. « En effet, comme le dit M. » Goguet (*Origine des Loix*, tom. I, Liv. II); la pra- » tique la plus usitée dans l'antiquité, étoit de préparer » en plein air une place, en battant bien la terre, d'y » répandre des gerbes, & de les faire fouler par des » Bœufs; il paroît que du temps de Moïse, c'étoit la » méthode des peuples d'Asie & d'Egypte; en Italie, » ajoute le même Auteur, on emploie les charrettes & » les traîneaux à cet usage, *teriones* ».

Voilà une jeune fille qui tient un épi, accompagnée de son pere, qui tient lui-même une faucille, & qui est précédé d'un attelage de Bœufs, & entr'eux une gerbe de bled. Il seroit difficile que des figures jettées au hazard, eussent entr'elles une liaison aussi intime, & des rapports si marqués avec la moisson Egyptienne à cette époque, sans que les inventeurs des Constellations eussent eu du dessein. La même Constellation du Bouvier a pu fixer le commencement des moissons en Egypte par son lever acronyque dans les derniers âges, lorsque le solstice d'été coïncidoit avec les premiers degrés du Lion; ainsi nous ne pouvons pas décider si la faucille qu'il tient à la main, est de la sphere primitive, ou si c'est dans la derniere époque qu'on lui mit en main l'instrument symbolique des moissons. Il suffit de voir qu'au moins il y a du dessein dans ces emblêmes, & que dans l'une & l'autre époque, c'est toujours aux moissons qu'ils ont rapport.

Les étoiles circompolaires, à l'époque primitive, devoient être très-remarquées, & nous croyons pouvoir deviner le sens des symboles dessinés sur les astérismes qui étoient alors au pôle.

Dans le premier âge, c'est-à-dire pendant tout le temps qu'il a fallu au solstice d'été pour parcourir en sens retrograde les 30° du Sagittaire, l'étoile la plus belle qui parut dans le voisinage du pôle, étoit la Lyre, ou la Constellation du Vautour; elle étoit comme le pivot sur lequel rouloit toute la sphere. Le symbole qu'on y peignit fut un oiseau,

ou un inſtrument de muſique, deux emblêmes bien différens, & que nous allons cependant chercher à rapprocher. Nous inſiſterons ſur l'origine de cette Conſtellation, parce qu'elle fait comme le point central du ſyſtême céleſte, le point de départ de toute la ſphere, & de l'année aſtrale; l'époque où il faut remonter pour fixer l'origine de toutes les périodes ſubordonnées à la grande période; c'eſt l'étoile, dont le retour au pôle doit tout rétablir dans ſon état primordial.

L'aſtre le plus apparent au commencement de la grande période, ou révolution des fixes, qui ſe trouvoit aux environs du pôle, dut naturellement fixer les regards des premiers hommes. La forme de ſon mouvement, ainſi que la lenteur de ſa marche, comparée à celle des autres belles étoiles, leur fournirent pluſieurs emblêmes aſſez naturels pour la caractériſer, & elle étoit d'un uſage trop important pour ne pas la diſtinguer par un ſigne. Ceux qui n'enviſagerent que ſon mouvement circulaire autour du pôle, & qui la voyoient toujours planer, & faire la roue dans les cieux, tandis que les autres aſtres, pour la plûpart, ſe levoient & ſe couchoient, la comparerent à l'oiſeau qui décrit pluſieurs cercles en l'air avant de fondre ſur ſa proie. On y peignit donc un Epervier ou Vautour, & on appella cette nouvelle Conſtellation *Vultur cadens*, ou le Vautour conſidéré au moment de ſa chûte, pour la diſtinguer de la Conſtellation de l'Aigle, qui s'élevoit perpendiculairement vers le zénit, & que l'on nomma *Vultur volans;* noms que portent encore ces deux Conſtellations. D'autres, au contraire, ne conſidérant que la lenteur de ſon mouvement l'appellerent *tardius ſidus*, & prirent une Tortue pour ſymbole, & déſignerent par ce nom leur étoile polaire. Elle s'appella donc *Teſtudo* en Latin, & en Grec χελυσ; nom qu'elle conſerve encore aujourd'hui; mais comme les premiers inſtrumens de muſique furent montés, dit-on, ſur l'écaille de la Tortue, ou plutôt eurent cette forme, comme la mandoline, ou le ſiſtre Allemand; le nom de *Teſtudo* devint également celui de l'animal & de l'inſtrument de muſique; & la Conſtellation fut dans la ſuite déſignée

par ce double emblême. Mais peut-être celui de lyre n'eut lieu que dans les derniers âges, lorſque cette Conſtellation devint un Mercure Egyptien, & fixa le ſolſtice d'été par ſon coucher du matin, & l'équinoxe de printemps par ſon lever du ſoir; ce qui arriva dans la haute Egypte, lorſque le ſolſtice d'été coïncidoit avec les derniers degrés du Lion. Le ſolſtice, & conſéquemment le débordement du Nil étoit annoncé pour lors par le coucher du matin de la lyre *teſtudo*, & par le coucher du ſoir du Corbeau; ce qui a produit une Fable Egyptienne qui a paſſé chez les Indiens, & qui eſt conſervée dans l'Ezour-Vedam : on repréſente ſur le Mont *Nilo*, dans un étang, une Tortue auſſi ancienne que le monde, & au bord de l'étang, une Corneille qui jouit de l'immortalité. C'eſt ſur l'écaille de cette Tortue que Mercure, dit-on, avoit monté ſa lyre; auſſi cette Conſtellation porte-t-elle le nom de lyre de Mercure. Ce Mercure eſt la Conſtellation de Perſée, qui eſt auſſi le Saturne des anciens, comme je le prouverai dans mon Ouvrage. C'eſt lui également qui eſt déſigné dans la Fable Indienne, ſous le nom de *Saturnano*, premier Roi du pays, & que la Tortue dit avoir gouverné ce pays avec bonté. Il eſt également queſtion dans l'hiſtoire des Chinois d'une Tortue de mille ans, qui exiſtoit ſous le regne d'Iao (*Souciet*, tom. III, pag. 47), & qui portoit écrits ſur ſon dos tous les événemens qui étoient arrivés depuis le commencement du monde. Cette tradition eſt vraiſemblablement Egyptienne, & la même qui ſe retrouve chez les Indiens, & qui fut faite ſur le débordement du Nil, dans le temps où le coucher de la lyre, *teſtudo*, l'annonçoit. Le nom de cette Tortue en Chinois, ſignifie *Tortue céleſte.* Cette Conſtellation étoit celle dont Mercure avoit fait ſa lyre, & elle porte encore le nom de lyre de Mercure (Hyginus, Liv. II). Lucien (*Dial. Apollinis & Vulcani*), dit que Mercure trouva une Tortue morte, & ſur ſon écaille monta ſa lyre. Germanicus-Céſar dit que cette lyre eſt celle de nos Conſtellations, & que Mercure trouva cette Tortue après la retraite des eaux du Nil;

Nil ; c'eſt le temps où ſe leve la Conſtellation de la Lyre. Cet Auteur ajoute qu'il y mit neuf cordes, nombre égal à celui des Muſes : alluſion aux neuf étoiles de cette Conſtellation, qui ſont les neuf Muſes des anciens. D'autres diſent ſept, à cauſe des ſept ſpheres ; d'autres trois, à cauſe des trois ſaiſons de l'année Egyptienne.

Il eſt important de diſtinguer la double fonction qu'a faite la Lyre, celle d'étoile polaire dans le premier âge, ou à l'époque de l'invention de l'Aſtronomie, & celle de génie ſolaire, ou d'aſtre qui fixoit l'équinoxe, & le ſolſtice dans les derniers âges, lorſque la Vierge eut quitté le ſolſtice d'été. Cet emblême ſe retrouve dans les monumens Egyptiens, & dans les Fables on fait ſouvent alluſion à ce ſymbole; & quoique ſa derniere fonction ſoit celle qu'on y ait le plus ſouvent enviſagée, on a beſoin quelquefois de remonter à la premiere époque.

Dans cette époque elle préſidoit au mouvement ou au départ des ſpheres, comme les autres génies de l'Equinoxe, le Cocher ou Pan, le Serpentaire ou Eſculape, &c. Voilà pourquoi Manilius, Liv. I, dit de cette conſtellation,

Nunc ſidera ducit,
Et rapit immenſum mundi revolubilis orbem.

Le temps où l'on fait vivre Jao, tombe préciſément ſous le ſigne équinoxial du Taureau, & dans cet âge, ou lorſque le Taureau étoit à l'équinoxe, le lever du ſoir de la Lyre ou de la Tortue céleſte, fixa long-temps l'équinoxe & le départ des ſpheres.

Pour trouver l'origine & le ſens de cet emblême, les Chinois ſuppoſent que le monde eſt ſoutenu par un ſerpent à qui une tortue a donné naiſſance. Kirker, *in Chinâ illuſtratâ*, p. 137, nous dit: *ſub numine* FE, *Draco volans, quem ſpiritum aeris & monſtrum dicunt, teſtudinis ſcuto tectus, conſpiciendum ſe exhibet, quam fabulam à Brachmanibus mutuati aiunt, mundum draconi ſeu ſerpenti ex teſtudine nato inſiſtere.*

La Tortue & le Dragon *cuſtos Heſperidum*, ſont placés

près du pole, & ſe levent enſemble dans les climats méridionaux; l'un & l'autre ſoutiennent le monde dans le ſens, qu'ils ſont voiſins du pivot ou du pôle; c'eſt ainſi que le Bouvier, *Bootes*, qui eſt l'Atlas des anciens, & la Conſtellation d'Hercule paſſoient pour ſoutenir le ciel; c'eſt-à-dire, le pôle ou l'axe du monde: il en eſt de même de toutes les Conſtellations circompolaires. Manil. (Liv. IV, v. 282). dit d'elles : *Cœlumque & ſidera torquent.*

On retrouve juſques chez les Hurons & chez les Iroquois, une Fable de la Tortue, dans laquelle il eſt queſtion du ſoleil & de la lune: « ils repréſentent ſix hommes dans » le monde. Un de ces hommes monte au ciel, pour y » chercher une femme nommée Atahenſic, avec laquelle » il eut un commerce dont on s'apperçut bientôt. Le Maître » du ciel la précipita du haut de ſon empire: elle fut » reçue ſur le dos d'une Tortue; enſuite elle mit au » monde deux enfans, dont l'un tua l'autre». Ils diſent qu'un de ces enfans eſt le ſoleil. Cette Fable pourroit être relative à l'équinoxe de printemps, fixé alors par le lever de la Tortue, & le coucher de Sirius, qui porte le nom d'Iſis; de cette Iſis, qui diſoit d'elle-même: *Ego ſum, quæ in ſidere canis exorior;* & qui dans un autre endroit dit auſſi: *Fructus quem peperi, eſt ſol.* Ceci n'eſt qu'un apperçu, mais qui s'accorde aſſez avec l'état du ciel à cette époque, & avec le génie allégorique des Myſtagogues.

Au reſte, je ne m'étendrai pas ici ſur les différens noms que cette ſeule Conſtellation a portés dans les derniers âges, & ſur les diverſes Fables auxquelles elle a donné lieu, lorſque par ſes levers & ſes couchers, elle fixoit les équinoxes & les ſolſtices. C'eſt ce que je détaillerai dans mon grand Ouvrage ſur la Mythologie, expliquée par le ſyſtême phyſico-aſtronomique. Je n'enviſage ici cette Conſtellation que dans l'époque primitive, lorſqu'elle étoit étoile polaire, & je ne conſidere que les rapports qu'elle avoit avec le ſyſtême général des cieux, au temps où je place l'invention du Zodiaque & de la ſphere.

Dans le temps que la Lyre étoit l'étoile polaire, la Conſtellation de l'Aigle fixoit le ſolſtice d'été par

ſon coucher héliaque, de maniere qu'on put déſigner le point le plus élevé de la courſe du ſoleil par le Capricorne ou le Quadrupede qui monte le plus haut, & par l'Aigle, ou l'oiſeau qui s'éleve le plus. Il eſt même certain que l'Accipiter de l'Egypte, ſuivant Hor-Apollo (chap. 6), étoit ſymbole de l'élévation : *Altitudinem pingentes pingunt accipitrem.* S. Clément, dans ſon quatrieme Livre des Stromates, dit qu'il étoit le ſymbole de l'élévation du ſoleil ; & Avenar nous dit que les Egyptiens peignoient l'Accipiter dans la Conſtellation où les Grecs mettent l'Aigle (*Kirker Œdip.* tom. II, part. 2, pag. 204).

Au reſte, je n'attache pas à mes idées ſur l'origine des Conſtellations extrazodiacales, la même importance qu'aux preuves que j'ai apportées en faveur de l'origine des douze ſignes ; mais quelle que ſoit l'époque de leur invention, au moins je ſuis perſuadé qu'elles ont un ſens relatif à l'état du ciel, ou à celui de la terre, ou au paſſage du ſoleil dans les différens ſignes, & qu'on ne peut découvrir ce ſens qu'en remontant à la plus haute antiquité, & en ſuivant le déplacement ſucceſſif de la ſphere, & des points équinoxiaux produits par la préceſſion. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que dans l'explication que je donne des Fables par l'Aſtronomie, je retrouve toujours l'équinoxe au moins au Taureau, & qu'alors les figures des Conſtellations paroiſſent déja inventées ; de maniere qu'il faut remonter à cette époque, & même plus haut, pour appercevoir une raiſon à ces différens emblêmes. J'eſpere pouvoir un jour, dans un ouvrage particulier, propoſer au moins des conjectures ſur l'origine des différentes Conſtellations, & eſſayer de deviner la raiſon des noms qu'elles conſervent.

Après avoir déterminé la poſition primitive des cieux, lorſque les hommes créerent les ſymboles aſtronomiques qui nous reſtent, & avoir fixé la poſition des points ſolſtitiaux & équinoxiaux ; & celle du pôle, relativement aux étoiles à cette époque, nous nous croyons en droit de conclure, par le rapport frappant qu'une telle ſphere a avec l'agriculture Egyptienne & l'Ethiopienne, que les rives du Nil

ont vu naître cette ſcience ; que le Zodiaque eſt l'ouvrage des peuples de ce climat, puiſqu'il a un ſens chez eux, & qu'il n'en peut avoir que chez eux ; qu'enfin, il eſt à eux, puiſqu'il n'eſt fait que pour eux. Cela ſe conclud d'après l'hypotheſe ſimple qui ſuppoſe du ſens à ces emblêmes ; hypotheſe, née de la connoiſſance que nous avons du génie hiéroglyphique de ces peuples, confirmée par le témoignage de Macrobe, & par celui de Lucien, qui voyagea dans ces climats, & qui nous dit expreſſément, en parlant des dénominations données aux aſtres, qu'elles n'étoient pas ſeulement *nomina*, *ſed rerum ſigna.*

Cette concluſion eſt auſſi parfaitement d'accord avec l'opinion reçue chez les Grecs & chez les Romains, que les ſciences aſtronomiques étoient nées en Egypte.

Herodote, Liv. II, chap. IV, dit que les Egyptiens ſont les premiers inventeurs de la diviſion de l'année en douze mois, & que cette diviſion du temps étoit calquée ſur celle des aſtres : *Et hæc ex aſtris excogitaſſe ;* qu'ils furent auſſi les Auteurs des noms qu'on donnoit aux douze grands Dieux, ou ſuivant nous, aux douze aſtres Génies protecteurs des ſignes. Macrobe, (*Sat.* Liv. I, chap. 12), aſſure qu'ils ſont les ſeuls, qui dès la plus haute antiquité, aient eu une année bien réglée.

Diodore de Sicile, L. I, dit que les Prêtres Egyptiens étoient habiles, non-ſeulement dans la Géométrie, mais auſſi dans l'Aſtronomie & dans l'Aſtrologie ; qu'ils avoient de temps immémorial des tables aſtronomiques qui marquoient les révolutions des Planetes, & leurs mouvemens diurnes, ſtationnaires & rétrogades, & qu'on y voyoit leurs influences ſur les êtres ſublunaires. Tel étoit le cercle d'or d'Oſymandias, qui avoit une coudée de large & 365 coudées de tour, où chacune des coudées répondoit à un jour de l'année, & où les levers & les couchers d'étoiles étoient marqués : ce qui annonce déja une Aſtronomie ancienne. Mais Achilles Tatius (*Iſagoge ad Arati Phœnomena*, *C.* 1.) dit quelque choſe de plus précis, *Ægyptios primos omnium tam cœlum, quam terram eſſe dimenſos, ejuſque rei ſcientiam ad poſteros inciſam*

columnis propagasse. En cela il est d'accord avec Macrobe & Lucien. On attribuoit à Hermès la division du Zodiaque (*Syncelle*, pag. 40).

Martianus Capella (*Satyric.* Liv. VIII, pag. 274), introduit l'Astronomie, qui dit d'elle-même: *Per immensa spatia sæculorum, ne profanâ loquacitate vulgarer, Ægyptiorum clausa adytis occulebar.*

M. Court de Gebelin (tom. IV, pag. 11) convient qu'on apperçoit encore à présent dans les Calendriers des peuples du Nord, des rapports surprenans avec le Calendrier Egyptien; ce qui suppose, dit-il, une origine commune antérieure au temps des premiers Chaldéens, dont on cite des Observations astronomiques depuis plus de 1900 ans avant Alexandre le Grand *.

Je pourrois citer une foule d'Auteurs qui attestent le même fait; & si leur suffrage ne prouve pas la vérité que j'avance, il prouve au moins qu'elle n'est point un paradoxe, & que je suis d'accord avec le plus grand nombre des Historiens.

L'Astronomie est donc née en Egypte; & il paroît que tous les peuples qui ont eu une Astronomie, l'ont tirée ou des inventeurs de cette science, ou des peuples qui l'avoient reçue de l'Egypte. L'universalité des noms des douze signes, qui sont les mêmes en Egypte, dans l'Inde, dans la Perse, dans la Phénicie, dans la Grèce & dans l'Italie, décele une source commune.

Les Chinois sembleroient d'abord faire une exception à la regle: néanmoins on apperçoit dans leur Astronomie moderne les traces de l'ancienne Astronomie. La révolution qu'a subi chez eux cette science, ne nous permet pas de trouver un accord parfait dans leur Zodiaque, & dans leurs

* M. Bailly, *Astron. ancien.* tom. I, pag. 182, reconnoît que les Egyptiens avoient pour témoins de l'ancienneté de leurs découvertes astronomiques, leurs pyramides parfaitement bien orientées, l'année de 365 jours un quart, connue chez eux dès la plus haute antiquité, & la découverte du vrai mouvement de Mercure & de Vénus, & que l'Astronomie dut y être établie, au moins 3000 ans avant l'Ere Chrétienne.

Conſtellations avec les nôtres. On ſait qu'ils ont été obligés de créer un nouveau Zodiaque, de nouvelles Conſtellations, après que l'Empereur Tsin-Chi-Hoang eut fait brûler tous les livres aſtronomiques, & qu'il ne reſtoit plus alors, dit le Pere Souciet, tom. II, pag. 2, que des traditions confuſes ſur les anciennes Conſtellations. Ce ſont ces traditions confuſes que nous croyons aujourd'hui appercevoir dans leur nouvelle Aſtronomie, quoiqu'elle nous offre un autre ordre de choſes, & une diſtribution particuliere. Le Capricorne, dans notre hypotheſe, étoit le premier des douze ſignes. Chez eux, la premiere Conſtellation s'appelle *Kio*, qui ſignifie une corne dans leur langue. Il paroîtroit, que comme le nom d'Aries ſignifie chez nous le premier ſigne, quoique la Conſtellation de ce nom n'y réponde plus, celui de la corne, ſymbole abrégé du Caper, pouvoit auſſi déſigner la premiere diviſion. Joignez à cela qu'ils donnent au Capricorne lui-même une dénomination aſſez conforme à l'idée de priorité que nous lui attribuons, en l'appellant d'un nom que le Pere Souciet traduit par *Syderum annales* (Souciet, tom. III, pag. 98); c'étoit-là en effet que commençoit la premiere époque aſtronomique, & qu'étoit fixé le point de départ de l'année aſtrale, ou révolution des fixes. Dira-t-on que c'eſt l'effet du hazard ? Mais cette reſſemblance n'eſt pas la ſeule que leurs Conſtellations aient avec les nôtres. Le Dragon eſt chez les Chinois, comme chez nous, un animal céleſte, comme nous l'avons vu plus haut (Souciet, tom. II, pag. 180); ils appellent *Mao*, ou l'aſtre *Mao*, l'étoile que nous appellons *Maia. Mao lucida Pleiadum*, dit Souciet. Ils retinrent ce nom par préférence, parce que cet aſtre annonçoit l'équinoxe de printemps, époque intéreſſante chez tous les peuples. Ils ont retenu également le ſigne, qui dans le même âge, étoit ſigne ſolſtitial d'hiver, où ils commençoient leur année; ils déſignent en effet par l'eau, le ſigne céleſte où nous plaçons le Verſeau. On retrouve chez eux la même tradition fabuleuſe ſur ce ſigne, que celle qui nous

a été tranſmiſe par les Grecs. Ces derniers avoient placé leur Deucalion dans le Verſeau, & il en porte encore le nom. Les Chinois également ont un Dictionnaire appellé *Eulya*, où il eſt dit expreſſément que *Hiven-Mao*, ſigne céleſte, (que nous appellons nous *Amphora* & *Deucalion*), eſt le ſymbole du regne de *Tchoun-Hin*, & déſigne cet Empereur ſous lequel il y eut un grand déluge. Voilà donc le ſigne du Verſeau, qui chez les Grecs s'appelle *Deucalion*, & chez les Chinois déſigne *Tchouen-Hin*, deux Princes, ſous le regne deſquels ces deux peuples placent un déluge. Il n'y a évidemment de différent que le nom, mais le fond de l'hiſtoire eſt le même, & tombe ſur le même ſigne céleſte, ou ſur le même ſymbole aſtronomique. Voilà donc encore un rapport entre l'Aſtronomie Chinoiſe & celle des anciens Grecs, Egyptiens & Phéniciens, &c., qui annonce une filiation commune. Nous avons vu auſſi plus haut que leur Fable ſur la Tortue de mille ans, ne doit s'entendre que de la Conſtellation appellée χελυσ par les Grecs, & *Teſtudo* par les Latins; que cette Tortue allégorique eſt la Tortue céleſte, nom qu'elle a exactement dans leur langue. Mais les Chinois ont une ſuite de douze animaux, répondant à un cycle de douze ans, qui ne ſont autre choſe que nos Conſtellations extrazodiacales qui fixoient par leur lever ou leur coucher, l'entrée du ſoleil dans chacun de nos ſignes; c'eſt ce que je vais faire voir en parcourant les levers & les couchers d'étoiles qui répondent aux douze ſignes auxquelles ces animaux correſpondent dans le cycle, tels qu'ils ſont rapportés dans le P. Gaubil, tom. II, p. 174. Ce cycle ſe retrouve dans tout l'Orient, au Catay, chez les Tartares, les Turcs, les Arabes, les Perſes, les Indiens, chez les Malayens, les Tonquinois, les Siamois, les Japonois, &c. On prétend même que c'eſt le Zodiaque de ces derniers peuples, & que c'étoit le nom des douze ſignes primitivement connus en Orient. Cette ſuppoſition conjecturale ſera détruite par l'explication ſuivante; & loin d'y voir un ſecond Zodiaque différent du nôtre,

& plus ancien que lui, on verra que ce n'eſt que la ſucceſſion des douze aſtres Génies inſpecteurs des ſignes, ou des douze Conſtellations extrazodiacales qui étoient en aſpect avec eux, ce qui formera une nouvelle preuve de notre hypotheſe.

Voici dans quel ordre le Pere Gaubil nomme ces douze animaux, & les ſignes auxquels ils correſpondent.

Verſeau.	Rat ou Souris.
Capricorne.	Bœuf.
Sagittaire.	Tigre.
Scorpion.	Lievre.
Balance.	Dragon.
Vierge.	Serpent.
Lion.	Cheval.
Cancer.	Brebis.
Gemeaux.	Singe.
Taureau.	Poule.
Bélier.	Chien.
Poiſſon.	Pourceau.

Conſultons la ſuite des levers & des couchers des Conſtellations ſous chaque ſigne, à l'époque où le Taureau occupoit l'équinoxe ſous la latitude de 30 degrés environ.

Le ſoleil au Verſeau dans le ſolſtice d'hiver; coucher du ſoir de la Lyre. Parmi les noms que les anciens lui ont donnés, celui de *Mus*, & *Muſculus* lui eſt reſté, comme on peut le voir dans *Cæſius*, (pag. 185).

Soleil au Capricorne. Lever héliaque d'une partie du Sagittaire, vrai Centaure. Ces monſtres furent peints originairement moitié homme, moitié Bœuf, & il retient encore le nom de *Taurus* (*Cæſius*, pag. 84). Il répond donc au Bœuf du Cycle, génie du Capricorne.

Soleil au Sagittaire. Le Loup céleſte finit de ſe lever héliaquement. Il s'appelle auſſi *Panthera* & *Leopardus*, eſ-

peсe

pece de Tigre, (Cæſius, p. 286). Kirker (Œdip, T. II, par. 2, p. 197) dit que les Hébreux l'appellent *Pardus.*

Le Soleil au Scorpion. Coucher du Lievre.

Le Soleil dans la Balance. Lever du Serpent. Les Hébreux appellent ce mois encore Ethanim, & l'Egyptien Paophi ou Serpent.

Le Soleil dans la Vierge. Coucher de l'Hidre.

Le Soleil au Lion. Lever du ſoir du Cheval.

Le Soleil répond au Cancer. Lever de la conſtellation de Cephée, dans laquelle on peignoit autrefois dans l'Orient un berger avec ſes moutons, (Cæſius, p. 114, Hyde *de veterum Perſarum religione*). Ce ſont les Brebis qui ſont déſignées dans le dernier des travaux d'Hercule, comme on peut le voir dans notre troiſieme lettre du Journal des Savans, Février 1780. Ce travail eſt ſous le Cancer, comme ici la Brebis répond au Cancer dans le Cycle des 12 animaux genies.

Le Soleil dans les Gemeaux. Coucher de Procyon.

Dans l'explication des Fables Indiennes, nous avons toujours trouvé que Procyon étoit le fameux Singe Hanuant. Il fixe le lever du Sagittaire, avec lequel le Singe eſt en aſpect (*Œdip.* tom. II, par. 2, pag. 201).

Soleil au Taureau. Lever héliaque de la Poule & de ſes Pouſſins ; ce ſont les Pléiades qu'on a appellées Pouſſiniere. On la trouve également placée dans la ſtation du Bœuf dans le planiſphere Egyptien de Kirker (*Œdipus*, tom. II, part. 2, pag. 206).

Le même Auteur (pag. 242) met dans la ſtation des Pléiades *Gallina cum pullis*, & Cæſius, pag. 34 : *Maſſa Gallinæ.*

Soleil au Bélier. *Lever de Perſée.* Les Arabes l'appellent *Canis*, ou Caleb & Chélub, Chien (*Cæſius*, pag. 120). C'eſt le fameux Mercure des anciens qui prit auſſi, comme Sirius, le nom de Chien : *Ob vigilandi & cuſtodiendi ſtudium.*

Soleil aux Poiſſons. Coucher, ou paſſage au méridien inférieur de la grande Ourſe, que les Syriens appelloient

Porcus ferreus; c'eſt le Pourceau qui accompagne Typhon dans l'hiſtoire d'Oſiris; c'eſt celui qui tue Adonis, c'eſt le Sanglier d'Erimanthe, &c., comme on peut le voir dans ma troiſieme lettre (*Journal des Savans*). Kirker, Œdipe, tom. II, part. 2, pag. 201, nous donnant la ſphere des Orientaux dit, qu'ils mettent le Sanglier dans les Conſtellations à la place de la grande Ourſe: *Urſæ majoris loco ponunt Porcum ferreum.*

Il eſt donc certain que les Conſtellations qui fixoient alors par leurs levers & leurs couchers, le paſſage du ſoleil dans chaque ſigne, & qui à ce titre, y préſidoient comme Génies, ſe retrouvent dans nos ſpheres en aſpect avec ces mêmes ſignes, ſous les mêmes noms & dans le même ordre.

Peut-on regarder cet accord comme l'effet du hazard, ſur-tout quand on ſait que telle étoit la forme de tous les Calendriers anciens? Attaquera-t-on l'authenticité de pluſieurs de ces dénominations différentes données aux Conſtellations? Mais il en eſt pluſieurs qui ne tiennent rien de la dénomination & qui ſe ſuccédent viſiblement dans le ciel, comme les animaux du cycle: tels ſont le Cheval, les deux Serpens & le Lievre, qui ſe ſuivent dans l'ordre des levers & des couchers immédiatement, comme ils ſe ſuivent dans le cycle des Orientaux, & qui répondent aux mêmes ſignes du zodiaque.

Ce même Cheval ſe trouve placé ſous le ſigne du Lion, dans la ſuite des douze animaux qui ſont ſous les douze ſignes, dans le fragment d'un Calendrier Egyptien, trouvé à Rome en 1705, & envoyé à l'Académie des Sciences en 1708 par M. Bianchini, monument précieux & trop mépriſé par M. de Fontenelle, qui n'en comprit pas l'utilité. Les autres animaux n'y ſont pas tout-à-fait les mêmes, ni dans le même ordre; mais c'eſt parce qu'ils ſont empruntés d'autres Conſtellations. La Chevre céleſte par exemple, qui ſe leve en aſpect avec la Balance eſt caſée dans ce planiſphere ſous la Balance; tandis que le planiſphere des Orientaux y met un Dragon; mais le

principe ſur lequel il a été conſtruit eſt le même : c'eſt ſur les aſpects des levers & des couchers des Conſtellations avec les douze ſignes.

Il réſulte de l'accord entre les douze animaux des Orientaux & les douze ſignes du Zodiaque : 1°. qu'il faut ſuppoſer une haute antiquité aux Conſtellations extrazodiacales, puiſqu'elles ont ſervi à former un cycle lorſque le Taureau occupoit l'équinoxe de printemps trois mille ans avant l'Ere Vulgaire ; 2°. que le cycle des douze animaux n'eſt pas un Zodiaque ; enſorte qu'on ne peut pas dire qu'il y ait eu un Zodiaque différent du nôtre ; 3°. Enfin, que les emblêmes aſtronomiques déſignés ſous le nom de ces douze animaux, ſont les mêmes que dans nos ſpheres, & que cette partie de l'Aſtronomie des Chinois, & de tous les Orientaux, a une filiation commune avec la nôtre.

Tous ces traits de reſſemblance ſont comme les débris de leur ancienne Aſtronomie : peut-être qu'une étude approfondie de leur Aſtronomie moderne, pourroit y montrer encore de nouveaux rapports.

Les Américains en ont conſervé quelques noms.

Enfin, les Américains même, quoique ſéparés de notre continent par de vaſtes mers, & inconnus à nos régions pendant tant de ſiecles, ont conſervé des traces d'une communication ancienne avec les nations ſavantes. Les peuples de la Riviere des Amazones appellent mâchoire du Bœuf, les étoiles de la tête du Taureau céleſte (*La Condamine, Acad. des Sciences* 1745) ; les Iroquois appellent Ourſe, les mêmes étoiles que nous (*Laſiteau*, tom. II, pag. 236). Ainſi, du moins la Conſtellation voiſine du Pôle, ou la polaire qui ſervoit de guide aux anciens Pilotes, & le Taureau, ſigne équinoxial de printemps, Divinité univerſelle de tous les peuples, ont échappé à l'ignorance de ces peuples. Si ces étoiles reſſembloient à un Bœuf, ou à une Ourſe, peut-être pourroit-on ſuppoſer que cette reſſemblance auroit pu conduire les peuples des deux hémiſpheres, ſans aucune communication, à déſigner par le même nom, les mêmes étoiles. Mais je ſoutiens qu'un homme qui ne connoîtroit aucune étoile, & à qui

l'on diroit de chercher dans le ciel le Taureau & l'Ourse, ne choisiroit pas les étoiles qui portent ces noms. Ainsi l'accord des peuples qui habitent les deux hémisphères, sur le nom de ces astérismes, accord qui ne peut être l'effet du hazard, annonce une ancienne communication.

Il paroît donc prouvé par la premiere partie de ce Mémoire, que l'Astronomie part d'une source unique; qu'elle est née sur les bords du Nil sous le tropique même; qu'elle s'est ensuite propagée chez les différens peuples du monde à diverses époques; & que l'état du ciel au temps de la distribution des signes qui est venue jusqu'à nous, étoit tel que le solstice d'été devoit répondre au Capricorne, & que l'équinoxe de printemps, celui, qui chez tous les peuples a été le plus observé, étoit alors marqué par le signe hiéroglyphique de la Balance.

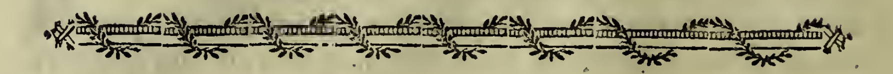
L'époque de cette invention remonteroit bien au-delà du terme fixé par nos Chronologistes pour la création du monde, & ce seroit une grande objection contre l'hypothese, si l'on étoit obligé d'assurer que la précession des équinoxes ait été dans tous les siecles de la même quantité; mais le bouleversement arrivé au globe terrestre dans le déluge universel, n'a-t-il rien changé au mouvement apparent des fixes? C'est ce que nous ne pouvons savoir; nous sommes même forcés de le conclure d'après la chronologie reçue aujourdhui. Ainsi nous ne statuerons rien sur l'antiquité de notre époque, afin de n'être point contraires aux traditions sacrées, & à l'opinion des interprétes que nous nous ferons toujours un devoir de respecter.

Il nous suffit d'avoir trouvé un rapport marqué de notre Zodiaque avec le climat de l'Egypte, à une certaine position des équinoxes, accord qui a lieu pour ce pays exclusivement à tout autre; c'est une vraie démonstration, à moins qu'on ne s'obstine à regarder les symboles tracés dans le Zodiaque, comme des figures bizarres établies sans aucun dessein; mais comment se pourroit-

il faire que des figures jettées au hazard, & ſans objet, les fruits bizarres d'une imagination qui ne ſe feroit propoſé aucun but, euſſent un ſens très-naturel, & un rapport marqué avec les époques les plus importantes du Calendrier aſtronomique & rural dans un tel pays, & à une telle époque, qu'elles donnaſſent un tableau ſenſible de l'harmonie de la terre & des cieux ?

Les recherches précédentes m'ont conduit à l'explication de pluſieurs Fables anciennes qui ſeroient abſurdes, ſans cette allégorie aſtronomique qui perce de toute part; je vais en donner un eſſai, en attendant que je développe cette matiere dans toute ſon étendue, par un ouvrage plus conſidérable.





EXPLICATION

DES FABLES,

PAR LE MOYEN DE L'ASTRONOMIE.

L'Aſtronomie & la Fable, nées d'une ſource commune, mais à des époques différentes, unies dans leur marche pendant pluſieurs ſiecles, ſe ſont enſuite diviſées en deux branches, de maniere à laiſſer ignorer aux âges ſuivans le point de réunion ou du départ; ce n'eſt qu'en franchiſſant un eſpace de pluſieurs ſiecles, que nous pourrons voir l'Aſtronomie faire éclore de ſon ſein la Poéſie, qui à ſon tour prête à la premiere ſon éclat & ſes graces, & peuple l'Olympe de Dieux. Ce fut-là, pour ainſi dire, le luxe de l'Aſtronomie, & peut-être l'écueil de ſa grandeur : les fictions ingénieuſes plurent infiniment mieux que les Obſervations exactes; & le ciel phyſique fut oublié, & méconnu ſous le voile brillant de l'allégorie.

Les Fables anciennes ne ſont donc autre choſe que les apparences céleſtes & les phénomenes de la nature, allégoriſés, & embellis des charmes de la Poéſie :

Horum carminibus nihil eſt niſi Fabula Cœlum.
Manil. Liv. II, v. 37.

On trouve de ces Fables Aſtronomiques juſques chez les Arabes; les étoiles y ſont nommées par leurs noms, mais elles y ſont perſonnifiées. Nous en avons un exemple dans Albufarage (*Specimen Hiſtoriarum, cum notis Poocke*, pag. 131), & dans Ulug Beigh. Sirius & Procyon ſont deux ſœurs qui ont pour frere Canopus, qui épouſe Orion. Canopus tue ſon épouſe, & lui-même eſt pourſuivi par ſes ſœurs.

Ce Roman aſtronomique eſt tout entier fondé ſur l'ordre & la ſucceſſion des levers & des couchers. Auſſi, le même Auteur (pag. 101), remarque-t-il que les Arabes s'occupoient beaucoup d'Obſervations de cette nature: *Noti illis erant ſtellarum ortus & obitus, item quænam ex illis ita oppoſitæ ſint, ut oriente hâc, illa occidat.* La Fable du mariage d'Atlas & d'Heſperie, d'où naiſſent les Pléiades eſt de cette nature; celle d'Atlas, ou du Bootes pétrifié par Perſée, ou détrôné par Crone; la pétrification d'Ariadne par le même Perſée dans Nonnus, &c., ſont formées ſur ces oppoſitions des levers & des couchers. Il en eſt de même des filiations que les Grecs établiſſoient entre leurs Dieux, des mariages & des morts qu'on chantoit dans les Poëmes aſtronomiques. Mais ce qui nous en reſte dans les Mythologues Grecs, ſe réduit tout au plus à des fragmens; ce ſont les titres d'anciens Poëmes ſur l'année & les ſaiſons, dans leſquels on faiſoit entrer les Conſtellations, qui les annonçoient, & ſembloient y préſider. Tels étoient les chants ſur les Hyades, ſur Arcturus & ſur les Ourſes, dont nous parle Virgile à la fin du premier Livre de ſon Enéïde. Ce Poëte, pour ſe conformer aux uſages du ſiecle, dans lequel il faiſoit vivre ſon héros, ſuppoſe qu'à la fin du repas, la Reine de Carthage fait des libations aux Dieux, accompagnées de chants ſur les étoiles & ſur la nature.

Citharâ crinitus Jopas
Perſonat auratâ, docuit quæ maximus Atlas.
Hic canit errantem lunam, ſoliſque labores;
Undè hominum genus & pecudes; undè imber & ignes:
Arcturum, pluviaſque Hyadas, geminoſque Triones.
Æneidos, Liv. I, v. 744.

Certainement ce n'étoit point par des chants ſur les étoiles qu'on terminoit les feſtins d'Auguſte; mais Virgile, ſe tranſportant dans le ſiecle de Didon, a cru devoir peindre les mœurs de ſon ſiecle. En effet, nous remarquons, que plus nous remontons vers l'origine des ſcien-

ces, plus nous trouvons les noms des étoiles employés dans les Poëmes : les saisons, & les heures de la nuit, n'y sont ordinairement désignées que par des levers & des couchers, & des hauteurs d'étoiles, comme nous le voyons dans Homere, Hésiode, Théocrite, Anacréon, Euripide, &c. C'étoit un reste de l'ancien langage poétique, dont nous ne trouvons plus de vestiges dans les écrits de nos jours. Mais il est assez naturel d'imaginer, que, si les anciens, comme nous le ferons voir, révérerent les astres, comme génies & agens de la Divinité, ils ont dû chanter les étoiles ; en les chantant, ils célébroient les intelligences dépositaires d'une partie de la force motrice de l'Univers ; c'étoit la matiere de leurs hymnes sacrées & la base de leur religion. Aussi Virgile place-t-il ces chants au moment où les Tyriens & les Troyens font une libation à Jupiter, ou à l'ame du monde, comme dit Macrobe, & conséquemment à la suite d'une cérémonie religieuse. On attribue à Orphée une Astronomie & une Théogonie, parce que la liaison de ces deux sciences étoit si intime, que chanter les étoiles, c'étoit chanter les Dieux. Delà sont venues sans doute, dans la Grece, toutes les Théogonies astronomiques, & les Cosmogonies allégoriques.

On n'imagine pas aujourd'hui ce qu'on pourroit dire sur un sujet en apparence aussi stérile qu'un lever ou un coucher d'étoiles ; & cependant on verra que le génie fécond des Orientaux a tiré de ce fonds aride les fictions les plus variées, & que les débris de ces vieux Poëmes sont encore aujourd'hui le dépôt le plus riche, où la poésie, la sculpture & la peinture, prennent les idées des grands tableaux qu'elles nous présentent.

Au reste, les anciens sembloient nous en avoir averti. Lucien *de Astrologiâ* (tom. I, pag. 992) nous dit : *Licet potissimùm ex Homeri Poetæ Hesiodique carminibus intelligere priscorum fabulas cum Astrologiâ consentire..... nam quæcumque de Veneris & Martis adulterio dixit, deque detectione, haud aliundè, quam ex hâc scientiâ sunt conficta.* On croyoit donc que certaines aventures de Mars

&

& de Vénus ne peuvent s'expliquer que par les apparences céleſtes ; donc ces Divinités ſont elles-mêmes au nombre des corps céleſtes ; & par une conſéquence aſſez naturelle, on y doit trouver auſſi les autres Dieux avec leſquels Mars & Vénus figurent dans les anciens Poëmes, & avec leſquels ils ont une filiation commune. Auſſi voyons-nous que toutes les fois qu'Héſiode parle des Dieux dans ſa Théogonie, il nous dit qu'ils ſont les enfans du ciel étoilé. « Chantez, dit-il, ô Muſes, les Dieux im-» mortels, enfans de la terre & du ciel étoilé, nés du » ſein de la nuit, & alimentés par les eaux de l'Océan » (*Héſiod. Theog.* v. 105). Eſt-il poſſible de mieux caractériſer la génération de pareilles Divinités, que de les faire naître & ſe nourrir au ſein même de l'élément, duquel le ſoleil & tous les aſtres ſemblent ſortir chaque jour, & d'appeller ces Dieux étoiles les enfans de la nuit? N'eſt-ce pas dire clairement : *les Dieux que je vais chanter, & dont je donne la Théogonie, ſont des aſtres.* En effet, on en remarque pluſieurs qui ne ſont évidemment que le ſoleil & la lune, unis à des idées allégoriques ſur les ſaiſons. On y voit Crios, au nombre des fils d'Uranus ou du ciel ; celui-ci eut pour fils, ſuivant Apollodore (Liv. I), Aſtérus, qui ayant épouſé ſa couſine Aurore, fut pere des Aſtres & des vents ; tout le reſte eſt du même genre, & bien des Auteurs l'ont ſoupçonné, ſans pouvoir le prouver, comme je crois être en état de le faire par le ſecours de l'Aſtronomie.

On a dit ſouvent que les prétendues abſurdités de la Théologie & de la Mythologie des anciens n'étoient que des allégories ; mais perſonne n'a employé la clef aſtronomique, & la Théorie des levers & des couchers d'étoiles, & le paſſage du ſoleil dans les différentes Conſtellations, pour expliquer les monumens, les ſymboles ſimples ou compoſés des Divinités, & les Fables de l'antiquité ; il falloit, ſur-tout pour cela, faire uſage de la préceſſion des équinoxes, qui déplaçant tout, & changeant les aſpects des cieux, a dû varier les alluſions, multiplier les génies, & changer les caracteres de l'écriture hiéroglyphique.

Cependant les Phéniciens, & les Egyptiens eux-mêmes, nous ont dit que c'étoit là leur Théogonie, & la base de leurs mysteres & de leurs Fables. Sanchoniaton dit, que ce sont des allégories physico-cosmiques : & Jamblique (*Epistola ad Annebonem à Porphyrio allata*), nous cite l'autorité de Chérémon, & des plus savans Prêtres Egyptiens, qui disoient que leur religion & leurs Fables sacrées rouloient sur des levers & des couchers d'étoiles.

Passage décisif de Porphyre.

Chæremon aliique multi, nil quidquam agnoscunt ante mundum hunc adspectabilem, nec alios Ægyptiorum in ipsis scriptorum suorum exordiis ponunt Deos, præter vulgo dictos Planetas & Zodiaci signa, & stellas simul cum his in conspectum venientes, sectiones decanorum & Horoscopos.— Quippe videbat enim qui solem universi architectum esse dicerent, ab illis non ea tantùm quæ ad Isidem & Osiridem pertinent, sed etiam quidquid sacrarum Fabularum erat, partim in stellas, partim in lunæ varietatem, partim in solis cursum, vel in nocturnum aut diurnum hemisphærium, vel in Nilum fluvium, cuncta denique in res naturales nihil in naturas corporeâ mole carentes viventesque conferri.

Ce passage est fondamental pour mon systême, & je vais faire voir la vérité de ce que disoit Chérémon, que les Fables anciennes ne contiennent qu'une théorie physico-astronomique, & ont pour objet les aspects célestes & les agens de la nature. Cependant il paroît que les anciens n'ont pas borné là leur culte & leur adoration : leurs Fables, quoique exprimées en caracteres astronomiques, supposent toujours des intelligences unies aux corps célestes, une ame motrice de la nature, émanée elle-même du sein de la Divinité. C'est sur cette ame répandue dans toutes les parties de la nature, & qui varie ses formes à l'infini, à raison des effets qu'elle produit, & des êtres différens qu'elle organise, que roule toute leur théogonie allégorique. Macrobe (*Som. Scip.* Liv. I, c. 5) distingue les différens degrés de l'Être Suprême : *Aut enim Deus summus est, aut mens ex eo nata, aut mundi anima*... Et il dit plus haut (chap. 2), que c'est sur cette ame, source de toutes les autres ames, & sur les puissances Æthérées que sont faites les Fables; c'est-à-

Idées des anciens sur l'ame de la nature.

dire, qu'elles ont pour objet le monde viſible & la force motrice qui l'anime : *Sciendum non in omnem diſputationem Philoſophos admittere fabuloſa, ſed his uti ſolent, cùm vel de animâ, vel de aëreis ætheriſve poteſtatibus, vel de cœteris Diis loquuntur. Cæterum cùm ad ſummum & principem omnium Deum..... tractatus ſe audet attollere, vel ad mentem quam Græci νοῦν appellant...... ex ſummo natam & profectam Deo.... Nihil fabuloſum penitus attingunt.... quia ſupra naturam ſunt, quo nihil fas eſt de Fabulis pervenire... de animâ non fruſtra ſe, nec ut oblectent ad fabuloſa convertunt; ſed quia ſciunt inimicam eſſe naturæ apertam nudamque expoſitionem ſui.... Quæ à prudentibus arcana ſua voluit per fabuloſa tractari.* Les Fables, ſelon lui, n'étoient donc que le voile ingénieux qu'une main prudente avoit jetté ſur les opérations de la nature; c'eſt donc la nature qui en fournit le fonds, & c'eſt par elle qu'il faut les expliquer. Tout ceci ſera développé beaucoup plus au long dans l'Ouvrage, dont ce Mémoire n'eſt qu'une eſquiſſe. En attendant je donnerai ici quelques eſſais ſur la Théologie ancienne, expliquée par ces principes.

S'il eſt une idolâtrie qui puiſſe juſtifier la mépriſe des anciens ſur le véritable & l'unique objet qui méritoit leur adoration, c'eſt ſans doute le culte qu'ils rendirent à la nature en général, & en particulier aux agens puiſſans de cette force inconnue qui imprimoit le mouvement & une eſpece de vie au grand tout dont ils faiſoient partie. L'homme après avoir oublié les connoiſſances qu'il avoit reçues de Dieu, ſe trouva tel qu'il eût été ſi, ſortant des mains de la nature, ſeul au centre apparent de l'Univers, frappé du ſpectacle que le Ciel & la Terre offroient à ſes regards, il eût voulu pénétrer la cauſe de ce qu'il voyoit. Tout ce qui lui offroit des idées de force active ſur la terre, de bienfaiſance, d'éternité, ou d'indépendance, attira ſes hommages, & la nature eût des autels qui n'étoient dus qu'à ſon auteur.

Culte rendu à la nature.

Voilà l'erreur de l'homme, la ſeule dont il ſe rendît coupable lorſque, forcé de reconnoître un maître, il écrivit ſur le frontiſpice du Temple de la nature & du

temps, à Saïs : « je ſuis tout ce qui a été, tout ce qui » eſt & tout ce qui ſera, & nul mortel n'a encore percé » le voile qui me couvre » (*Plut. de Iſide*). Le reſte des erreurs que nous leur ſuppoſons eſt le fruit de l'ignorance de ceux qui ont mal compris le ſens de leurs ſavans ſymboles. Jamais les ſages Egyptiens ne remirent le tonnerre dans les ſerres d'un Epervier, & ne crurent que l'Univers fut l'ouvrage du Bouc adoré à Mendès. Transportons-nous, pour les juger, dans ces ſiecles éclairés, où fleuriſſoient les ſciences & tous les arts, où l'on élevoit des monumens immortels à l'ame motrice de l'Univers, au génie du grand tout, aux intelligences qui préſidoient à la terre, au ſoleil, à la lune, aux Conſtellations & aux élémens; où le ciſeau du ſculpteur & le pinceau du peintre s'exerçoient à l'envi à retracer toute la nature, dont le prêtre aſtronome chantoit les opérations dans les hymnes ſacrées. Nous verrons l'Aſtronomie auſſi néceſſairement unie à la religion, que l'ame du monde l'étoit au ciel des fixes & aux autres ſpheres, par le moyen deſquelles elle ſembloit agir ſur les corps ſublunaires, & concourir à la végétation & à l'organiſation de la matiere. Nous verrons l'Aſtronomie fournir les principaux caracteres de l'écriture hiéroglyphique; donner naiſſance à des fables ingénieuſes, & le culte des animaux ſe réduire à des ſymboles vivans des Conſtellations, qui, par leur lever ou leur coucher, leur conjonction ou leur oppoſition avec le ſoleil & la lune, annonçoient à l'homme la marche progreſſive de l'ame du monde dans le premier mobile, & dans le Zodiaque où réſidoit, & étoit cenſée agir la premiere cauſe du monde viſible. Nous y verrons la marche du principe de la végétation & celle du temps; l'état du ciel & du Nil, & l'influence de l'un & de l'autre ſur la terre. Nous verrons enſuite l'ignorance répandre ſes ténebres ſur le dépôt des connoiſſances ſacrées; les animaux ſymboliques devenir des divinités réelles, les ſtatues formées de l'aſſemblage des caracteres aſtronomiques être regardées comme des monſtres, des allégories agréables répétées & mépriſées en même temps comme

des fables absurdes; enfin, le soleil, la lune & les étoiles, figurer dans les temples comme animaux, dans la Mythologie comme Dieux & comme héros, & dans les Histoires même & les Dynasties comme Rois. Nous verrons Persée, Héros en Grèce, être Saturne en Phénicie, Mercure à Athènes & à Rome, Chem en Egypte, Mithras en Perse; le Cocher & la Chevre Amalthée, devenir Jupiter ou Phaëton, être honoré dans les Temples à Mendès, comme Bouc créateur; ensuite, figurer dans les Dynasties sous le nom de Mycerinus, accompagner en Grèce Bacchus & Vénus, & s'unir au génie solaire & au génie lunaire de l'équinoxe de printemps qui se trouvoit alors dans le Taureau. On s'en étonnera moins en voyant dans Lucien (*de Astrologiâ*) que les animaux consacrés dans les temples de l'Egypte étoient les Types des animaux célestes; cet auteur explique même par la différence des aspects célestes celle du culte rendu à différens animaux dans les différentes villes. Au reste, on verra que les peuples éclairés qui créerent ces symboles ingénieux, avoient précédé de vingt siecles au moins l'âge d'Hérodote, & l'on sait quel désordre introduit dans les sciences une longue période d'ignorance.

Les Fables sont des allégories sur la nature.

Les Prêtres Egyptiens réduisoient toute leur Théologie & toutes leurs Fables à une théorie physique & astronomique sur les opérations de la nature dans leur climat. Chérémon, dont on a vu un passage décisif, n'est pas le seul qui rapportât à la nature l'origine de la Théologie & des monumens sacrés de la religion Egyptienne. Synesius, Evêque de Cyrenne, qui avoit été initié aux anciens mysteres, Philosophe instruit, qui nous a donné la vie allégorique des deux génies Egyptiens, Osiris & Typhon, nous dit que pour bien entendre toute la Théologie astrologique des Grecs & des Egyptiens, il faut faire usage de certaines périodes astronomiques, & supposer une action du ciel sur la terre. *Universi natura, totum quoddam esse creditur suis partibus absolutum, adeòque concursu earumdem stabilitum : agent igitur, patienturque.... ambo enim quædam sunt hujus universi partes, mutuoque*

commercio gaudent. Jam ut in noſtro hoc & inferiore mundo generatio eſt, ſic in ſuperiore generationis cauſa continetur; ideoque eorum, quæ contingunt, ſemina ad hæc infima delabuntur. Quibus ſi quis, quod in Aſtronomiâ demonſtratur iſtud addiderit, ſiderum, globorumque cœleſtium quoſdam in eamdem partem redeuntes circuitus, quorum alii ſimplices, alii compoſiti ſunt, hic & Ægyptiorum & Græcorum placitis conſentaneè diſputabit (de Provid. Liv. II).

Dans toutes les théogonies anciennes le ciel épouſe la terre; la théogonie d'Héſiode, celle des Atlantes, celle d'Apollodore, celle de Sanchoniaton ou des Phéniciens commencent par-là; Proclus, en parlant du cycle épique, le fait auſſi commencer au mariage du ciel avec la terre. Nous voyons de même, que Virgile peint le ciel ou l'Æther, qui au printemps féconde la terre, & envoie le germe des biens qu'elle fait éclore.

Vere tument terræ & genitalia ſemina poſcunt;
Tum pater omnipotens fœcundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lætæ deſcendit & omnes
Magnus alit magno commixtus corpore fœtus.
Georg. II, v. 324.

Les Chinois réverent le ciel & la terre, comme leurs plus grandes Divinités; & Peloutier (*Hiſt. des Celtes*, tom. V, pag. 189), obſerve avec raiſon, que les Celtes ne ſéparoient point le culte du ciel de celui de la terre; ils diſoient que l'une auroit été ſtérile ſans l'autre, & que leur mariage avoit produit l'Univers. Ces peuples adoroient l'ame du monde (*idem.* pag. 141). *Celi* étoit le nom du Dieu ſuprême chez eux.

Cette idée de l'action du ciel ſur la terre, dont l'un envoye les ſemences & l'autre les fait éclore, vint naturellement aux hommes en voyant que la terre a beſoin, pour produire, d'être arroſée des eaux du ciel, & échauffée des rayons du ſoleil. Le Cultivateur attendit des cieux un ſecours ſans lequel ſes travaux euſſent été infructueux; le beſoin de l'eau & du feu, de la pluie & du beau

temps contribua à le rendre religieux, & il crut pouvoir par des prieres attirer sur ses champs l'influence des corps célestes, & sur-tout de celui qui paroissoit être l'ame de la nature. L'origine que nous supposons au Sabisme ou au culte des astres est confirmée par Maimonides le plus savant des Rabbins : cet auteur examine la raison du culte des astres lié à l'Agriculture, & voici ce qu'il dit, (*more Nevoch.*, part. 3, chap. 30) : *Quod si consideraveris opiniones illas antiquas, apparebit tibi in confesso quasi apud illos fuisse, quod per cultum stellarum exculta & fœcunda reddatur terra. Hinc sapientiores, doctiores, & religiosiores inter ipsos docebant, quod Agricultura, quâ homines subsistunt . . . . Sacerdotes Idolorum concionabantur hominibus in congregationibus & cœtibus ecclesiasticis, illorumque animis imprimebant propter ejusmodi cultum pluviam de cœlo descendere, arbores ac fructus ferre, terram fœcundam reddi.*

Albufarage (*Hist. Dynast.*, pag. 101) assure que les Arabes étoient sur-tout attentifs à observer les levers & les couchers des astres, & la force qu'ils avoient pour exciter les pluies; que leurs différentes tribus étoient sous la protection d'une étoile, que l'une honoroit Aldebaran, une autre Sirius, une troisieme Canopus, &c. Plutarque nous dit : *Adversùs siccitatem irrigatione utimur, adversùs æstum mediocri refrigeratione... & quæ in nobis sita non sunt, à diis petimus ut dent rores molles & apricationes cum vento moderato.* Plutarque dit ailleurs, en parlant de l'origine des religions : *Homines cœperunt Deum agnoscere cùm viderunt stellas tantam concinnitatem efficere, & dies noctesque æstate & hyeme suos servare statos ortus & obitus, & indè terram fructus & animantia proferre. Itaque pro patre cœlum, pro matre terram acceperunt. Patrem illum, quod aquam instar seminis effunderet, matrem hanc, quod conciperet & pareret. Cumque viderent stellas perpetuò moveri & in causâ esse nobis cur solem & lunam contemplaremur, deorum iis nomen fecerunt.* * Manilius, d'après l'ordre admirable de

---

* *Frugiferum sub se reddunt mortalibus orbem,* Manil. Liv. I, v. 317. *Mundum, quo cuncta reguntur*, v. 29.

l'Univers & l'harmonie des cieux, dit que le monde est conduit par une intelligence divine, & qu'il semble être un Dieu lui-même :

« *Ac mihi tam præsens ratio non ulla videtur*
» *Quâ pateat mundum divino numine verti,*
» *Atque ipsum esse Deum* ».

Liv. I, v. 491.

Origine du culte des astres.

Telle fut à-peu-près l'origine du culte rendu au ciel & aux astres. L'Astrologie ne vint qu'après, & ne fut que l'extension d'un principe plus simple ; car les hommes eurent une Astronomie rurale avant que d'avoir des livres astrologiques ; & l'influence des cieux sur les productions sublunaires fut imaginée long-temps avant qu'on voulût y assujétir aussi les actions libres des hommes. Il me paroît que c'est sur cette supposition que posent les fondemens de toutes les théologies païennes. Jamblique dit, en parlant du monde, *est unum animal in quo partes, quamvis loco distantes, tamen, propter naturam unam, ad se invicem feruntur.* C'est de cette chaîne qui lie le ciel à la terre que dépendent tous les mysteres de la nature ; *quicumque,* disent les Arabes, *novit vinculum seu catenam illam magnam superiorem mundum inferiori connectentem, scit omnia naturæ mysteria ;* & les Rabbins, *si quis penetraverit, quomodò numen supremum amore agitatum se mundo visibili communicaverit, intelliget quid Homerus per concubitum Saturni & Rheæ intellexerit, &c.* On imagina des génies chargés d'entretenir cette harmonie dans toutes les parties de l'Univers, & de procurer à la terre les secours qu'elle attendoit du ciel : *Plerique eorum,* dit Proclus, *versantur circà materiam, viresque à cœlesti materiâ desuper in materiem descendentes continent atque contexunt ;* & Plutarque ; *tùm terra, tùm qui omnis temperiei facultatem terræ largitur sol, dii majorum nostrorum instituto censentur. Deindè huic temperiei genios tanquam præsides & custodes addimus.* C'est aussi la doctrine de Platon dans son Timée, — *Postquam universum constituisset, animas distribuit æquali cum stellis*

ſtellis numero, & cuique ſuam dedit, & tanquam in vehicula impoſuit; naturamque univerſi monſtravit, &c. Mais les génies eux-mêmes qu'étoient-ils? Les aſtres, qui par leur lever & leur coucher annonçoient la marche du principe de la végétation, fixoient le retour des ſaiſons, & ramenoient à-peu-près tous les ans les mêmes phénomenes météorologiques, & qui furent à la fin regardés comme cauſe active des phénomenes, dont ils n'étoient que les ſignes concomitans, ou même avant-coureurs. *Juxtà ſcientiam Ægyptiorum*, nous dit Avenar, *ſigna ſunt duodecim, & illa dominantur omnibus rebus illis ſuppoſitis ab herbis uſque ad animalia & reptilia terræ & ſingulis figuris præeſt angelus, dominans omnibus quæ ſunt ſub illo.* Nous avons vu, par le paſſage de Platon, que les génies étoient dans les étoiles, & y voyageoient. *Notum eſt*, dit le Rabbin Maimonide (part. 2, chap. 10), *Philoſophos omnes, quoties loquuntur de regimine mundi & gubernatione, ſtatuere mundum hunc generabilem & corruptibilem regi à virtutibus & influentiis ſphærarum cœleſtium. In hunc ſenſum dicunt ſapientes noſtri; non eſt herba inferius quæ non habeat planetam ſuperius dicentem, creſce.*

Dans le Zend Aveſta (tom. II, pag. 356), il eſt dit, qu'à chacune eſt affecté un amchaſpacd, ſoit à la lune, au ſoleil, à l'aſtre Tir, &c.

Le ſoleil étoit regardé comme le Roi, & les aſtres comme ſes Miniſtres. Æſculape, *in Triſmegiſto*, parlant des génies, s'exprime ainſi : *Sol eſt omnis generis conſervator, & educator. Sub hoc applicatur dæmonum chorus, quin etiam chori; per multi namque ſunt iſti ac varii ſub aſtrorum cuſpide ordinati, cuilibet horum numero æquales. Sunt autem nonnulli ex bono & malo temperati. Hi omnes terreſtrium rerum facultatem adepti ſunt.*

Dans le Zend Aveſta (tom. II, pag. 402), il eſt auſſi queſtion de ce mélange de biens, & de maux, ou des mélanges de l'action des génies du chaud & du froid : dans l'année, dit-on, par le cours des mois, le chaud & le froid ſe mêlent deux fois pendant ſoixante jours.

On voit par ces différens paſſages le rapport des gé-

nies au ſoleil, au Zodiaque, & aux aſtres; & l'action que le ſoleil, en parcourant ce cercle, étoit cenſé exercer avec eux ſur toute la nature. Cette action du ſoleil eſt indiquée dans Ariſtote, lorſqu'il nous dit : *Generationis, & corruptionis, & omnis mutationis & incrementi cauſam eſſe acceſſum & receſſum ſolis in illo obliquo quem Zodiacum Aſtronomi appellant. Accedente namque ſole generationem fieri, & recedente corruptionem, & in tempore æquali videmus.* Ces idées, qui furent adoptées dans la ſuite par l'aſtrologie, avoient pris leur ſource dans l'ancienne théologie, qui étoit elle-même preſque toute aſtronomique : *Credidit tota gens Zabeorum mundi antiquitatem, quoniam cœlum eſt Deus... Credebant cœlos & ſtellas eſſe deos.* Le Rabbin Mor Iſaac, après avoir expoſé les idées des anciens ſur les génies, nous dit, *exiſtimaverunt aſtra eſſe creatores & factores, & impoſuerunt ſingulis ſideribus Dei nomen, variiſque cæremoniis colebant & conſtituebant ſub eorum nomine idola varia, eorum figuras variis modis repræſentantes. Fuerunt autem hi ritus proprii Ægyptiis, qui poſteà ad alios tranſmigrantes totum paulatim mundum infecerunt.* Ainſi, non-ſeulement les Egyptiens adorerent les aſtres, mais établirent des Fêtes en honneur de ces génies, leur éleverent des ſtatues, ou des figures, que Tacite appelle *Effigies compoſitas*, & qui repréſentoient ſouvent des animaux ou des monſtres bizarres. Ces ſtatues, nous dit-on ici, étoient relatives aux aſtres; & ſuivant Porphyre, elles contenoient une théologie myſtérieuſe.—— *Manifeſtum eſt Ægyptios Hieromantes omnia ſacrorum arcana ſignificare ex variis in unum conſtitutis rebus, veluti ad hominis formam, capita accipitris, aut ibidis, aut ſimilibus aſſumptis.* Quels étoient ces myſteres ? Il eſt évident que ce ſont ceux de la nature, puiſqu'ils l'adoroient. Auſſi Jamblique nous dit-il, *imitantes Ægyptii ipſam univerſi naturam fabricamque deorum, ipſi quoque myſticarum, reconditarumque notionum imagines quaſdam in ſymbolis conficiendis oſtendunt.*

Telle étoit la fameuſe ſtatue des Brames, dont parle Porphyre (*in Styge*). Elle avoit douze coudées; elle étoit moitié homme, moitié femme; c'eſt-à-dire, que

toute la partie droite étoit homme, & la gauche femme, pour repréſenter l'union du principe actif & paſſif des générations. Dans ſa main droite étoit l'image du ſoleil; dans la gauche celle de la lune, & ſur les bras étoient peints des génies, avec le tableau abrégé de l'Univers, dont ils entretiennent l'ordre : c'étoit comme le monde Archetype : *Hanc ſtatuam aiunt Deum filio ſuo dediſſe, cùm mundum conderet, ut exemplar ſibi propoſitum haberet. Capiti ejus effigiem Dei velut throno inſidere ferunt.* Tel étoit Dieu dans l'ancienne théologie, placé au-deſſus de ſon ouvrage.

Il en étoit de même des premiers temples, calqués ſur la diſtribution de l'Univers, dont ils étoient une image abrégée, comme il paroît par l'antre de Mithra. Joſeph, & S. Clément d'Alexandrie, prétendent que le temple de Jéruſalem lui-même repréſentoit l'ordre de l'Univers.

Dans les myſteres, les initiés juroient par le ſoleil, la lune & le Zodiaque, & par tous les aſtres de ne pas trahir le ſecret des initiations; c'eſt-à-dire, qu'ils juroient par les Divinités mêmes dont on leur révéloit les myſteres (*Selden.* pag. 35, *Prolegom*).

La concluſion naturelle des autorités que je viens de raſſembler, c'eſt qu'il n'y a qu'un ſyſtême phyſico-aſtronomique, qui puiſſe expliquer la théologie, les monumens, & les Fables de ces religions, établies ſur la Phyſique & ſur l'Aſtronomie. Les aventures des Dieux étoiles, doivent néceſſairement ſe réduire à des phénomenes, ou purement aſtronomiques, ou combinés avec les autres opérations de la nature. Auſſi avons-nous vu que les plus ſavans Egyptiens prétendoient, que les aſpects céleſtes étoient la baſe de toutes leurs Fables ſacrées. Lucien lui-même, *de Aſtrologiâ*, nous dit qu'il y a pluſieurs Fables qui ne peuvent s'expliquer que par l'aſtrologie. Enfin, Plutarque nous dit expreſſément qu'on ne peut expliquer les Fables que par les génies. *Et verò quas deorum raptiones, quos errores in Fabulis referunt atque agitant, tùm occultationes eorum, exilia, obita miniſteria non diis iſta evenerunt ſed geniis.* Macrobe (*Somn. Scip.* chap. 2) en dit à-peu-près autant, comme nous l'avons vu plus haut.

On composoit les Divinités avec des spheres.

Les ſtatues & les images des génies étoiles, doivent être également la repréſentation des Conſtellations. Syneſius, que nous avons déja cité, nous dit en effet, que c'étoit avec des ſpheres que les Prêtres Egyptiens formoient les ſtatues composées de leurs génies : ce paſſage eſt précieux, je vais en extraire une partie, d'après la traduction latine. *Apud Ægyptios prophetæ vilium & profanarum rerum artificibus minimè permittunt formare ſimulacra deorum, ne ſcilicet in opere tranſgrederentur. Ipſi verò deſcendunt in ſacra antra, ubi ſecretò rem peragunt. Habent enim comaſteria, quæ arcæ ſunt, quaſdam, ut aiunt, occulentes Sphæras, quas ſi vulgus conſpiceret, moleſte ferret. Nam quod intellectu facillimum eſt, deſpicit, & prodigioſis ei opus eſt mendaciis. Neque aliter fieri poteſt, cùm ſit vulgus.* (*Syneſius in Calvitio*). L'Evêque de Cyrenne, qui nous atteſte ce fait, avoit vécu avec les Prêtres Egyptiens; & lorſqu'il nous parle de ces génies, il nous dit qu'il eſt défendu d'en dire davantage; mais que ceux qui ſont initiés l'entendent. Si c'étoit ſur des ſpheres que les Prêtres Egyptiens compoſoient les ſtatues. ſymboliques de leurs Dieux; c'eſt avec des ſpheres qu'il faut les décompoſer. Si les Fables ſacrées, comme le dit Chérémon, étoient faites ſur le mouvement du ſoleil & de la lune, ſur les douze ſignes du Zodiaque, ſur les aſpects des Conſtellations entr'elles, & ſur leurs rapports avec le ſoleil, la lune, la terre & le Nil, il faut donc prendre un globe, le monter à la latitude du pays où elles furent faites, fixer le point équinoxial à l'endroit du Zodiaque étoilé, où il dût être alors, & obſerver à l'horizon, quels aſtres par leur lever ou leur coucher, annonçoient le ſoir ou le matin, l'entrée du ſoleil dans chaque ſigne; & ſur-tout ceux qui fixoient les équinoxes & les ſolſtices; c'eſt par des Obſervations de cette nature, faites ſur un globe, & comparées avec les hiſtoires des différentes Divinités, avec les attributs qu'on leur donnoit, & les noms allégoriques qu'elles ont portés, & celui des Conſtellations, que je ſuis parvenu à lire dans l'Ecriture ſacrée, dont les Conſtellations contiennent, pour ainſi dire, l'alphabet.

Le culte rendu à l'ame de la nature, uni au culte du soleil, de la lune, des astres, & des autres agens de la divinité, a formé la religion de presque tous les peuples de l'Univers. Les Grecs dès la plus haute antiquité n'adoroient que le soleil, la lune & les étoiles, suivant Platon. Hérodote nous assure que presque tous les Dieux de la Grèce venoient d'Egypte, où, suivant Chérémon, on adoroit les astres. Le même Hérodote nous dit que cette religion étoit aussi celle des Perses, c'est-à-dire, d'un peuple conquérant qui avoit subjugué une partie de l'Afrique & presque toute l'Asie; que c'étoit celle des Africains, & celle des Scythes qui occupoient une vaste étendue de pays au nord de l'Asie.

Ce culte a été chez tous les peuples.

Eusebe assure que c'étoit la religion des Phéniciens qui l'avoient portée aux extrêmités de l'Univers à la faveur d'un commerce, qui embrassoit tout le monde connu. *Phœnices quidem & Ægyptios omnium principes soli, lunæ ac stellis divinitatem tribuisse, vulgatum est, iisque solis rerum omnium ortûs & interitus causam assignasse; deindè verò, quæ passim ubique jactantur*, Θεοποιίας και Θεογονιας, *in mundum invexisse.* Eusebe dit donc que la plupart des Théogonies, répandues dans l'Univers, étoient venues des Phéniciens & des Egyptiens, & que ces peuples adoroient comme Dieux le soleil, la lune & les astres, & les regardoient comme les causes uniques des générations & des destructions qui s'operent dans la nature. Il est donc clair que c'est par le soleil, la lune & les astres qu'il faut expliquer les Théogonies de ces peuples, & celles de tous les autres peuples qui ont emprunté d'eux leurs fables ingénieuses.

Eusebe ajoute qu'avant eux on n'avoit point porté ses idées au-delà des phénomènes célestes; excepté un petit nombre d'hommes fameux chez les Hébreux, qui s'étoient élevés jusqu'au Créateur. Il faut convenir cependant qu'Eusebe a été trop loin, en assurant que les hommes n'avoient point élevé leur esprit au-delà du monde visible. Le Timée de Platon, qui admet les génies distribués dans

les aſtres, & tout ce que l'Ecriture appelle milice céleſte, ſuppoſe toujours un Dieu ſéparé de ſon ouvrage, & au-deſſus des intelligences qui veillent à l'ordre de l'Univers. Il ſe peut que les peuples groſſiers & barbares n'ayent pas été au-delà du monde viſible; mais les peuples ſavans dont nous expliquons la Théogonie avoient été plus loin. Je retrouve dans leurs fables la même Théologie que celle du Timée; & l'erreur la plus groſſiere qu'on puiſſe leur ſuppoſer, eſt de croire comme Maimonide, qu'ils n'adoroient que l'ame du monde. *Summus gradus ad quem philoſophi illius temporis pervenerunt, fuit quod exiſtimarunt Deum eſſe ſpiritum ſphæræ vel orbis cœleſtis.* Mais Macrobe (*Somn. Scip.*, L. 1, c. 17.) dément cette opinion en diſant, *quod globus ipſe, quod cœlum eſt, animæ ſit fabrica; anima ex mente proceſſerit, mens ex Deo qui verè ſummus eſt, procreata ſit.* Il eſt vrai que le peuple n'avoit pas des idées auſſi ſublimes, & dans tous les ſiecles leur religion n'a pas été auſſi épurée; mais nous devons la conſidérer dans ſon origine, lorſque les prêtres, plus inſtruits, créoient ces ſavantes allégories ſur la nature & ſon moteur.

C'eſt des idées populaires qu'il s'agit dans le Livre de la Sageſſe (c. 13) où condamnant le culte ſuperſtitieux des aſtres, l'Ecrivain ſacré nous dit: *vani ſunt omnes homines in quibus non ſubeſt ſcientia Dei, & de his, quæ videntur bona, non potuerunt intelligere eum, qui eſt, neque operibus attendentes, agnoverunt quis eſſet artifex. Sed aut ignem aut ſpiritum aut citatum aerem, aut gyrum ſtellarum, aut nimiam aquam, aut ſolem & lunam rectores orbis terrarum Deos putaverunt; quorum ſi ſpecie delectati, Deos putaverunt; ſciant quanto his dominator eorum ſpecioſior eſt.* Voilà donc le culte de la nature reconnu dans l'Ecriture pour être la religion des nations païennes. Saint Etienne (*Act. Apoſt. Lib.* 7, *c.* 41) confirme ce rapport de l'idolâtrie avec les aſtres.

Les Juifs ſe rappellant ce qu'ils avoient vû en Egypte demandent à Aaron de leur faire des Dieux; ils élèvent

un veau d'or, lui rendent un culte, & Dieu irrité les livre à l'adoration de la milice céleste : il y avoit donc une liaison entre cette statue symbolique du veau d'or & l'armée des cieux : la même qu'il y avoit entre l'Apis Egyptien & le Taureau céleste, dont l'Apis n'étoit que le symbole, suivant le témoignage de Lucien. Lactance & S. Jérome ont aussi reconnu que le veau d'or élevé dans le désert & ceux de Jéroboam, n'étoient qu'une imitation d'Apis. Enfin Moïse dans le c. 4, du *Deutéronome*, après avoir défendu au peuple de se faire des statues de divinités, qui représentassent, soit des hommes, soit des animaux, ajoute, *ne forte elevatis oculis ad cœlum videas solem & lunam, & stellas, omnem militiam cœli, & errore deceptus adores ea.* La défense d'avoir des statues qui représentassent des hommes, des quadrupedes, des reptiles & des poissons, liée à la défense du culte des astres étoit une suite naturelle de la liaison que les animaux symboliques en Egypte & en Syrie avoient avec les astres eux-mêmes. La défense de Moïse au peuple devenoit nécessaire, parce que les Juifs vivoient au milieu de nations, dont la religion toute astronomique représentoit la divinité sous la forme des animaux peints dans les Constellations.

Maimonides voulant nous donner une idée de cette distinction qu'il y avoit entre le Judaïsme & le Sabisme, nous dit : *Sabæi Deum spiritum sphæræ, hoc est animam cœli statuebant* (part. 1, c. 70), & ailleurs : *orbes cœlestes & planetas esse corpora, & Deum optimum maximum esse spiritum illorum.*

Lorsque Anchise dévoile à son fils les mysteres de la Théologie Païenne, il lui dit :

« *Principio cœlum ac terras, camposque liquentes,*
» *Lucentemque globum lunæ, titaniaque astra*
» *Spiritus intus alit, totamque infusa per artus*
» *Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.*
» *Indè hominum pecudumque genus, vitæque volantum*
» *Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.*

Æneïd. VI, 724.

Et Manilius, dans ſon Poëme aſtronomique, lorſqu'il va chanter les Conſtellations & leur action ſur la nature, s'exprime ainſi :

» *Namque canam tacitâ naturæ mente potentem,*
» *Infuſumque Deum cœlo, terriſque fretoque,*
» *Ingentem æquali moderantem fœdere molem :*
» *Totumque alterno conſenſu vivere mundum,*
» *Et rationis agi motu, cùm Spiritus unus*
» *Per cunctas habitet partes, atque irriget orbem*
» *Omnia pervolitans corpuſque animale figuret . . . .*
» *Hic igitur Deus, & ratio quæ cuncta gubernat,*
» *Ducit ab æthereis terrena animalia ſignis* ».
Sic temperat arva,
Cœlum, ſic varias fruges redditque rapitque.

Liv. II, v. 60.

Cette opinion ſur l'ame du monde & ſur la force motrice du ciel, répandue dans toutes les parties de la matiere, & organiſant tous les êtres, fut la baſe de la Théologie ancienne. Mais la croyance des Juifs étoit plus ſage, dit Maimonides, dans leur religion, Dieu eſt diſtingué de ſon ouvrage; & ſi un Païen dit de la divinité qu'elle habite dans les cieux, le Juif dit de Dieu qu'il habite au-deſſus des cieux. J'ai fait voir néanmoins que les Philoſophes païens ont été plus loin; & que ceux qui les accuſent de n'adorer que les aſtres ſe ſont arrêtés à l'écorce, & aux fables faites ſur le monde viſible & ſur l'ame du monde. Mais ce qui caractériſe la religion Egyptienne & Phénicienne, & celle des Orientaux, c'eſt d'avoir mêlé au culte de la divinité celui de ſon ouvrage, & des agens qu'elle employe pour entretenir l'harmonie de l'Univers; c'eſt d'avoir voulu donner à une religion ſimple une forme compoſée & trop ſavante, qui ne fut entendue que d'un petit nombre d'hommes : auſſi le ſens s'en perdit bientôt, & le monde viſible fit oublier le monde intellectuel. *Ægypte, religionum tuarum ſolæ ſuperſunt*

perſunt fabulæ, & æquè incredibiles poſteris; ſola ſuperſunt verba lapidibus inciſa (Aſclep., c. 9).

Ce caractere diſtinctif qui ſépare de la religion révélée toutes les religions inſtituées par les hommes, a tellement frappé les Païens eux-mêmes, qu'ils ont été forcés de lui rendre hommage. Tacite, comparant la religion des Egyptiens avec celle des Juifs, s'exprime ainſi: *Ægyptii pleraque animalia, effigieſque compoſitas venerantur. Judæi mente ſolâ, unumque numen intelligunt* (Hiſt. Liv. V): il paroît donc, qu'excepté ce peuple unique, il n'en eſt point dont la religion ne mêlat au culte de Dieu celui du ſoleil & des aſtres, & dont les Théogonies ne roulent ſur les Conſtellations & ſur les phénomenes de la nature.

Les Perſes diſent qu'ils adorent Dieu & tout ce qu'il a créé, les Bœufs, les troupeaux, le ſoleil, la lune, l'eau, le feu, &c. (*M. Anquetil*, tom. I, pag. 319); auſſi dans toutes leurs prieres ils invoquent toutes les parties de la nature, les arbres, les montagnes, les fleuves, les aſtres, &c. Cette Théologie aſtronomique ſe retrouve, ſurtout, dans le Zend-Aveſta, dans l'Edda des peuples du Nord, & dans le Voluſpa, qui n'eſt réellement qu'un Poëme ſur la ſphere & ſur la nature; nous la retrouvons dans la Théogonie de Sanchoniaton & d'Héſiode, deux monumens phyſico-aſtronomiques de la religion des Phéniciens & des Grecs, chez leſquels les Dieux naiſſent de l'action du ciel ſur la terre, & ſont enfans du ciel étoilé.

D'après ces principes, nous cherchons à expliquer par la ſphere, toutes ces anciennes Théogonies, ou du moins à mettre ſous les yeux des Savans les rapports que nous croyons appercevoir dans l'hiſtoire de ces Divinités, & de ces génies avec les phénomenes céleſtes, & l'on verra par l'accord de toutes nos explications la confirmation du principe.

Les Egyptiens avoient diviſé le ciel, ſuivant Jamblique: *In duas partes, vel quatuor, vel duodecim, vel triginta ſex. Principatus quoque his præficiebant, aut paucio-* Diviſion du ciel par les diviſions d'étoiles.

res, aut plures : rursum Deum unum his anteponunt. Et ce Dieu, suivant Hermès Trismégiste, *rerum Princeps* est Jupiter.

On trouve dans le voyage de M. le Gentil (tom. I, Pl. 2), une figure de Divinité Indienne qui a trente-six têtes, formant une suite de douze têtes à chaque étage; cette figure n'est autre chose que la triple division des douze signes, ou des trente-six génies inspecteurs des signes, réunis en groupe, & formant en apparence un tout monstrueux.

Les Brames, dit Grose, admettent des Dieux subalternes, & dépendans d'un Dieu supérieur & plus puissant.

Nous supposerons la même division que les Egyptiens & les Indiens, & nous allons voir comment on y plaça les génies.

Sextus-Empiricus nous dit, que lorsqu'il fut question de partager le Zodiaque, pour fixer les limites des divisions, on observa le lever ou le coucher de quelque belle étoile, ou dans le Zodiaque, ou hors du Zodiaque : *Ex hâc relatione duodecimæ partis signabant ultimum finem ab aliquâ insigni stellâ, quæ eodem tempore spectabatur, aut ab aliquâ ex iis quæ oriebantur magis boreales, magis australes.* Il paroît que ce fut-là l'origine des génies. Les anciens ne pouvoient aisément reconnoître quand le soleil étoit arrivé dans un signe, à cause de la lumiere; ils observoient à l'horizon, les étoiles qui se levoient ou se couchoient peu de temps après les premiers degrés du signe, & leur lever ou leur coucher coïncidant avec le crépuscule, leur faisoit connoître que le soleil devoit déja être dans le signe qui répondoit à l'étoile. Mais il y avoit plusieurs étoiles qui paroissoient à la fois; il devoit donc y avoir non-seulement des génies simples, tels qu'un Homme, un Chien, un Aigle, figures qui désignent encore nos Constellations; mais des génies composés des attributs de différens animaux. Le coucher de l'Epervier ou de l'Aigle étoit accompagné du lever de l'Hydre; l'un & l'autre annonçoient le solstice, lorsqu'il arrivoit dans les premiers degrés du Lion; cela donna naissance au Serpent à tête d'Epervier,

ſymbole de l'année & du monde. Euſebe, qui nous parle de ce génie, nous dit que les Egyptiens peignoient le monde ſous l'emblême d'un cercle de couleur d'azur, environné de flammes, au milieu duquel étoit étendu un Serpent à tête d'Epervier; que ce Serpent étoit divin, & que dès qu'il ouvroit les yeux, il rempliſſoit l'Univers de la plus éclatante lumiere. Ceci convient bien au génie du ſolſtice d'été. C'eſt ce même Serpent que nous voyons placé au ſigne du Lion comme génie, ſur le planiſphere des génies, planiſphere Egyptien imprimé dans l'*Œdipe de Kirker* (tom. II, par. 2), compoſé ſur le principe que nous établiſſons, & qu'on décompoſe par le même principe.

Génie du ſolſtice d'été.

C'eſt ſous cette forme que nous ont été tranſmis les Calendriers anciens, & qu'étoit conſtruite la ſphere des Barbares. C'eſt ſur ce principe qu'eſt compoſé le cinquiéme Livre de Manilius; c'eſt en le ſuivant qu'on pourra décompoſer les ſpheres anciennes, & même celle des décans la plus compoſée de toutes, qui ſe trouve à la fin des Commentaires de Scaliger ſur Manilius.

Planiſphere des génies.

On voit, par exemple, que l'entrée du ſoleil aux décans du Capricorne, étoit annoncée par le coucher du Poiſſon auſtral, le lever du grand Chien & celui de Procyon. Dans le planiſphere des génies, on voit un Capricorne à queue de Poiſſon conduit par un génie à tête de Chien, au-deſſus duquel eſt un petit Chien, avec cette inſcription: *Regnum Sothiacum*, parce que Seth ou Sirius en eſt le génie. La liaiſon de Sirius, ou du génie avec le Capricorne, étoit ſi étroite & ſi ſacrée, qu'au rapport de Plutarque on obligeoit en Egypte les Chevres à ſe tourner vers Sirius, & à l'adorer à ſon lever au ſolſtice d'été: *Eſſeque id firmiſſimum documentum*, Περίοδυ, *maximè Aſtronomicis tabulis conſentiens* (*Plutar. de Solert. Animal*). Le paſſage du ſoleil, dans le Verſeau, étoit annoncé par l'étoile Canopus, la coupe, la tête de la Vierge & Céphée. On forma un emblême compoſé de ces quatre Conſtellations; ſur la coupe on mit une tête de femme, & l'on plaça ce ſymbole

dans la case du Verseau, surmonté d'un homme qui porte un sceptre comme Céphée, avec cette inscription : *Regnum canopicum.* Son passage dans le Sagittaire étoit également marqué par le lever du Vautour céleste, de l'homme Ophiuchus, & par le coucher de la Chevre, qui disparoît au lever d'Ophiuchus. On y a placé un génie à figure humaine, qui coupe la tête à une Chevre, & au-dessus duquel est un Vautour, dont les ailes sont déployées.

On pourra par le même principe, décomposer presque tous les autres génies de ce planisphere, & s'assurer ainsi de la marche qu'ont suivie les Egyptiens dans la composition de leurs figures symboliques. Il est assez naturel que les statues des Dieux & des Génies, statues destinées à représenter les mysteres de la nature, aient eu une forme plus composée chez une nation savante, qui avoit une Astronomie & des arts, que chez des peuples sauvages ou peu instruits. Aussi Jamblique nous dit-il, en parlant des Egyptiens : *Solem secundùm animalia cœlestia figurari, formasque vicissim commutare.* Au contraire, à Lacédémone, où l'on adoroit anciennement les Dioscures ou les Gemeaux, la statue de ces génies étoit aussi simple que les mœurs de leurs adorateurs : elle représentoit le caractere abrégé, dont on se sert en Astronomie pour désigner ce signe, & consistoit en deux forts bâtons unis vers chaque extrêmité par deux autres, mis transversalement sous cette forme ♊, qui est précisément celle du caractere abrégé du signe astronomique. Des peuples absolument sauvages adorerent le soleil & la lune, sans statues, se prosternerent devant les astres, ou n'eurent d'autre image que celle du soleil. Le fond de toutes ces religions étoit le même ; les sciences seules y ont introduit cette variété, qui souvent a rendu la religion du soleil méconnoissable.

Je rapporterai encore un passage d'Athénagoras, qui contient la Théologie la plus bizarre, à laquelle néanmoins l'Astronomie fait voir un sens naturel, en nous

montrant l'assemblage des Constellations qui présidoient au débordement du Nil.

Fuit aqua secundùm Orpheum principium omnium. Ex aquâ subsidente formatus est limus, & ex utroque animal ortum est Draco, cui adnatum erat caput leonis, corpus verò medium continebat faciem Dei, quem Herculem & Tempus vocant. Ab Hercule ortum est ovum immensæ magnitudinis, quod dum completur & incubatur à genitore suo per attritionem vim passum in duas partes dissilit : & superior quidem in cœli formam perfecta est : inferior verò delapsa terram constituit (Athenag. pag. 180).

Génie du débordement.

Cette Théologie mystérieuse est une énigme physico-astronomique, qui tient à l'histoire naturelle de l'Egypte. L'eau, suivant Thalès & suivant Orphée, est le principe de tout. Cette physique simple fut imaginée d'après l'influence la plus étendue qu'a cet agent de la nature sur les productions de la terre : elle étoit particuliérement admise en Egypte, où l'on regardoit le Nil comme un Dieu bienfaisant, qui rouloit dans ses eaux le germe de la fécondité des campagnes. Tous les ans, aux environs du solstice, le Nil sort de son lit, couvre pendant trois mois les terres de l'Egypte, & dans le quatrieme mois laisse par sa retraite le limon précieux qui engraisse les champs : *Ex aquâ subsidente formatus est limus*. Cet intervalle de temps étoit alors fixé, d'un côté, par le lever héliaque de la tête du Lion, & de l'autre, par le lever du Serpentaire & de son Serpent. On composa donc un symbole allégorique du temps; la tête de l'Hiéroglyphe représenta le Lion céleste, signe sous lequel commençoit le débordement; & le reste du corps un Serpent, au milieu duquel étoit une figure humaine, image absolument semblable à la Constellation du Serpentaire, qui par son lever, fixoit le terme de cette durée : *Ex utroque animal ortum est Draco, cui adnatum caput leonis, corpus verò medium continebat faciem Dei quem Herculem & Tempus vocant.* Il suffit de jetter un coup-d'œil sur la Constellation du Serpentaire, qui porte encore le nom d'Hercule dans certains livres d'Astronomie pour être frappé de l'allégorie;

& l'on pourroit même l'entendre auſſi de celle d'Hercule, placée au-deſſus & au milieu du Serpent.

Il réſulte encore de ce paſſage, qu'Hercule n'étoit autre choſe que le génie du temps : *Herculem & Tempus vocant*, c'eſt-à-dire, l'aſtre qui par ſon lever & ſon coucher en fixoit la plus importante époque ; c'étoit un génie créateur qui avoit formé l'Univers, repréſenté ici ſous l'emblême d'un grand œuf : *Ovum illud mundum interpretantur*, nous dit Euſebe, en parlant de ce génie à figure humaine, qui étoit regardé comme le créateur de la nature, tel que l'Hercule céleſte, Conſtellation qui annonçoit le printemps par ſon lever acronyque, ou du ſoir.

Le monde exprimé par un œuf.

Cet œuf ſymbolique étoit conſacré dans les fêtes de Bacchus, comme le Type de l'Univers & de la vie qu'il renferme (*Macrob. Satur.* Liv. VII. c. 6.) *conſule initiatos ſacris Liberi patris, in quibus hâc veneratione ovum colitur, ut ex formâ ſphærali atque undique verſùm clauſa, & includente intrà ſe vitam, mundi ſimulacrum vocetur : mundum autem conſenſu omnium conſtat univerſitatis eſſe principium.* On le plaçoit en Grece à côté de l'ame du monde, peinte avec les attributs du Taureau équinoxial, honoré ſous le nom de Bacchus, ſuivant Plutarque (*in ſympoſio*, Liv. II. probl. 3), *ſacra oratio omnium in univerſum rerum principium ovo attribuit... ideo in orgiis Bacchi conſecratum eſt, ut exemplum omnia gignentis & in ſe continentis.* Au Japon on le place devant un Bœuf d'or qui le briſe avec ſes cornes & fait éclore l'Univers ; ici il eſt placé à côté de l'Hercule, Conſtellation qui porte encore ce nom, ou peut-être d'Ophiuchus ; car l'ame du monde fut auſſi peinte avec les attributs de cette Conſtellation, qui a été un génie équinoxial du printemps.

L'Univers ſortoit de l'œuf échauffé & fécondé par l'ame du monde, à qui la Théologie ancienne attribuoit l'action créatrice. *Anima ergò creans, condenſque corpora, corpora illa divina vel ſupera, cœli dico & ſiderum, quæ prima condebat, animavit*, &c. *Ipſa mundi anima viventibus omnibus vitam miniſtrat* (Liv. II. c. 3).

Hinc hominum, pecudumque genus, &c.

L'ame du monde agiſſante ſous le cygne céleſte en aſpect avec les Gemeaux, ancien ſigne équinoxial, féconde l'œuf d'où ſortent Caſtor & Pollux, ſuivant la fable du cygne de Leda. Corneille le Bruyn (tom. 1, pag. 191) dit que le 20 Mars les Perſes célebrent la fête du nouvel an, & ſe donnent mutuellement des œufs colorés : on voit quelle eſt l'origine de cette ancienne cérémonie.

Je remarquerai en paſſant que la Conſtellation d'Ophiuchus eſt le fameux Eſculape des anciens, génie équinoxial, & ame du huitieme ciel, comme je le ferai voir quand je parlerai d'Eſculape; il fournit une des formes de l'ame du monde, ainſi que ſon ſerpent. Auſſi les Egyptiens peignirent l'ame du monde ſous la forme du ſerpent (*Hor-Apollo.* Liv. I, c. 64). *Ut pingant animam mundi, pingunt ſerpentem :* ils la peignoient auſſi par une étoile (*ibid.* c. 13).

La Conſtellation d'Hercule, *Hercules ingeniculatus*, joue auſſi un grand role dans l'ancienne Théologie. L'hymne d'Orphée donne à Hercule le titre de pere du temps qui prend diverſes formes, & cela avec raiſon. En effet, Hercule n'eſt que l'expreſſion aſtronomique d'une des formes de l'ame du monde, qui étoit ſuppoſée avoir établi le ſiege de ſon énergie dans l'aſtre qui fixoit le départ des ſpheres, fonction qu'a faite la Conſtellation d'Hercule; d'abord en déterminant le point ſolſtitial par ſon coucher du matin, & pluſieurs ſiecles après le point équinoxial par ſon lever du ſoir; c'eſt ce que j'aurai occaſion de prouver en parlant d'Hercule, conſidéré plutôt comme divinité théologique, que comme Héros. Le titre d'*aiolomorphos* que lui donne l'hymne d'Orphée juſtifie notre explication. Aſclepius (*in Triſmegiſto* c. 8) donne l'épithete de génie Pantomorphique au chef des génies claſſés dans les trente-ſix diviſions du Zodiaque, & qui marche à la tête des intelligences diſtribuées dans les étoiles : *Triginta ſex quorum vocabulum eſt horoſcopii in eodem loco*

defixorum ſiderum, horum κοσμαρχης *vel princeps, quem Pantomorphon, vel omniformem vocant, qui diverſis ſpeciebus diverſas formas facit.* Il place enſuite les ſept ſpheres au-deſſous, chacune avec ſon génie. Le nom de *Pantomorphos* donné au génie qui préſide au ciel des fixes & aux décans, non-ſeulement indiquoit qu'il donnoit les formes à la matiere conjointement avec eux, & organiſoit tous les êtres; mais ce nom lui convient encore parce qu'il eſt une expreſſion particuliere de la force motrice du ciel des fixes, qui, ſembloit ſe multiplier, & ſe reproduire ſous différentes formes, à raiſon des Conſtellations où on la ſuppoſoit agir, & par leſquelles on la faiſoit circuler dans une révolution ſolaire; de maniere que nous pourrions dire de cette force ce que Jamblique diſoit du ſoleil, qu'il confond avec elle : *Symbolica traditio vult per potentias multiformes rerum Dei adeſſe potentiam, quapropter ipſum unum, eumdemque conſiſtere; vices verò formarum transfigurationeſque in ſuſcipientibus reſultare : quapropter illum ſecundùm animalia cœleſtia figurari, & formas viciſſim commutare, quaſi circa Deum mutationes ejuſmodi varientur, ſecundùm diverſa receptacula Dei.* Hercule en qualité de génie équinoxial, fut comme le Cocher ou Pan, ou Jupiter Ægiochus dépoſitaire de la puiſſance créatrice; & féconda l'œuf ſymbolique, comme le Taureau équinoxial des Japonois briſe le même œuf pour en faire éclore l'Univers.

Idée de la création, ſuivant les anciens peuples.

Le mot de création n'étoit que le renouvellement de la nature, dans l'idée de ces anciens peuples qui ignoroient ce que c'étoit que créer, n'ayant point l'hiſtoire ſacrée de la véritable création de l'Univers; leur création étoit le renouvellement annuel de la nature à l'équinoxe du printemps. C'eſt ici la clef la plus importante des anciennes mythologies, & la baſe fondamentale de l'explication phyſico-aſtronomique des fables : nous la retrouvons dans toutes les Coſmogonies, mais ſpécialement dans le Zend-Aveſta. « Le Dieu ſuprême créa d'abord l'Homme & le » Taureau dans un lieu élevé, & ils reſterent pendant » trois mille ans ſans mal; & ces trois mille ans com-

prennent

» prennent l'Agneau, le Taureau & les Gémeaux. En-
» ſuite, ils reſterent encore trois mille ans ſur la terre
» ſans éprouver ni peine, ni contradiction, & ces trois
» mille ans répondent au Cancer, au Lion & à l'Epi. Après
» cela, au ſeptieme mille, répondant à la Balance, le mal
» parut; l'homme ſe nommoit Caiomorh. Les aſtres com-
» mencerent à fournir leur carriere au commencement
» du mois Farvardin, ce qui eſt le Neurouz, & par la ré-
» volution du ciel, le jour fut diſtingué de la nuit »
(*Zend-Aveſta*, tom. II. pag. 353).

Ces trois mille ans ſont trois mois, comme on le verra bientôt; le nom de Caiomorh que l'on donne ici à l'homme nouvellement créé ſignifie l'homme du Bœuf : en Pelhvi Guimoard, de *Gao* Bœuf & de *Mard* homme. Cet homme, diſent-ils, a été le commencement des générations. Son lever héliaque fixoit le départ des ſpheres & du temps.

Selon les Indiens, l'homme contemplatif élevé par les rayons du ſoleil arrive dans le paradis de Brama pour y jouir de plaiſirs inexprimables, au moment où le ſoleil dirige ſa courſe vers le Nord (voyez le *Bagavadam*, Liv. VIII, & l'*Ezour-Vedam*, tom. II, pag. 222).

Les noms des Conſtellations qui figurent dans la Coſmogonie du Zend-Aveſta, ne permettent pas de douter qu'elle ne ſoit toute aſtronomique. La création y eſt fixée à l'équinoxe de printemps; l'introduction du mal à celui d'automne, & tout cet intervalle eſt l'âge d'or & du bonheur. C'eſt évidemment une deſcription de l'état de la nature dans nos climats tempérés. La terre ouvre ſon ſein au printemps : *Vere tument terræ*, &c. ſe couvre de verdure, de fleurs & les arbres de feuillages. Tout produit : l'homme ſemble être dans ce moment le favori des cieux. Au ſeptieme mois la nature entre dans ſon repos après que l'homme a fait les dernieres récoltes; l'hyver arrive, le froid commence à ſe faire ſentir, le ciel ſe couvre de nuages, les vents ſe déchaînent ſur la terre; toute la nature ſe dépouille de ſes ornemens, s'engourdit, & rentre dans le chaos & dans la nuit.

Le chaos étoit l'hyver ; Ovide fait dire à Janus qui étoit le génie du solstice d'hyver chez les Romains :

Me chaos antiqui, nam res sum prisca, vocabant.
Ovid. Fast. Liv. I, v. 103.

La nature sortoit de ce chaos tous les ans au printemps, par l'effet de l'action créatrice de l'ame du monde ou de cet esprit qui fécondoit l'œuf orphique, & qui, de concert avec le soleil & la lune, unis dans le Taureau, faisoit éclore l'Univers, ou un nouveau monde végétatif. L'univers sortoit du sein de l'eau & de la nuit, dont l'hiver étoit le regne, comme on le voit dans la Théogonie du Japon, ou la matiere sous la forme de l'œuf nage dans les eaux : l'action de la lune la durcit, & le Taureau brisant l'œuf avec ses cornes, en fait sortir le monde.

Et Ovide (*Fast.* Liv. I, v. 160), après avoir peint le développement de la nature au printemps, dit à Janus, ou au Dieu du chaos :

Hæc anni novitas jure vocanda fuit.

Virgile, après avoir chanté l'action de l'Æther sur la matiere, & peint ses heureux effets, ajoute :

Non alios primâ crescentis origine mundi
Illuxisse dies aliumve habuisse tenorem
Crèdiderim ; ver illud erat.
Georg. Liv. II, v. 336.

Enfin, nous verrons bientôt que toutes les créations païennes sont fixées au printemps : c'étoit à l'ame du monde & du ciel des fixes, dit Macrobe (*Somn. Scip.* Liv. I, chap. 14), qu'étoit attribuée l'action créatrice.

Ce contraste de l'état brillant de la nature, dans tout le temps où le soleil parcourt les six signes supérieurs, avec l'état de mort où elle semble être réduite pendant

les ſix autres mois, a dû frapper ſinguliérement les premiers hommes, & leur faire établir une diſtinction marquée entre les génies ou les aſtres qui leur annonçoient le printemps & l'été, & ceux qui ramenoient l'hiver.

Manilius compare l'état de la nature à ces deux époques :

Tunc riget omnis ager, clauſum mare, condita caſtra,
Nec tolerant medias hyemes horrentia ſaxa,
Statque uno natura loco, paulumque quieſcit.
Liv. III, v. 641.

Victum ad ſidera Brumæ,
Exuperare diem jubet, & ſuccumbere noctes ...
Tum varios audet flores emittere Tellus;
Tum pecudum volucrumque genus per pabula læta
In venerem partumque ruit, totumque canora
Voce nemus loquitur; frondemque vireſcit in omnem
Viribus in tantum ſegnis natura movetur.
v. 649.

C'eſt ce que nous avons vu dans Ariſtote : *Accedente namque ſole generationem fieri, & recedente corruptionem, & in tempore æquali videmus ;* & dans Hermès Triſmegiſte : *Multi ſunt dæmones & varii ſub aſtrorum cuſpide ordinati : ſunt nonnulli ex bono & malo temperati.* Cette phyſique n'eſt pas celle de l'Egypte, ni de l'Ethiopie, ni même des Provinces méridionales de la Perſe. Il faut ſe rapprocher du Nord pour trouver ſon berceau ; mais je ne crois pas qu'il faille aller beaucoup au-delà du 45° de latitude. Au reſte, de quelque pays qu'elle ſoit venue, elle eſt la baſe de toute la Théologie des Païens, même des peuples les plus méridionaux, quoique l'application aſtronomique qu'on en a faite, ſuppoſe ſouvent une latitude telle que celle de l'Egypte, de la Phénicie, ou de la Perſe ; néanmoins beaucoup de Fables qui ſemblent avoir été faites ſuivant le génie Egyptien, ne me paroiſſent point Egyptiennes.

Taureau équinoxial.

Le Taureau qui produisoit ou qui annonçoit le renouvellement de la nature, est celui dont il est question dans le Zend-Avesta, & qui fut créé dans un lieu élevé; l'homme créé avec lui, est la Constellation appellée aujourd'hui le Cocher, placée au-dessus du Taureau, & qui passoit au zénit de ces peuples. Le Taureau étoit alors le signe équinoxial; & le Cocher étoit le génie de l'équinoxe, ou la Constellation qui, le matin par son lever héliaque, annonçoit le printemps sous le nom de Phaëton, de Jupiter Ægiochus, & de Thor, &c. C'est ce Taureau qui fournit à Bacchus & à Vénus, au génie solaire, & au génie lunaire du printemps, au soleil, à la lune & à la terre à l'équinoxe, les cornes qu'on donnoit à leurs statues symboliques.

C'est lui que les Perses invoquent dans leurs prieres, comme étant le Taureau sacré qui fait croître l'herbe verte, & de qui découlent les semences de la fécondité dont la lune est dépositaire; enfin, c'est lui que nous retrouvons dans le triomphe de Mithras. La mort de ce même Taureau est accompagnée de la chûte de l'homme dans la Cosmogonie des Perses; parce que comme le Cocher se leve héliaquement lorsque le soleil est au Taureau, de même, son coucher suit de près celui du Taureau en automne, lorsque le soleil parcourt le Scorpion, au lever héliaque du Serpent, sous la forme duquel ils disent qu'avoit paru Arimane. Ils disent aussi que Caiomorh avoit vécu sept cens ans; nombre allégorique, comme sept mille ans, & qui désigne le septieme mois après son lever, ou le mois qui suit l'équinoxe d'automne (*Zend-Avesta*, tom. II, pag. 354).

C'est le même nombre sept qui se trouve appliqué au même génie, sous le nom de Mycérinus en Egypte, qui doit périr dans la septieme année, parce qu'il reste cent cinquante ans d'affliction à l'Egypte, c'est-à-dire, dans le style allégorique, cent cinquante jours, ou cinq mois, durée de l'hiver, ou ce qui joint aux 7 mois dont nous avons parlé, fait les douze mois de l'année.

Dans la Théologie du Nord, le Cocher *Thor*, le

Dieu ou le génie dont le char eſt conduit par deux Boucs, va ſur les bords de la mer, met une tête de Bœuf à ſa ligne, & pêche le Serpent; c'eſt Thor qui tient la foudre & triomphe des Géans; enfin, il a tous les caracteres de l'Ægiochus des Grecs.

Taureau, emblême de la création.

Cette théorie des créations eſt un des points importans de notre ſyſtême; on la voit par-tout rapportée au ſigne équinoxial du Taureau, ſous lequel l'ame du monde exerçoit ſon action créatrice, & fécondoit la matiere.

Un des principes fondamentaux de la Théologie des Perſes, dit M. Anquetil, eſt la création du premier Taureau, dont le genre humain, les animaux & les végétaux ſont ſortis. Effectivement il eſt toujours queſtion dans leur Théogonie, & dans toutes leurs prieres, de ce premier Taureau, *placé dans un lieu élevé*, & fécondant la lune. La maniere dont ils en parlent, ne permet pas de douter que ce ne ſoit le Taureau céleſte, ſigne équinoxial, conſidéré comme l'agent viſible de l'ame de la nature & des ſpheres. Voici quelques paſſages des Livres Zends, qui le prouvent aſſez : « J'invoque & je célebre le Taureau » élevé, qui fait croître l'herbe en abondance. Ce Tau» reau donné pur, & qui a donné l'être à l'homme pur, » (tom. I, part. 2, pag. 86), j'invoque & je célébre le » divin Mithra, élevé ſur les mondes purs : les aſtres, » peuple excellent & céleſte; Taſchter, aſtre brillant & » lumineux, & la lune, dépoſitaire du germe du Tau» reau (pag. 87) ». A la page 95 on invoque encore le Taureau élevé, qui fait croître l'herbe verte, &c. Pouvoit-on mieux déſigner le ſigne ſous lequel la terre ſe couvroit de verdure à l'équinoxe de printemps, lorſque le ſoleil entroit au Taureau, & paſſoit dans la partie du ciel, où étoit l'empire de la lumiere. Auſſi à la page 164, il eſt dit, ſi le Taureau qui a été créé le premier (c'étoit le premier ſigne), monte au ciel, rien ne diminuera ſur la terre. En effet, la nature ne ſe dépouilloit de ſes ornemens, qu'au coucher de ce ſigne en automne. A la page 171, on lui donne le titre de Taureau lumineux, & on fait naître de lui tous les biens. A la page

201, il eſt dit : « Vous avez donné au monde le Tau-
» reau, dont vous avez fait venir les arbres en abon-
» dance, *Principe viſible*, des biens nombreux qui ſont
» dans le monde ». Cette derniere expreſſion eſt ſur-tout à remarquer ; le Taureau eſt ici conſidéré comme l'agent viſible de la force inviſible, qui meut la nature & la féconde, comme le ſigne céleſte, ſous lequel l'eſprit créateur d'un nouvel ordre de choſes, dans le monde végétatif, communique au ſoleil & à la lune la vertu d'organiſer la matiere, & d'appeller tous les Êtres à la génération. Cette idée eſt parfaitement conforme à la Théorie que nous établiſſons ſur l'ame du monde, & ſur les aſtres génies qu'elle rend agens de ſes opérations variées pendant une révolution ſolaire. A la page 419, « j'invoque Taſchter, aſtre brillant & lumineux, qui a
» un corps de Taureau & des cornes d'or ». Dans le Boundesh, qui ſe trouve avec le Zend-Aveſta, Taſchter eſt l'aſtre génie qui veille ſur l'Orient, ou ſur l'équinoxe de printemps, & que M. Bailly croit être le même qu'Aldebaran, ou l'œil du Taureau céleſte : il eſt difficile de l'entendre autrement, d'après le paſſage que je viens de citer.

Dans le Fargar XXI, qui eſt dans le même recueil, avec le Zend-Aveſta, (pag. 424 & ſuivantes), on lit ces mots : Adreſſez votre priere au Taureau excellent, à ce principe de tous biens... *au Taureau céleſte*, qui n'a pas été engendré, & qui eſt ſaint... la lune dépoſitaire de la ſemence du Taureau.

Dans le tome II, pag. 16 & 17, eſt une formule de prieres adreſſées à la lune ; » Je prie la lune qui garde la ſemence du Taureau... Que la lune me ſoit favorable, elle qui conſerve la ſemence du Taureau, qui a été créé unique, & d'où ſont venus les animaux de beaucoup d'eſpeces.... J'invoque la lune qui garde la ſemence du Taureau, qui paroît en haut, & échauffe ; qui produit la verdure & l'abondance. « Il eſt dit dans le Boundesh (pag. 363), que les Izeſds confiérent au ciel de la lune la ſemence forte du Taureau ; & page 371, que ſa ſemence

fut portée au ciel de la lune, y fut purifiée, & que de cette semence vinrent les animaux, &c.

Il est impossible de méconnoître ici l'action du Taureau équinoxial, siege de l'ame du monde & de l'esprit moteur des spheres, sur la sphere de la lune, mere des générations dans la Théologie ancienne, & cette belle Vénus qui prend le casque de Taureau. C'ést ce Taureau symbolique des Egyptiens, qui étoit, suivant Lucien, l'image du Taureau céleste, &, suivant les Prêtres Egyptiens eux-mêmes, l'image de l'ame d'Osiris ou du *spiritus orbis*, placée, dit Plutarque, dans les étoiles. Ce Taureau connu sous le nom d'Apis portoit aussi sur l'épaule le croissant de la lune & toutes les marques caractéristiques de la faculté génératrice, suivant Ammien Marcellin, Liv. XXII. *Est enim Apis, bos diversis genitalium notarum figuris expressus, maximè omnium corniculantis lunæ specie latere dextro insignis.* Nous ferons voir plus au long quand nous parlerons d'Apis, que cet animal sacré n'étoit que le Type du Taureau équinoxial, & que ce signe céleste n'étoit lui-même révéré que parce qu'Osiris ou l'ame du monde l'avoit rendu dépositaire de sa fécondité, & empruntoit de lui les attributs symboliques sous lesquels on peignoit la force invisible qui organise la matiere tous les ans, & répand la force productive dans l'air, l'eau & tous les élémens.

On trouve le culte du Taureau jusqu'aux extrêmités de l'Orient. C'est une des grandes divinités du Japon, dit l'auteur de l'Histoire des Cérémonies Religieuses (tom. 1, pag. 259). Les Bonzes y représentent le chaos sous l'emblême d'un œuf, qu'un Taureau brise avec ses cornes, d'où il fait sortir le monde. Ce Taureau a sa pagode à Meaco; Il est posé sur un autel large & carré, qui est d'or massif; il porte un riche collier, & heurte de ses cornes un œuf, qu'il tient avec ses deux pieds. Le Taureau est posé sur un rocher, & l'œuf est au milieu d'une eau retenue dans une crevasse de la roche; avant les temps, disent les Bonzes, le monde entier étoit renfermé dans cet œuf qui nageoit sur la superficie des eaux. La lune par la force de sa lumiere & par son influence tira des eaux une matiere

terreſtre, qui durcit & ſe convertit inſenſiblement en rocher; & ce fut près de cette maſſe dure que l'œuf s'arrêta. Le Taureau s'approcha de cet œuf, le rompit à coups de cornes, & de ſa coque ſortit le monde. Le ſouffle du Taureau produiſit l'homme. Ne ſemble-t-il pas entendre ici Virgile, qui, conſacrant les traditions des anciens Toſcans dans ſon Poëme ſur l'Agriculture, chante à l'autre extrêmité du globe, le développement de la nature ſous le même ſigne du Taureau, ſous lequel autrefois commençoit l'année équinoxiale? *Candidus auratis, &c.*

Ne retrouve-t-on pas également ici le Bacchus des Grecs, génie élevé par les Hyades, (ou les étoiles du Taureau céleſte) peint lui-même avec des pieds & des cornes de Taureau, celui que les femmes Eléenes appelloient Taureau ſaint, & auprès duquel on plaçoit l'œuf orphique, ſymbole de l'Univers, & de la nature qui produit tout? Ainſi l'Univers entier adora l'ame du monde, & le principe qui féconde tous les ans la matiere, ſous l'emblême d'un Taureau; ce Taureau créateur n'eſt que le ſigne céleſte du Taureau, alors premier des ſignes, & dans lequel l'ame du monde agiſſoit, lorſque le ſoleil ramenoit la lumiere dans notre hémiſphere, & que l'Æther, ſuivant l'expreſſion de Virgile, deſcendoit ſous la forme d'une pluie féconde dans le ſein de la terre. Ici l'œuf orphique eſt porté ſur les eaux, & c'eſt du ſein des eaux que naît le limon que la lune durcit, & que le Taureau organiſe. C'eſt une alluſion aux pluies de l'hiver qui délaient la matiere, & préparent le limon à être fécondé par le ciel; c'eſt-à-dire, par la chaleur.

Quant à la matiere délayée, dont parlent les Bonzes, ou au limon, c'étoit une expreſſion myſtique pour déſigner la matiere que le *Spiritus orbis* féconde & organiſe : *Quando lutum in ſacris nominant aut inducunt, hoc intellige mundi corpus & materiam, genitalemque virtutem huic inſertam, & pariter agitatam, atque fluentem, &c.* Jamblique, chap. 37). L'œuf orphique eſt auſſi connu des Indiens : ils diſent que Dieu ſouffla ſur les eaux qui devinrent comme un œuf, lequel s'étendit, & forma le firmament (*Ezour-Vedam*).

Vedam) ; les Indiens admettent aussi l'ame universelle, répandue dans toutes les parties de la nature. C'est la doctrine de Pythagore, de Platon, Virgile, Marc-Aurele, Macrobe, &c. la figure colossale de Vischnou est celle de l'Univers & de l'ame qui le meut : il n'y a rien dans l'Univers qui ne soit Vischnou ; ce Dieu prend différentes formes, il agit d'une infinité de manieres (*Baga-Vadam*, & *Ezour-Vedam*, Liv. II).

On a vu que le Zend-Avesta fixe la création sous le Taureau, & qu'il y eut trois mille ans sans mal. Il dit que le premier mille répond à l'Agneau ou au Bélier ; cependant il devoit répondre au Taureau : la raison de cette contradiction apparente vient de ce qu'il est question du lever héliaque de sept signes ; le lever du Bélier n'a lieu que lorsque le soleil est dans le signe du Taureau, Ainsi le mois du Taureau, ou le premier mille étoit marqué par le lever héliaque du Bélier. Aussi les Perses disent-ils qu'il y a équinoxe de printemps quand l'Agneau reparoît ; mais pour que l'Agneau reparoisse, il faut que le soleil soit au Taureau. Il en est de même des autres signes, jusqu'au septieme, qui est le Scorpion. L'entrée du soleil à ce signe est manifestée par le lever héliaque de la Balance ; voilà pourquoi c'est au septieme mille répondant à la Balance, que le mal paroît.

Les Grecs & les Romains disoient également que le mal étoit entré dans l'Univers à l'ascension de Thémis & d'Astrée, & que son départ de la terre fut suivi de la guerre des Géans, & du déluge.

Ultima cœlestum terras Astræa reliquit;
Neve foret terris securior arduus Æther
Affectasse ferunt regnum cœleste Gigantes, &c.

Metam. Lib. I, Fab. 6, v. 16.

Mais cette Thémis, cette Astrée est la Vierge céleste, dans la main de laquelle on mit la Balance, que d'autres peuples mettoient dans les serres du Scorpion (*Scaliger, not. ad Manil.* Liv. II, v. 527); voilà pourquoi Lucain

& Manilius (Liv. IV, v. 541), disent de la Constellation de la Vierge, appellée Erigone :

Erigone surgens, quæ rexit sæcula prisca
Justitia, rursusque eadem labentia fugit.

Lucain l'appelle aussi Astrée.

Aut astræa jubet lentos descendere pisces.

Au reste, il se pourroit faire que cette Fable fut des siecles postérieurs, lorsque l'équinoxe entama les étoiles du Bélier, & que la Balance occupoit l'équinoxe d'automne ; c'étoit alors l'ascension de la Vierge qui annonçoit le passage du soleil aux signes inférieurs.

L'origine du mal est désignée de même chez les Scandinaves, dans le Voluspa, (ch. 15) : aucun mal parmi les peuples n'est connu avant le temps où Gullweig, la *Balance d'or*, fondit dans la maison d'Odin, ou de Mercure, génie solaire du printemps.

Conquête de la Toison d'Or.

Cette maniere de fixer le temps par des levers héliaques, est de la plus haute antiquité.

Dans la fable de Jason, ce génie ne venoit à bout de conquérir la toison d'or ou le Bélier céleste, qu'après avoir triomphé d'un Taureau qui vomissoit des feux, c'est-à-dire, que pour que les étoiles du Bélier céleste se dégageassent des rayons solaires, & commençassent à se lever héliaquement vers le jour de l'équinoxe, il falloit que le soleil fut déja lui-même dans le Taureau.

La division de 3000 en 3000 qui se trouve dans le Zend-Avesta, annonce assez que cette théorie est relative aux saisons : c'est au commencement du troisieme quart de la distribution en douze mille que nait le mal, c'est-à-dire, qu'après que le soleil a parcouru les six signes supérieurs, il entre au septieme qui est le premier des signes inférieurs, & que là commence le regne du mal. Le nom de mille exprime ici une division quelconque du temps, ou du Zodiaque.

Dans le Zend-Avesta (tom. II, p. 82 & suiv.) on trouve la création dépouillée de l'allégorie des nombres mille, & distribuée en six mois, telle que nous le supposons ici. L'eau est créée au quatrieme mois ou au mois Tir. Au sixieme mois paroît la terre; d'où il résulte que ce mot mille signifie six temps : le nom de mois avoit paru trop clair, & peu propre au mystere : on avoit craint qu'il ne donnât le mot de l'énigme. Dans le Vendidad Fargar 21 (*M. Anquetil*, tom. 1, part. 2, pag. 262), on dit que l'eau pendant douze mille ans de la durée du monde donne à toute la nature les germes & les sucs qui forment sa force.

Le Bagawadam distingue quatre âges, qui réunis, font une période de douze mille ans, & mille de ces années ne font qu'un jour de douze heures pour Brama.

Le Zend-Avesta, pour mieux caractériser le regne du Bonheur, dit que le monde resta sans mal dans la partie supérieure pendant 3000 ans (Boundesh. 352), c'est-à-dire, pendant les trois signes ascendans de l'hémisphere boréal & supérieur; que lorsque Dieu envoya des êtres en bas, le monde fut encore sans mal pendant trois mille ans, c'est-à-dire, sous les trois premiers signes descendans ou sous le Lion, la Vierge & la Balance, tous trois dans l'hémisphere boréal ou supérieur, mais tous trois descendans. Ensuite au septieme mille, c'est-à-dire, sous le Scorpion au lever héliaque de la balance, Ahriman fit naître les maux & les combats.

La Cosmogonie des Toscans rapportée par Suidas, distribue également dans les douze signes ou maisons du soleil, l'action de Dieu sur son ouvrage; & se sert aussi de l'expression allégorique de mille ans pour chaque signe ou de la subdivision millesimale des 30° de chaque signe, & donne six signes à la durée de l'action créatrice, parce que la nature produit pendant six mois.

La division du temps par âge du bien & du mal est sur-tout relative à la terre, & à la marche progressive du principe de la végétation. Elle est fondée sur l'alternative

de l'action de la nature & de ſon repos, ſur l'inégalité ſenſible des jours d'été & d'hyver, & doit être regardée comme la premiere diſtribution des ſaiſons, en été & en hyver, ou en années de ſix mois qui ont eu lieu autrefois (Aſtron. art. 277), & qui ſubſiſtent encore chez certains peuples, comme les habitans de Kamſtchatka. Les Chinois ont eu la diviſion de l'année en deux parties d'un équinoxe à l'autre, comme les Indiens & les Grecs : les ſix ſignes ſupérieurs comprenoient le regne du bonheur & de la lumiere, les ſix ſignes inférieurs étoient le regne du mal & des ténébres. Le génie qui préſidoit à l'ouverture de l'année des ſix ſignes ſupérieurs, ou à l'équinoxe de printemps étoit le bon génie : ſes ſtatues portoient les attributs de la lumiere & de la génération, on l'honoroit comme étant le Dieu créateur & le principe de tout bien.

Le bon principe agiſſoit pendant les ſix mois des ſignes ſupérieurs, & la terre par ſes bienfaits étoit un ſéjour de délices pour l'homme ; dans les ſix autres mois, le mauvais principe détruiſoit l'ouvrage du bon principe, flétriſſoit les fleurs, corrompoit les fruits, ramenoit les ouragans & les froids de l'hyver, & dévaſtoit toute la nature (Zend-Aveſta, tom. 1, part. 2, pag. 305, & tom. 2, pag. 355). Le commencement du malheur de l'homme étoit fixé en automne, à l'entrée du ſoleil au Scorpion, avec lequel ſe leve le Dragon appellé en Aſtronomie Python : *Magnus Draco, coluber arborem conſcendens, cuſtos Heſperidum.* Le mauvais principe empruntoit cette forme pour introduire le mal dans l'univers, comme le bon principe prit celle du Cocher ou de Jupiter porte chevre, & celle de l'Agneau ou d'Ammon, pour féconder la nature & embellir le lieu où la divinité plaça l'homme. Dans le manuſcrit des Métamorphoſes de Viſchnou, le Dieu bienfaiſant qui domine ſur tout le monde, porte une petite chevre (*Manuſcrit de la Bibliotheque du Roi*, n°. 11, pag. 1.). Ce ne ſont pas ſeulement les conſéquences qui réſultent de notre ſyſtême : cette théologie

eſt clairement exprimée dans le Zend-Aveſta, ou dans les livres ſacrés des Perſes. Ormuſd adreſſant la parole à Zoroaſtre : lui dit « J'ai donné un lieu de délices & d'abon-
» dance. Si je n'avois point donné ce lieu de délices,
» aucun être ne l'auroit donné : ce lieu eſt Ereine-Vedio,
» qui, au commencement étoit plus beau que le monde
» entier, qui exiſte par ma puiſſance. Rien n'égaloit la
» beauté de ce lieu de délices que j'ai donné. J'ai agi le
» premier; enſuite, Ahriman a opéré... ce Petiâree Ahri-
» man plein de mort fit dans le fleuve la *grande Couleuvre*,
» mere de l'hiver, donné par le Dew ». M. Anquetil penſe que ce lieu de délices eſt l'Iran ou l'Aran, province d'Armenie, pays effectivement délicieux. Je penſe comme lui, que c'eſt vers les ſources du Phaſe, du Tigre & de l'Euphrate, que cette Coſmogonie a été faite : elle s'accorde fort bien avec la poſition & la nature de ce climat.

Les Egyptiens avoient des colonies ſur les bords du Phaſe, & d'ailleurs les Empires des Aſſyriens s'étendoient juſques-là; les Chinois s'en diſent originaires (*Souciet*, tom. 2, pag. 119). Dans pluſieurs lieux, le chaud dure ſept mois, & l'hiver cinq. N'eſt-il pas clair que la premiere production du mauvais principe eſt la Couleuvre ou le Serpent qui ramene l'hiver; mais le lever du Serpent ou Dragon, gardien des pommes des Heſpérides, annonçoit le retour de l'hiver par ſon lever héliaque, comme Sirius annonçoit les ardeurs de l'été. Il put donc être pris pour la cauſe du froid, comme la canicule paſſa dans l'eſprit du peuple, pour la cauſe des chaleurs du ſolſtice. ce qui confirme cette conjecture, c'eſt que dans le Boundesh (*Zend-Aveſta*, tom. 2, pag. 351) il eſt dit que Ahriman pénétra *dans le ciel* ſous la forme d'une Couleuvre, accompagné des Dews qui ne cherchent qu'à détruire. Enfin dans un autre endroit (tom. 2, pag. 188) où il eſt encore queſtion du chef des mauvais génies, on l'appelle l'*Aſtre Serpent*. « Lorſque les Paris (ce ſont
» les Dews ou mauvais génies) déſoloient le monde,
» couroient par-tout, lorſque l'*Aſtre Serpent* ſe faiſoit un

» chemin entre le ciel & la terre ». Le nom d'Aſtre Serpent décide la queſtion ſans réplique, & quand on dit qu'il ſe fait un chemin entre le ciel & la terre, cela déſigne clairement un lever ou une aſcenſion d'étoile ſur l'horizon. Dans le Bagawadam (Liv. 3, pag. 45) il s'écoule pluſieurs périodes avant le repos de Brama, pendant leſquelles les Dieux ſont remplis d'une lumiere divine. A la fin de ce temps, le ſoleil & la lune s'obſcurciſſent, & les ténebres couvrent les globes. Alors le Serpent à mille têtes vomit ſon feu, réduit les globes en cendres. Un vent furieux s'éleve, les mers franchiſſent leurs bornes, inondent les trois mondes : au milieu de l'eau Viſchnou repoſe ſur le Serpent, & renferme les mondes dans ſon ſein.

Toutes ces Coſmogonies, comme on le voit, ſont fondées ſur la Phyſique & l'Aſtronomie, & les agens qui y figurent ne ſont que les aſtres génies qui préſidoient aux différentes opérations de la nature dans une année.

Chacun des chefs des génies avoit ſous ſes ordres ſix génies ſubordonnés, dont les noms ſont ceux de pluſieurs mois, ou des génies qui préſident aux mois chez les Perſes. L'un étoit le Dieu de la lumiere, l'autre celui des ténebres; l'un étoit aimé, l'autre étoit abhorré; l'un étoit le Dieu de la chaleur, l'autre celui du froid, &c. La théologie des Scandinaves donne aux Geans le titre de Geans de la gelée; & dans le Zend-Aveſta (tom, 1, part. 2, pag. 109) les Dews ou mauvais génies ſont cenſés habiter le nord, & delà ſe répandre ſur la terre. Vous êtes le premier, dit-on à Zoroaſtre, qui avez prononcé l'hanover qui enleve les Dews du nord, répandus par-tout & qui agiſſent avec violence : & ailleurs (pag. 242) je ſuis ennemi du rival de Mithra qui a introduit l'hiver, & je l'enleve : à la pag. 204, tom. 2, lorſque la Couleuvre ennemie de Mithra, &c. Enſuite (tom. 1, part. 2, pag. 412), c'eſt de la partie du nord, des différens lieux qui ſont au nord, qu'accourt Ahriman plein de mort, ce chef des Dews. C'eſt préciſément le lieu qu'occupe le Dragon des Heſpérides, Conſtellation circompolaire. A

la page 428, Ormufd dit à Zoroaftre : « Moi qui fuis Or-
» mufd, après avoir fait ce lieu pur, dont la lumière &
» l'éclat fe montroit au loin, je marchois dans ma gran-
» deur : alors la Couleuvre m'approcha, *cette Couleuvre*,
» cet Ahriman plein de mort ». La Couleuvre, qui habite le nord, eft donc Ahriman. Le génie Guerfchafps s'arme d'une maffue à tête de bœuf; ce génie haut de taille & toujours armé de la maffue à tête de bœuf, frappe la Couleuvre énorme qui dévore les hommes, & dont le poifon abondant couloit comme un fleuve, tandis que repliée en elle-même elle levoit une tête menaçante (tom. I, pag. 109) ; c'eft le retour du foleil qui met en fuite les Dews; fans cela, ils détruiroient ce qui eft fur les fept Kefvars de la terre (tom. 3, p. 12). Dans le tom. 2, pag. 158, on unit le Loup au Serpent; or ces deux Conftellations préfidoient à l'automne & au figne du Scorpion, empire de Typhon ; ainfi le génie de l'équinoxe d'automne ou l'aftre qui annonçoit l'entrée du foleil au Scorpion, étoit le mauvais génie ; & comme le Serpent & le Dragon célefte firent long-temps cette fonction, on peignit le mauvais génie fous la forme d'un Serpent ou d'un monftre hériffé de Serpens.

Anguipedem alatos ungues Typhona ferentem.
Manil. Liv. IV, v. 579.

Terra feros partus immania monftra, gigantes
Edidit, aufuros in jovis ire domum :
Mille manus illis dedit, & pro cruribus angues.
Ovid. Faft. Liv. V, v. 35.

Briarée, chef des Géans, devoit immoler un Taureau à queue de Serpent, pour pouvoir triompher des Dieux. Il l'immole, & au moment où il va brûler fes entrailles, le Cygne célefte lui ravit fa victoire. L'arrivée du foleil à l'équinoxe d'automne, étoit marquée par le coucher du Taureau & le lever du Serpent; la même apparence aftronomique fe retrouvoit au printemps lorfque le foleil arrivoit dans le Tau-

reau : mais alors finiſſoit l'empire des Géans ; & le Cygne céleſte, appellé *Milvus*, ſe levoit peu de jours après, & annonçoit le paſſage du ſoleil aux ſignes ſupérieurs ; c'eſt alors que Jupiter, ou l'ame du monde, reprenoit ſes foudres (*Ovide Faſt.* Liv. III, v. 799). Les Calendriers marquent alors le lever de *Milvus*, cinq jours avant l'équinoxe de printemps.

L'empire de Typhon étoit donc placé dans le ſigne du Scorpion, ſigne des Géans & des vents, qui ramenent les pluies de l'hiver & les déluges, comme celui d'Oſiris ou du bon génie, étoit placé dans le Taureau, qui porte encore en Aſtronomie le nom d'Oſiris. Hérodote, parlant d'un temple bâti par Ramſinit, le Perſée de nos ſpheres, le Saturne, pere d'Oſiris chez les Egyptiens, nous dit qu'on y avoit placé la ſtatue de deux génies, que l'un s'appelloit l'été & l'autre l'hiver ; que l'un regardoit le Nord, ou l'hémiſphere ſupérieur, l'autre le Midi, ou l'hémiſphere inférieur (*Euterp.* ch. 121) ; on honoroit le premier du culte le plus religieux, & l'autre étoit traité d'une maniere toute contraire. C'eſt l'Oromaze des Perſes & leur Ahriman, comme il paroît par ce paſſage de Plutarque.

Oromazen aiunt è luce natum puriſſimâ, Arimanium è caligine, eos bellum inter ſe gerere. Sex deos feciſſe Oromazen ; Arimanium totidem numero his adverſa efficientes : deinde Oromazen ſe ſe triplicaſſe & à ſole tanto intervallo removiſſe, quanto ſol à terrâ abeſt ; & cœlum ſtellis decoraſſe, unamque ante alias tanquam cuſtodem & ſpeculatorem conſtituiſſe Sirium. Alios porrò 24 deos condidiſſe, & in ovo poſuiſſe. At totidem numero factos ab Arimanio ovum illud perforaſſe. Hinc mala bonis eſſe permixta.

Sans entrer dans l'explication détaillée de ce paſſage, il ſuffit d'y remarquer le monde déſigné ici ſous le ſymbole du grand œuf, la diviſion de cet œuf en deux empires, ſoudiviſés enſuite en ſix préfectures ou gouvernemens, dont ſix ſont du domaine de la lumiere, & ſix des ténebres.

Cette diviſion des cieux que nous établiſſons ici comme un

un des principes fondamentaux de notre fyftême, eft confirmée par Manilius :

Quin etiam fex continuis dixere diurnas
Caftris effe vices, quæ funt à principe figno
Lanigeri, fex à Libra nocturna videri.
Liv. II, v. 218.

C'eft le mont Mérou des Fables Indiennes, éclairé fix mois, & obfcur fix autres mois.

Chez les Perfes, Oromaze étant l'ame du monde & le génie moteur des fixes, eft féparé du foleil par trois fpheres, celle de Saturne, de Jupiter & de Mars, comme le foleil lui-même l'eft de la terre par trois fpheres, celles de Vénus, de Mercure & de la lune. L'intervalle de part & d'autre eft le même ; le foleil eft au milieu ; c'eft par lui qu'Oromaze diftribue la lumiere. Oromaze étoit né d'une lumiere très-pure. Mais, dit Afclepius, *fòlis οὐσία eft lumen ; bonum enim luminis per orbem folis nobis infunditur.* Tout cela s'accorde avec le paffage que nous venons de citer.

On voit auffi dans ce paffage de Plutarque, rapporté ci-deffus, la création des génies préfets, & leur chef Sirius, ou le grand Chien, dont le coucher héliaque annonçoit le printemps, comme le prouve le vers de Virgile, qui nous rappelle un équinoxe ancien, *Candidus* &c. à moins qu'on n'expliquât ce paffage de Plutarque par le lever héliaque de Sirius, qui fixa longtemps le folftice, ou le plus haut point de la courfe du foleil.

Le Boundesh (pag. 348), dit qu'Ormufd créa fix génies, qui devoient conduire le monde de lumiere, & que de fon côté, Arhiman en forma fix, qu'il tira du monde ténébreux. Les quarante-huit autres génies pourroient avoir rapport à d'autres Conftellations. Kirker prétend que les anciens Egyptiens avoient établi quarante-huit aftérifmes ou Conftellations, vingt-quatre dans la partie boréale, vingt-quatre dans la partie auftrale ; les uns, amis d'Ofiris, les autres, amis de Typhon (*Œdipus*, tom. III, p. 274).

Si cela eſt, ce ſont ces mêmes génies qui ſont ici déſignés dans la Fable de l'œuf d'Oromaze & d'Arhiman, qui étoient en Perſe, ce qu'Oſiris & Typhon étoient en Egypte.

Diviſion en ſignes ſupérieurs & inférieurs.

Cette diviſion de la ſphere en deux parties, eſt celle dont parle Jamblique : *Cœlum dividentes in duas partes, &c.* celle des ſignes ſupérieurs & celle des ſignes inférieurs ; c'eſt la clef de la Théologie des anciens, & de leur Coſmogonie. On va le voir par l'explication d'un des monumens les plus fameux de la religion des Perſes, où la Théologie du Zend-Aveſta eſt exprimée en caracteres ſacrés, & par des ſignes aſtronomiques : on y voit évidemment la diviſion du regne du bien & du mal, de l'empire de la lumiere & de celui des ténebres, de la génération des êtres & de leur deſtruction, du paſſage du ſoleil aux ſignes ſupérieurs, & de ſon paſſage aux ſignes inférieurs. J'ai choiſi ce monument de préférence, parce qu'il fait voir la liaiſon de toutes les parties du ſyſtême aſtronomique, & l'accord qu'il y a entre la Théologie écrite, & celle qui eſt, pour ainſi dire, peinte ſous les ſymboles de l'Ecriture ſacrée des Perſes. Ce monument eſt celui qu'on trouve dans l'*Antiquité expliquée* du Pere Montfaucon (tom. I, part. 2, Pl. 215, fig. 4), ſous le nom de *Mithras.*

Monumens des Perſes.

On y voit ce génie, qui a le genou ſur un Taureau atterré, tient ſon muffle de la main gauche, & de la droite lui plonge un poignard dans le cou. Au côté droit de la figure ſont deux génies vêtus comme Mithras. Chacun d'eux tient un flambeau, l'un l'éleve en haut, l'autre le baiſſe contre terre, pour l'éteindre. Un Chien avance vers le cou du Taureau pour lécher le ſang qui coule de ſa plaie. Un Lion couché auprès d'un Serpent, eſt repréſenté bâillant, & ſans action au-deſſous du Taureau. Sous le ventre du même Taureau eſt un Scorpion qui tient de ſes deux pinces les teſticules de cet animal ; devant la tête du Taureau eſt un petit arbre couvert de feuilles, auquel eſt attachée une torche allumée ; au-deſſous eſt un tête de Bœuf. Derriere Mithras, ou plutôt

de l'autre côté, on voit un arbre chargé des fruits de l'automne, ſur lequel eſt appuyé un autre flambeau, dont le bout qui éclaire eſt tourné vers la terre. Auprès de ce flambeau eſt un petit Scorpion : plus haut on remarque un Corbeau.

D'autres ſymboles font comme le couronnement de ce bas-relief; ils ſont tous poſés ſur la même ligne droite: le premier eſt un génie à tête rayonnante comme le ſoleil, monté ſur un char tiré par quatre Chevaux, preſque tous dreſſés, & regardant de différens côtés. Auprès du char eſt un homme entortillé d'un Serpent, qui éleve ſa tête au-deſſus de celle de l'homme. Après lui viennent trois autels flamboyans, & entre les autels autant de fioles carrées. L'homme nud, qui vient enſuite, eſt également entortillé du Serpent; il a des aîles, & tient de la gauche une pique. Quatre autels flamboyans ſont placés à la ſuite, & ſéparés également par des fioles; enſorte qu'il y a ſept autels & ſix fioles. Le tout eſt terminé, de ce côté, par un génie, dont la tête eſt dépouillée de rayons, & dont la parure reſſemble aſſez au croiſſant de la lune. Il n'a que deux Chevaux, dont il tient les rênes : les Chevaux s'abattent, & ne peuvent plus avancer. Voilà quels ſont à-peu-près tous les ſymboles de ce monument allégorique, dans lequel il ne ſe trouve aucun animal qui ne ſoit dans les Conſtellations, & qui n'ait un rapport direct aux équinoxes & au ſolſtice de ces ſiecles-là.

Les points équinoxiaux ſont indiqués d'un côté par le petit Taureau, ou la tête de Taureau attachée à un arbre couvert de feuillages, auquel eſt ſuſpendu un flambeau allumé, & de l'autre côté, par un arbre chargé de fruits, auquel eſt attaché un flambeau renverſé & éteint, & au pied un Scorpion; tout cela déſigne, d'une maniere frappante, les deux ſignes équinoxiaux, & l'état de la nature au commencement de la végétation & à la fin, le commencement de la lumiere, & le départ du ſoleil; la renaiſſance & la mort de la nature; les limites de l'empire de la lumiere & des ténebres, du bien & du mal, du regne d'Oromaze & de celui d'Arhiman. Ce ſont vraiſemblablement ces deux

génies que l'on voit à droite, habillés à-peu-près comme Mithras, & dont l'un éleve un flambeau allumé, & l'autre l'éteint. L'un eſt le génie du Taureau, ou de l'animal dont le ſang féconde la terre ; l'autre, celui du Scorpion, ou du ſigne d'automne, qui ſe trouve placé à côté d'un arbre chargé de fruits, & d'un flambeau renverſé. Ce Scorpion eſt enſuite répété ſous le ventre du Taureau équinoxial, dont il dévore les teſticules ; ſymbole naturel de la ceſſation de l'action productive de la nature, à l'entrée du ſoleil au Scorpion céleſte, ou à l'équinoxe d'automne. Les Coptes appellent encore le génie de la deſtruction, Typhaniel (*Kirker*, *Œdip.* tom. II, part. 2, pag. 234), & c'étoit dans le Scorpion qu'on plaçoit l'empire de Typhon. Le Chien que nous voyons à côté du Taureau, eſt Sirius, génie du Taureau ; celui qu'Oromaze avoit mis à la tête de tous les génies, & qui par ſon coucher héliaque annonçoit l'équinoxe du printemps, comme nous le dit Virgile dans les vers que nous avons cités ci-deſſus.

Les Romains immoloient un Chien en l'honneur du Chien céleſte, ſous le ſigne du Taureau, dans les fêtes appellées *Robigalia*, le ſeptieme jour avant les Calendes de Mai, neuf jours après l'entrée du ſoleil au Taureau :

Pline ajoute : *Hoc tempus Varro determinat ſole decimam partem Tauri obtinente... Quod canis occidit, ſidus per ſe vehemens, &c.* (Pline, Liv. XVII).

C'eſt ce Chien qui fourniſſoit les attributs du Cynocéphale, ou de l'homme à tête de Chien, dont ſe ſervoient les Egyptiens, ſuivant Hor-Apollo, pour peindre l'équinoxe. C'eſt ce Chien qui étoit un des quatre animaux ſacrés qui précédoient les proceſſions Egyptiennes ; ſuivant ſaint Clément d'Alexandrie, il déſignoit le paſſage du ſoleil d'un hémiſphere à l'autre, & il gardoit le paſſage du ſoleil au Nord, *Tranſitum ſolis ad Arctum.* Le Chien eſt repréſenté léchant le ſang du Taureau, qui doit, comme celui d'Uranus, féconder la terre, ou donner naiſſance à la Déeſſe de la génération. Le Lion eſt le ſigne ſolſtitial, ou le terme de la courſe du ſoleil, le point de ſon repos : auſſi le

Lion eſt repréſenté couché & bâillant ; & à ſes côtés eſt l'Hydre, dont le léver héliaque accompagne celui du Lion, ſous lequel elle eſt placée dans la ſphere. Ainſi on voit que les deux ſignes du Zodiaque qui ſe trouvoient alors, l'un à l'équinoxe du printemps, l'autre au ſolſtice, ont à côté d'eux ce qu'on regardoit comme leurs génies Inſpecteurs, le Chien & l'Hydre. Le Corbeau qui eſt en haut, eſt le Corbeau céleſte, autre génie ou Conſtellation, qui annonçoit par ſon coucher héliaque le ſolſtice, comme l'Hydre par ſon lever du matin. On trouve dans les Livres Zends des prieres adreſſées au Corbeau céleſte, déſigné ſous le nom d'*Eoroſch* (Zend-Aveſta, tom. II, p. 216). L'inſpection ſeule d'une ſphere, ſuffit pour juſtifier les poſitions que nous donnons. Le génie placé ſur le Taureau, peut repréſenter le Cocher, ou peut-être Perſée, qui par ſon lever du matin, fixoit auſſi autrefois l'équinoxe de printemps, comme le Chien par ſon coucher; ils ont même pu déterminer cette époque importante dans le même ſiecle, pour peu que ce monument ait été fait au-delà de 40° de latitude.

En effet, Nonnus (Liv. XXI, v. 245), appelle Mithra le Phaeton des Aſſyriens, & le Cocher dans notre ſyſtême eſt le Phaëton des anciens, ou le génie du Printemps. Perſée étoit auſſi le pere des Perſes, celui qui leur donna leur Religion, & apporta le feu céleſte ſur la terre. Perſée eſt placé dans la ſphere près du Taureau, alors ſigne équinoxial, & on lui attribua la même fonction & la même place qu'à Mithras ; ce qui pourroit faire croire que ce Mithras, placé comme Perſée, près du Taureau, portant comme lui le harpé (*Zend-Aveſta*, tom. II, pag. 211), & les talonnieres, pourroit n'être que le Saturne des Phéniciens, le Cyllenius des Romains. Voici ce que dit Porphyre (*de antro Nymphar.* pag. 124); ſur ce Mithras, & ſur la place qu'on lui aſſignoit dans l'antre repréſentatif de l'ordre du monde & des ſpheres : *Mithræ peculiarem ſedem juxtà æquinoctia attribuerunt. Ideò Arietis, Martii ſigni, gladium fert, vehiturque Tauro, ſigno Veneris. Nam Mithra æque*

ac Taurus, autor, productorque rerum est & generationis Dominus. Positus est juxtà æquinoctialem circulum, habens à dextris partes septentrionales, à sinistris australes, &c. C'est évidemment la place qu'occupoit alors Persée dans la sphere, dont cet antre étoit une image. Persée, étoit comme Mithras, le Dieu de l'agriculture chez les Perses: *Persæ*, ou τῳ Περσῃ *frugum custodi mel offerunt* (*ibid.* pag. 117): c'étoit lui qui présidoit au départ des signes, & ouvroit la marche des génies, comme je le prouverai ailleurs, en parlant de Mercure Cyllenius; il présidoit au renouvellement de la nature.

Le Zend-Avesta (tom. II, pag. 225), appelle Mithras chef des rues, & tel étoit aussi Mercure ou Persée. Mithra étoit le génie moteur des spheres, & l'ame du premier mobile, comme l'annonce ce vers de Claudien:

» *Et vaga testatur volventem sidera Mithram.*

Il donnoit l'impulsion à toutes les spheres, dont le point de depart étoit alors rapporté au Taureau, le premier des signes. Aussi le Zend-Avesta, qui fixe la création au Taureau, nous dit que les astres alors commencerent à fournir leur carriere au Neurouz, ou au commencement de l'année équinoxiale.

Revenons au monument des Perses: parmi les figures symboliques du couronnement, on distingue le soleil avec ses quatre Chevaux, un pour chaque saison. Arrivé au septieme signe, il ne lui en reste plus que deux, & encore sont-ils abattus.

Les anciens donnerent quatre Chevaux au soleil & deux à la lune;

Quadrijugis & Phœbus equis & Delia bigis.
Manil. Liv. V, v. 3.

C'est ici la lune qui préside à l'empire de la nuit. Les sept autels sont les sept signes du Zodiaque, répondans aux mois de la production, ou plutôt les sept spheres des

ſept planetes. C'eſt dans le ſeptieme mois que ſe fait la chûte du génie du printemps, & que commence le regne de la nuit, déſignée par le croiſſant.

C'étoit à cet équinoxe que commençoit le triomphe du génie des ténebres ſur le Dieu de la lumiere, celui de Typhon ſur Oſiris, d'Arhiman ſur Oromaze :

Hæc erit in librâ, cùm lucem vincere noctes
Incipiunt, &c.

Manil. Liv. III, v. 252.

Du temps de Manilius, l'équinoxe étoit dans la Balance; dans le ſiecle fabuleux, où fut fait ce monument, le Scorpion occupoit l'équinoxe d'automne, & les Egyptiens fixoient dans ce ſigne l'empire de Typhon, ou du Serpent & du Dragon des Heſpérides, génie de l'hiver, l'Arhiman des Perſes. Mais au printemps ou ſous le Taureau, le génie de la lumiere reprenoit ſon empire :

Indè cadunt noctes, ſurguntque in tempora luces,
Donec ad ardentis pugnarint ſidera Cancri.
Atque ibi converſis vicibus mutantur in horas
Brumales : Noctemque dies, lucemque tenebræ
Hibernam referunt, alternaque tempora vincant.

v. 263.

Le combat de la lumiere & des ténebres, & des génies qui y préſidoient, fait le fonds des Fables poétiques ſur le bon & le mauvais principe, ſur Jupiter & les Géans génies aux pieds de Serpens, comme on le verra ſur-tout dans le poëme de Nonnus. Quoiqu'il y ait ſept autels dans le monument dont nous parlons, il n'y a que ſix fioles, parce que juſqu'à l'entrée du ſoleil, au ſeptieme ſigne, il n'y a que ſix mois. Les autels y ſont partagés de trois en trois, comme les ſaiſons, & comme les milles, ou les mois dont parle le Zend-Aveſta : c'eſt abſolument la même diſtribution. Après le troiſieme autel, ou au bout du troiſieme mille, eſt un génie armé d'une pique, repréſentant vraiſemblablement la

Conſtellation, ou le génie qui fixoit cette diviſion. Tel étoit, par exemple, Caſtor ou Pollux, un des Gemeaux qui ſont ſouvent repréſentés armés. Voilà à-peu-près le rapport que nous imaginons entre ces figures ſymboliques, & l'état de la terre & du ciel, dans l'âge où le ſolſtice répondoit environ au dixieme degré des étoiles du Lion.

Quelques ſiecles avant cette époque on repréſentoit les limites de la courſe du ſoleil dans les ſignes ſupérieurs, ou, ſi l'on veut, les équinoxes & le ſolſtice d'été, par un monument bizarre ou monſtre à triple tête, entouré d'un Serpent, & qu'on plaçoit à côté du génie ſolaire, Hercule, Bacchus & Serapis; à droite étoit la tête d'un Chien, à gauche celle d'un Loup; l'un génie de l'équinoxe de printemps, l'autre, génie de l'équinoxe d'automne; l'un, Anubis, l'autre, Macédon; deux fils d'Oſiris qui l'accompagnent dans ſes voyages; & au milieu la tête du Lion, ſigne ſolſtitial. Ce ſymbole monſtrueux eſt entouré du Serpent, emblême de la marche oblique du ſoleil dans le Zodiaque, & de ſon mouvement de déclinaiſon en ſpirale, ſuivant S. Clément, & ſuivant moi, du Serpent céleſte. C'eſt ce même Serpent céleſte qui entoure le corps d'une ſtatue repréſentant le génie du ſoleil, & connue ſous le nom de Serapis. Dans les intervalles des replis du Serpent, ſont les douze ſignes du Zodiaque, diſtribués de façon que les ſignes des équinoxes & des deux ſolſtices, ſont preſque les ſeuls apparens, placés perpendiculairement au milieu de la figure ſymbolique. Comme le dernier des ſignes, ou le terme de la courſe deſcendante du ſoleil étoit le Verſeau, celui-ci occupe le point le plus bas, & l'eau s'épanche ſur la tête du Serpent, pour fixer, d'une maniere claire, l'extrêmité du Zodiaque. Le Serpent y eſt peint renverſé, & la tête en bas, afin de diſtinguer le terme de la marche deſcendante du ſoleil, du terme de ſon mouvement aſcendant, ou du ſolſtice d'été. Pour prouver que c'eſt-là le deſſein qu'on a eu en faiſant épancher l'urne du Verſeau ſur la tête du Serpent renverſé, j'obſerve que lorſqu'il étoit queſtion de déſigner le ſolſtice d'été, on peignoit le Serpent aſcendant, élevant ſa tête au-deſſus de

celle

celle du génie, à qui on donnoit une tête de Lion, dans la gueule duquel le Serpent mettoit sa tête; le génie lui-même fut alors placé debout, ayant un globe sous ses pieds; on peut voir ces deux figures dans l'antiquité expliquée du Pere Montfaucon (tom. I, part. 2, Planch. 215, fig. 1 & 2). La figure symbolique du solstice d'hiver y est mutilée, mais on la retrouve dans le tome II des Supplémens du même Auteur.

Cette figure a de plus trois rayons à la tête, croisés entr'eux sous un angle d'environ 30°; ces trois rayons désignent, suivant nous, l'écliptique dans ses trois positions principales, aux équinoxes & aux deux solstices, ou l'amplitude ortive & occase du soleil à chaque saison; ils marquent le lever & le coucher du soleil aux vrais points d'Orient & d'Occident, & son plus grand écart en été & en hiver.

Le Serpent est Sérapis, ou plutôt la Constellation de l'Hydre; car si le lever de sa tête annonce l'entrée du soleil au Lion, solstice d'été, le coucher de cette même tête annonce l'entrée au Verseau, ou le solstice d'hiver. Dans le premier cas elle est ascendante, ou monte sur l'horizon; dans le second, au contraire, elle descend sous l'horizon. Toutes ces figures, comme on voit, donnent les deux solstices au Lion & au Verseau, & conséquemment les équinoxes au Taureau & au Scorpion.

Les Chinois, long-temps avant Jesus-Christ, ont parlé du mouvement de la terre, & le commencement de ce mouvement, est fixé au Taureau. Les peuples du Nord, suivant Plutarque, rapportoient le mouvement de Saturne au Taureau, ou à l'ancien équinoxe.

Les Perses, qui autrefois désignoient les douze signes du Zodiaque, ou plutôt leur ordre successif, par un caractere alphabético-numérique, marquoient de la lettre *A* le signe du Taureau, mettoient la lettre *B*, ou 2, aux Gemeaux, &c. (*Chardin*, tom. V, pag. 84); & ils ont retenu cet usage jusqu'à nos jours. Macrobe (*Somn. Scip.* Liv. I, chap. 21) a adopté cette méthode : il met *A* au signe du Bélier, *B* au Taureau, &c. parce que de

son temps le Bélier passoit pour être le premier signe ; mais l'usage conservé par les Perses, prouve qu'anciennement le premier signe étoit le Taureau ; voilà pourquoi ils donnent une tête de Taureau au génie, qu'ils appellent le Portier du ciel, dans le manuscrit cité (n°. 11, Planch. 41) : on retrouve ce caractère *A*, ou l'unité, sur presque tous les obélisques Egyptiens, transportés à Rome ; & il est placé au-dessous du Taureau équinoxial (*Kirker, Œdip.* tom. III) ; Diodore leur donne 3400 ans d'antiquité, au temps où il écrivoit ; ce qui remonte au temps où le signe équinoxial étoit le Taureau céleste.

On peut voir sur les obelisques la triple effigie de *l'Accipiter*, ou Vautour céleste, qui, par son lever du soir, fixoit l'équinoxe de printemps ; comme on voit la triple Grue sur le Taureau des Celtes, appellé Tarvos Trigaranos. Les trois Grues de notre Celtique sont la triple image du Serpentaire ou du Cadmus Phénicien, Constellation dans laquelle la sphere Maure place une grue sur un Serpent (*Cæsius*, pag. 146), & il paroît que cet emblême est postérieur de quelques siecles au Vautour : mais il nous donne toujours le Taureau pour signe équinoxial, & son union à la triple Grue ou au génie de ses trois Décans, est aussi naturelle dans ce monument que celle de Cadmus au Taureau équinoxial dans la Fable d'Europe. Les Maures ayant conquis l'Espagne & une partie de la Celtique, emprunterent de ces peuples cet emblême astronomique ; le Bœuf étoit le Néton des Accitains & des Egyptiens.

Nous allons avoir de nouvelles preuves de cette détermination de l'équinoxe dans les Fables suivantes, & surtout dans les travaux d'Hercule, que l'astronomie explique dans le même ordre, qu'ils nous ont été transmis & qu'ils étoient dans les Poëmes sur l'année, dont les douze travaux qui nous restent ne sont que des sommaires imparfaits. L'on y verra la succession des douze emblêmes astronomiques, qui désignoient les mois & le passage du soleil & du génie solaire dans chaque signe. Sans entrer dans l'examen des idées accessoires, que le génie poé-

tique des Prêtres astronomes y a mêlées, & qui ne sont que la broderie du fonds que fournit l'Astronomie, nous suivrons plutôt l'Astronome que le Poëte, & nous considérerons ce Poëme dans l'état le plus simple auquel l'analyse puisse le réduire, c'est-à-dire, comme un Calendrier, tel que celui de Geminus ou de Ptolemée, ou les fastes d'Ovide. Ce Calendrier étoit marqué par des levers & des couchers d'étoiles; c'étoit un Calendrier sacré & embelli des charmes de la Poésie, où tout est personnifié, & qui, entre les mains d'un Homère, pouvoit être aussi intéressant que l'Iliade & l'Odyssée. Pour le décomposer, il faut prendre un globe, le monter à la latitude du pays où les Fables paroissent avoir été faites, fixer le point équinoxial à l'endroit du Zodiaque, où il dût être alors, & observer à l'horizon quels astres, par leur lever ou leur coucher, annonçoient le soir ou le matin, l'entrée du Soleil dans chaque signe, & surtout ceux qui fixoient les équinoxes & les solstices. Ce précepte est exactement celui des Prêtres Egyptiens, puisque Chérémon dit que toutes les Fables sont faites sur le mouvement du soleil & de la lune, sur les douze signes du Zodiaque, & sur les étoiles qui se trouvent en aspect avec eux. L'usage que nous allons faire de cette méthode, en analysant les travaux d'Hercule, sera tout ensemble une confirmation du principe, & un exemple de la maniere dont on doit l'appliquer.

D'ailleurs, Eusebe nous assure que les douze travaux d'Hercule avoient rapport au soleil, mais personne encore n'avoit apperçu dans quel sens.

Hercule étoit adoré en Egypte & en Phénicie : ce sera donc à la latitude de ces climats que nous placerons le globe; & comme l'Hercule Phénicien est le plus fameux, nous choisirons de préférence la latitude de Phénicie, c'est-à-dire, que nous placerons le pôle de notre globe à 32° environ d'élévation. Quoique nous nous servions de la latitude de Tyr, nous ne décidons pas que cette Fable soit absolument Phénicienne; une différence de quelques degrés dans la latitude n'est pas assez consi-

dérable pour ne pas retrouver les mêmes aſpects & le même fondement à cette Fable aſtronomique, même en Egypte. Hercule avoit un temple à Tyr, temple auſſi ancien que cette ville, ſuivant le récit d'Hérodote la fondation de ce temple remontoit à 2300 ans avant le ſiecle d'Hérodote, comme les Prêtres le lui aſſurerent; ce qui nous donne l'équinoxe de printemps aux premiers degrés du Taureau, & conſéquemment le ſolſtice d'été aux premiers degrés du Lion, l'un ſigne équinoxial & l'autre ſigne ſolſtitial dans les ſiecles fabuleux. Le premier des travaux d'Hercule, ſous le ſigne du Lion, eſt une confirmation de notre hypothèſe. D'ailleurs, dans la Fable des Scythes, rapportée par Hérodote, Hercule eſt ſuppoſé ſe repoſer ſur la peau de ce Lion, ou du ſigne qui eſt le terme d'une révolution & le commencement de l'autre. Après avoir fixé la latitude du lieu où les Fables ſur Hercule paroiſſent avoir été faites, & la poſition des équinoxes & des ſolſtices à cette époque : examinons quelles Conſtellations, par leur lever ou leur coucher, annonçoient d'abord le commencement de l'année, & enſuite chacun des mois ſucceſſivement. Si nous trouvons que l'Hercule céleſte fixoit par ſon coucher ou ſon lever le départ du Soleil dans ſa courſe annuelle, & que le paſſage du Soleil & du génie qui ſembloit conduire ſon char, étoit annoncé par des Conſtellations déſignées par les mêmes animaux, que ceux dont Hercule eſt ſuppoſé avoir triomphé, & placées dans le même ordre que celui de ſes travaux, il eſt clair que la Fable des douze travaux eſt une de ces Fables que les Prêtres Egyptiens nous diſent qu'on faiſoit ſur les douze ſignes & ſur les étoiles, qui venoient en aſpect avec eux, & c'eſt préciſément ce que nous allons voir. Nous ne créerons ni le héros, ni les monſtres dont il triomphe, ni la ſucceſſion de ces triomphes. La ſphere nous fournira tout, & dans l'ordre qu'y ont mis les anciens. L'étymologie même, cette regle ſi trompeuſe, nous deviendra inutile; il ſuffit d'avoir un globe, & d'obſerver la ſucceſſion des levers & des couchers d'étoiles lors du paſſage du Soleil dans chaque ſigne, à peu

près comme ont fait ceux qui ont créé le cycle des douze génies, ou des animaux, qui se retrouve dans tout l'Orient, comme on l'a vu ci-dessus.

Nous placerons le Soleil au solstice d'été, où plusieurs peuples commençoient l'année, & où étoit la fête d'Hercule, chef des Muses (*Ovid. Fast.* Liv. VI, v. 799); & les Muses dans l'ancienne théologie étoient les intelligences qui présidoient au mouvement & au départ des spheres (*Macrobe, Somn. Scip.*, Lib. 2, chap. 3); il portoit aussi le titre d'Archêgetes, comme chef des génies ou des intelligences subordonnées.

Nous placerons le soleil aux premieres étoiles du Lion, où étoit alors le point solstitial *, & nous ferons descendre ce point d'environ 15 degrés au-dessous de l'horizon à l'Orient, afin que le crépuscule n'empêche pas d'appercevoir les étoiles de la seconde grandeur; nous verrons qu'alors, pendant plusieurs années, on put très-bien se servir du coucher des étoiles de la Constellation qui s'appelle encore *Hercule*. Cette Constellation fut donc liée au Soleil comme premier génie, ou celui qui étoit censé présider à son mouvement & lui donner l'impulsion; on lui donnoit le titre de Dusanus que M. de Gebelin traduit par chef de l'année (*Monde Primitif*, tom. 1, pag. 246). C'étoit comme le génie qui atteloit ses chevaux, lui ouvroit la carriere & sembloit guider sa marche. Aussi dans les Dyonisiaques lui donne-t-on le nom d'Αστροχιτων, ou génie habillé d'étoiles, qui préside à la sphere du feu, & à l'ordre du monde, pere du temps, distributeur des saisons, & génie qui a donné l'ordre à la nature. Toutes ces épithetes conviennent à l'ame du premier mobile ou de l'Æther, qui donne l'impulsion à toutes les spheres, & en particulier à celle du soleil,

* Je suppose un globe céleste, dont le pôle soit placé sur un cercle de latitude, passant par les premieres étoiles du Lion; on trouve chez Fortin, Géographe, rue de la Harpe, près la rue du Foin, des globes montés avec des pôles mobiles, autour des globes de l'écliptique, suivant la méthode qui avoit déja été employée par M. de la Lande.

que Macrobe appelle : *Totius Ætheréæ flammæ fons & administrator* (*Som. Scip.*, Liv. II, chap. 7). Auſſi plusieurs anciens Auteurs ont ſouvent confondu Hercule avec le ſoleil, quoiqu'il y ait une grande différence entre le ſoleil & le génie ſolaire ou l'aſtre dans lequel l'ame du monde eſt ſuppoſée placer ſon énergie, lorſqu'elle imprime ſa force motrice à la ſphere du ſoleil, enfin l'aſtre qui fixe l'époque la plus importante de ſon mouvement annuel. Cette vérité a été démontrée plus haut dans l'explication du paſſage d'Athenagoras, où il eſt clair que l'Hercule a qui on donne le titre de Dieu du temps, eſt l'*Hercules Ophiuchus*, de nos ſpheres. Tant qu'on n'établira pas cette diſtinction, jamais on n'expliquera les Fables ſolaires. Il eſt vrai qu'on fit honneur au génie ſolaire des travaux du ſoleil dont il dirigeoit la marche; mais on ne peut pas réciproquement expliquer par le ſoleil tout ce qui eſt mis ſous le nom du génie ſolaire. Les anciens eux-mêmes nous ont quelquefois marqué cette diſtinction, & quelques-uns nous diſent, non pas qu'Hercule eſt le ſoleil, mais qu'il eſt l'intelligence qui conduit le ſoleil & ſemble voyager avec lui dans le Zodiaque : l'écriture elle-même dit de Dieu, *in ſole poſuit tabernaculum ſuum*, & peint enfin cet aſtre ſous la figure d'un héros, *exultavit ut gigas ad currendam viam*, &c. (Pſalm. 18). Les Egyptiens, nous dit Plutarque, *fabulantur Herculem in ſole poſitum unà cum illo circumferri* (de Iſid.). Il en dit autant du génie connu ſous le nom d'Apollon : *Virtutem illam, quæ præeſt ſoli, dùm circumfertur, Ægyptii Orum, Græci Apollinem vocant.* Apollon n'étoit donc pas le ſoleil, mais le génie ſolaire. Plutarque (*De Pythic. Oracul.*, pag. 400) fait dire par un des interlocuteurs : *Tu Apollinem à ſole alium cenſes? Omninò, inquam, ſicut luna à ſole differt. Verùm luna, neque ſæpe, neque omnibus ſolem occultat. Sol autem ferè apud omnes homines, ut ignoretur Apollo effecit, ſenſu intelligentiam avertens ab eo quod eſt, ad id quod apparet.* Cette idée rentre abſolument dans la nôtre; nous prétendons qu'on doit diſtinguer Apollon, ou l'aſtre génie, d'avec le ſoleil

Diſtinction entre le ſoleil & le génie ſolaire.

auquel il eſt uni, comme cauſe motrice de la ſphere ſolaire. C'eſt cette ame que Macrobe appelle Hercule ou le ſoleil *qui in omnibus & per omnia* : ce *ſpiritus qui aſtra intus alit, lucentemque globum lunæ*, &c. (Virgile, Liv. VI). Macrobe (*Somn. Scip.* L. 2, c. 16) nous dit : *Si verò ipſius mundanæ animæ motus requires, cœleſtem volubilitatem & ſphærarum ſubjacentium impetus intuere, ortum occaſumve ſolis, curſus ſyderum vel recurſus quæ omnia animâ movente proveniunt.* L'ame du monde étoit donc cenſée agir ſur le ciel des fixes, imprimer le mouvement à toutes les ſpheres, & voyager ou circuler dans le Zodiaque avec les planetes, & en particulier avec le ſoleil ; voilà pourquoi dans l'hymne d'Orphée on dit à Hercule qu'il livre douze combats d'Orient en Occident, alluſion au mouvement des cieux. Voilà pourquoi auſſi Nigidius donne le nom d'Orus au Cocher céleſte, le Phaeton des anciens, qui étoit le génie ſolaire du printemps. L'Empereur Julien nous dit également, que le génie adoré à Edeſſe ſous le nom de Mars Azizus, *erat ſolis anteambulo* (*Oratio in ſolem*). Cette diſtinction une fois établie, nous conſidérerons non pas ſeulement le ſoleil, mais ſur-tout l'aſtre génie, celui qui guide ſa marche, & ſemble triompher des monſtres qui ſont ſur ſa route, & lui applanir le chemin ; auſſi Diodore fait-il d'Hercule le général des troupes d'Oſiris, ou de l'armée des cieux & des génies.

Premier travail d'Hercule.

Le premier animal qui ſe trouve à l'entrée de la carriere, ou de la diſtribution en douze ſignes, eſt le Lion fameux connu ſous le nom de Lion Néméen. Manilius l'appelle *Nemæus* (Liv. II. v. 621), il ſemble que ce ſoit comme chef de cette diſtribution des douze ſignes, puiſqu'en Grec νεμεω, ſignifie *diſtribuo*. Le paſſage du ſoleil dans ce ſigne eſt une eſpece de triomphe ſur ce monſtre, & il le doit à Hercule ou au génie moteur qui le guide ; ce ſera donc ſon premier triomphe : c'eſt effectivement celui que la Fable place à la tête de ſes travaux, & les anciens, qui ont quelquefois varié ſur l'ordre des travaux de ce héros, mettent tous ſa victoire ſur le Lion à la tête

de ſes triomphes. Nous ſuivrons ici la ſucceſſion qu'a établie entre eux Diodore de Sicile, & qui étoit celle des tableaux de la galerie Phénicienne; c'eſt auſſi à-peu-près l'ordre dans lequel on les trouve dans un bas-relief qui repréſente l'apothéoſe d'Hercule, d'après la galerie Farnèſe (*Antiq. expl. Pl.* 141).

Hercule porta toute ſa vie la peau de ce Lion, qui lui ſervoit, dit-on, de bouclier dans les combats. On ſent en effet que l'attribut du premier ſigne devoit naturellement être celui du génie ſolaire, & la parure dont il fut toujours revêtu; cet emblême déſignoit le point culminant de la route du ſoleil, & comme le trône de l'aſtre du jour. Auſſi les anciens donnoient-ils de préférence à ce ſigne le nom de *Domicilium ſolis*, & ils y plaçoient le ſoleil dans la diſtribution qu'ils faiſoient des planetes dans les ſignes qui leur étoient conſacrés. Anaxagoras diſoit que le Lion, dont triompha Hercule, étoit né dans la ſphere de la lune, & tous les Mythologues s'accordent à dire que c'eſt lui qui eſt dans le Zodiaque: auſſi le ſigne céleſte qui y répond, s'appelle-t-il encore *Leo Nemeæus*, *Herculeius*, ou *primus Herculis labor* (Cæſius, pag. 64).

Ce qui a trompé ceux qui ont voulu juſqu'ici expliquer les traditions anciennes, c'eſt qu'on ſembloit leur dire que ce monſtre avoit eu une exiſtence réelle, & que c'étoit en mémoire de cette victoire qu'il avoit été placé dans le ciel. Mais il eſt aiſé de voir que c'eſt l'expreſſion du langage allégorique, qui ayant perſonnifié les ſignes aſtronomiques, leur laiſſe juſqu'au bout leur exiſtence factice. Il eſt évident que le ſigne du Lion a une autre origine; que cet emblême étoit connu des Egyptiens, des Perſes & des Indiens, bien des ſiecles avant l'époque où l'on fait vivre l'Hercule Grec, ou le pretendu fils d'Alcmene. Ce Héros, ſuivant les chronologies reçues, auroit vécu tout-au-plus 1300 ans avant l'Ere chrétienne. Or, les Fables que nous développons ſuppoſent que le Lion étoit ſigne ſolſtitial, & conſéquemment remontent au moins à l'an 2500. Enfin, pour que ce ſymbole fût un monu-

ment

ment de la victoire du Héros Grec, il faudroit qu'avant la naiſſance du fils d'Alcmene, les aſtériſmes qui répondent au Lion euſſent été marqués par un autre emblême, & euſſent eu un autre nom. Cependant nous voyons ce ſymbole aſtronomique parmi les monumens les plus anciens de l'Egypte; nous le retrouvons dans le Zodiaque des Indiens; ſon nom eſt celui d'un des douze ſignes chez les Perſes: on ne ſoupçonnera pas tous ces peuples d'avoir attendu la naiſſance du fils d'Alcmene pour avoir une Aſtronomie, puiſque ſuivant la Fable même, l'Aſtronomie étoit inventée avant Hercule, qui en a reçu des leçons d'Atlas & de Chiron. Tel eſt donc le ſens de cette expreſſion familiere dans les allégories aſtronomiques : *il fut placé dans les Cieux;* on auroit dû mettre : *il eſt dans les Cieux;* mais alors il n'y auroit point eu d'allégorie, ni de myſtere.

Le ſecond travail d'Hercule, répondant au ſigne de la Vierge, eſt ſon triomphe ſur l'Hydre de Lerne; elle avoit un ſeul corps & cent cous, & chacun de ces cous ſe terminoit par une tête de Serpent. A meſure qu'il en coupoit une, il en renaiſſoit une autre. C'eſt par le ſecours du feu qu'Hercule en triompha. Second travail.

Le ſoleil, après avoir parcouru les étoiles du Lion, arrive au ſigne de la Vierge : ſon entrée à ce ſigne étoit fixée par le coucher des dernieres étoiles de l'Hydre, Conſtellation céleſte, qui diſparoît dans les feux ſolaires. Voilà le phénomene aſtronomique qu'on a voulu chanter dans le ſecond triomphe d'Hercule, qui, à l'aide des feux, tue cette Hydre redoutable. Le coucher héliaque de cette Conſtellation étoit de longue durée. Les étoiles de la tête commençoient à diſparoître lorſque le ſoleil étoit vers le milieu de la Conſtellation des Gemeaux; il falloit que le ſoleil parcourut le Cancer, le Lion, & arrivât à la Vierge, pour que les dernieres étoiles de la queue diſparuſſent à leur tour, ou que le coucher de cette longue Conſtellation s'achevât entiérement. Lorſque le ſoleil approchoit du Lion, les étoiles de la tête de l'Hydre ſe levoient déja héliaquement, & ſe dégageoient

des rayons ſolaires avec le ſigne de l'Ecreviſſe ou du Cancer ; de maniere que la tête renaiſſoit, tandis que les étoiles du corps ne faiſoient que périr, & que celles de la queue étoient encore viſibles ſur l'horizon. Cette circonſtance de l'apparition des premieres étoiles, avant le coucher des dernieres, ſembloit rendre la victoire impoſſible, & elle l'étoit effectivement, conſidérée ſous ce rapport. Mais dans un autre ſens il l'avoit vaincue, quand toutes les étoiles s'étoient couchées héliaquement, & qu'elles avoient toutes ſucceſſivement diſparu ; ce qui arrivoit dans le ſecond mois, ou ſous la Vierge, ſigne ſous lequel tombe ce travail. Comme la reproduction de la tête, ou le lever héliaque des premieres étoiles de l'Hydre, accompagnoit toujours le lever héliaque du Cancer, ou de l'Ecreviſſe, ſous lequel elle eſt placée, on dit que ce Héros fut ſur-tout gêné dans le combat, par une Ecreviſſe qui lui piquoit le pied ; & que cette Ecreviſſe fut placée au nombre des douze ſignes du Zodiaque. Il en fut de même de l'Hydre d'Hercule, ou de celle qui eſt dans nos Conſtellations.

Pluſieurs penſent, dit Cæſius (pag. 273), que l'Hydre céleſte eſt celle dont triompha Hercule ; voilà pourquoi autrefois on la peignoit avec pluſieurs têtes. Le rapport de cette Conſtellation avec le ſigne de la Vierge, ou le ſecond mois, à partir du Lion, juſtifie cette conjecture, comme nous venons de le voir. Quelques Mythologues ajoutent que ces têtes étoient d'or ; alluſion manifeſte aux étoiles, dont ce métal précieux étoit ſymbole. C'eſt ainſi que le Bélier céleſte eſt appellé le Bélier à Toiſon d'Or.

Troiſieme travail.

Le troiſieme travail eſt le triomphe ſur les Centaures, & la défaite du Sanglier d'Erymanthe, qu'Hercule apporta vif.

Le paſſage du ſoleil dans le troiſieme ſigne, auquel répondoit la Balance, étoit marqué par le lever du ſoir de la grande Ourſe ; ce que les anciens appelloient l'*Aſcenſion* du ſoir. Il paroît que les Syriens, aulieu d'une Ourſe y peignoient un Sanglier, & que c'eſt-là le fameux

Sanglier d'Erymanthe; le ſurnom d'Erymanthis eſt encore reſté à l'Ourſe céleſte : *Erymanthidos Urſæ*, dit Ovide, (Triſt. Eleg. 3, v. 103, Eleg. 10, v. 15 & Liv. III. Eleg. 4, &c.) Ce n'eſt pas cependant ſur cette ſeule dénomination que nous nous appuions. Kirker (*Œdip.* tom. II, part. 2, pag. 201) nous donne une ſphere des Orientaux, où le paſſage du ſoleil dans les ſignes, eſt marqué par des levers & des couchers d'étoiles; & en parlant du Cancer & du Lion, avec leſquels ſe couche la grande Ourſe, il nous dit qu'à la place de l'Ourſe on y deſſinoit *Porcum ferreum.* Nous ſommes donc fondés à ſubſtituer ici le Sanglier à la place de l'Ourſe. On eſt obligé de faire la même ſubſtitution dans la Fable Phénicienne ſur Adonis, que tue ce même Sanglier, & dans la Fable Indienne de Barhautar, l'une des incarnations de Viſchnou.

L'hiſtoire des Métamorphoſes de Viſchnou, & de ſes avantures particulieres, ſont le cannevas de toutes les Fables Indiennes. Ce Dieu n'eſt autre choſe que l'ame du monde, ou la force qui entretient l'harmonie de l'Univers. Chargé du gouvernement de notre monde, il ſe montre ſouvent ſous des formes viſibles; il ſe métamorphoſe comme le Jupiter des Grecs, qui, dans l'ancienne Théologie étoit l'ame du monde, ſuivant Macrobe, *anima mundi, cujus omnia plena;* quelquefois on le confond avec l'Univers, comme les Grecs, les Perſes, les Latins, confondoient Jupiter avec le ciel. Quelquefois on le diſtingue de la matiere, comme l'ame du monde en eſt diſtinguée, quoique répandue dans toutes ſes parties. Pluſieurs paſſages du Bagawadam ne permettent pas de douter que l'ame du monde ne ſoit le dogme fondamental de la religion des Indiens, dit l'Auteur de l'Ezour-Vedam (tom. II, pag. 238); tout l'Univers n'eſt que la forme de Viſchnou; ce Dieu porte tout dans ſon ventre. Tout n'eſt que Viſchnou, il eſt tout ce qui a été, tout ce qui eſt & qui ſera (*Bag.* Liv. I, pag. 23). On compte vingt Métamorphoſes, ou Incarnations principales : dans celle-ci, ou dans ſa métamorphoſe en Porc, il ſoulève la terre; c'eſt le Chien de Typhon, ou du mauvais génie chez les Egyptiens, qui

bouleverſe la nature. Dans le manuſcrit des Métamorphoſes, à la Planch. 138, on voit ce Dieu au milieu du monde ; il eſt placé au centre d'un cercle d'où s'échappent des flammes aux quatre points cardinaux, ou de 90 en 90 degrés.

Le lever du ſoir de la grande Ourſe précédoit de peu de temps l'entrée du ſoleil au Scorpion, qui déſignoit l'empire de Typhon : les anciens Egyptiens appelloient auſſi la grande Ourſe le Chien de Typhon, ſuivant le témoignage de Plutarque (*de Iſide*). Hor-Apollo dit que les Egyptiens peignoient un Porc pour déſigner un méchant homme ; il étoit chez eux Typhon. Kirker y met un homme aux pieds de Serpent.

La liaiſon de ce travail avec celui des Centaures, eſt encore une nouvelle preuve que le monſtre dompté par Hercule eſt le Sanglier, que les Syriens peignoient dans le ciel à la place de l'Ourſe. En effet, c'eſt préciſément dans ce même mois, où, lorſque le ſoleil parcouroit le troiſieme ſigne répondant à la Balance, que les étoiles du Centaure céleſte, placées immédiatement ſous la Balance, abſorbées alors dans les rayons ſolaires, ſe levoient coſmiquement avec le ſoleil, ou montoient ſur l'horizon avec lui. Parmi les divers noms que cette Conſtellation du Centaure porte encore dans les livres d'Aſtronomie, celui de Pholos lui eſt reſté (*Cæſius* pag. 283). Or, nous allons voir Pholos dans l'hiſtoire d'Hercule.

Nous voyons que l'on peignoit autrefois le Centaure tenant à la main une outre pleine de vin (*German. Cæſar.* pag. 103), c'eſt le ſymbole des vendanges qui ſe faiſoient au lever de cette Conſtellation. Or, Diodore nous dit ſur ce troiſieme travail, ou ſur ce combat d'Hercule contre les Centaures, que Pholos avoit accordé l'hoſpitalité à Hercule ; il ouvrit à ſon honneur un tonneau de vin ; l'odeur agréable de cette liqueur attira tous les Centaures autour de la demeure de Pholos ; ils ſe jetterent avec impétuoſité ſur cette boiſſon : Pholos tremblant ſe cacha ; mais Hercule ſe défendit vigoureuſement contre les Centaures, qui étoient armés de pins & de quartiers de rochers, à-peu-près comme on peint les Géans. Néphele, ou la

Nue, mere des Centaures, combat contre lui en verſant des torrens de pluie ; malgré cela Hercule en triomphe ; Pholos lui-même, ſon hôte, & Chiron ſon ami, y périſſent, bleſſés de ſes traits, qui avoient été empoiſonnés par le ſang de l'Hydre de Lerne : *Sanguine Centauri Lernææ ſanguis Echidnæ mixtus* (Ovid. Faſt. Liv. V, v. 405) ; l'un & l'autre furent placés dans les Conſtellations (*Cæſius*, pag. 286). Pour ſentir l'allégorie qui regne completement dans toute cette Fable, il ſuffit de placer le ſoleil dans les étoiles de la Balance ; pendant qu'il répond aux premiers degrés de ce ſigne, le Centaure eſt abſorbé dans les rayons ſolaires ; lorſqu'il arrive aux derniers degrés, le Sagittaire, autre Centaure, qui porte le nom de Chiron, s'y précipite auſſi, & cette apparence aſtronomique avoit lieu vers le milieu de Septembre, c'eſt-à-dire, vers la ſaiſon des vendanges, le commencement des pluies & le retour des nuages : voilà la mort de Pholos & de Chiron, dans le ſens de ces anciennes Fables.

Le nom de Chiron, donné au Sagitaire, vient du Grec χειρ, main, ou ſigne de la main, parce que dans les anciens Zodiaques on peignoit dans ce ſigne, pour abréger, une main armée d'un trait. Quoi qu'il en ſoit de l'étymologie, il eſt certain que les deux Centaures nommés dans le combat d'Hercule, portent le nom des deux Conſtellations, du Centaure & du Sagittaire, appellés dans les livres d'Aſtronomie ancienne, l'un Pholos, l'autre Chiron. On faiſoit de ce même Chiron le Précepteur d'Hercule, parce qu'effectivement le lever héliaque de l'Hercule céleſte, ſa naiſſance ou ſon apparition entiere, n'a lieu que lorſque le ſoleil arrive aux étoiles du Sagittaire : Hercule étoit encore enfant, ou ne faiſoit que de naître, pendant tout le temps que le ſoleil parcouroit le Sagittaire. Cette allégorie eſt ſûrement d'un autre Poëme ſur le même Héros, conſidéré ſous un autre rapport. Nous ne la détaillerons pas, parce que nous n'enviſageons ici Hercule que comme le vainqueur des Centaures. La liaiſon de l'Ourſe, ou du Sanglier d'Erimanthe avec les Centaures, a été perpétuée par les Arabes qui peignent

le Centaure, comme formé de l'assemblage d'une Ourse & d'un Cheval (*Cæsius*, pag. 283).

Le quatrieme travail.

Le quatrieme travail d'Hercule, répondant au signe du Scorpion, est son triomphe sur la Biche aux cornes d'or (*Nonnus*, Liv. XXV, v. 221), & aux pieds d'Airain. Elle couroit avec la plus grande vîtesse; mais Hercule la fatigua à la course, & la prit au bord des eaux (*Natalis Comes*, pag. 675).

Plaçons donc, suivant notre méthode, le soleil aux premiers degrés du Scorpion, & voyons quelles Constellations paroissoient à l'horizon le matin ou le soir, & ont pu donner lieu à la Fable de la Biche. Il semble d'abord que ce travail ne puisse s'expliquer par la sphere, puisque parmi les Constellations actuelles nous n'avons pas de Biche. Mais les interpretes Arabes placent une Biche dans la Constellation que nous nommons *Cassiopée*, & l'appellent encore *Cerva* (Cæsius, pag. 116). Or, nous voyons que cette Constellation, l'une des plus brillantes du ciel, se couchoit précisément le matin, lorsque le soleil entroit au Scorpion, & fixoit très-bien par son coucher le passage du soleil dans ce signe. Hygynus, en parlant de Cassiopée, nous dit : *Hæc occidit Scorpione Oriente.* Elle descendoit au sein des eaux vers le Nord-Ouest, pendant le quatrieme mois, ou lorsque le soleil parcouroit le quatrieme signe. Les cornes d'or qu'on donne à cette Biche sont encore une nouvelle preuve de l'allusion aux étoiles. C'est elle qui est appellée Harnacaff dans la Métamorphose de Vischnou, en Porc ou en Barhautar.

Cinquieme travail.

Le cinquieme travail d'Hercule tombe sous le signe du Sagittaire, & il consistoit à chasser les oiseaux du lac Stymphale, qui ravageoient les contrées voisines. Pour y réussir, ce héros inventa une espece de tambour d'airain, dont le bruit les fit envoler.

Si nous observons quelles Constellations marquoient par leur lever héliaque le passage du soleil dans le signe du Sagittaire, ou le cinquieme mois, nous verrons que les plus apparentes sont trois oiseaux, le vautour, l'aigle & le cygne, tous trois au bord de la voie lactée, dési-

gnée ici sous le nom d'un lac ou d'une riviere, & que les Chinois appellent en effet la riviere. La premiere de ces trois Constellations qui se leve est le Vautour ou la Lyre, désignée par un double emblême, un oiseau de proie & un instrument de musique. Ce dernier symbole a donné lieu à l'allégorie qui suppose que ce fut au bruit d'un instrument qu'Hercule fit envoler les oiseaux; mais on a pris le tambour de préférence à la Lyre, pour rendre la chose plus vraisemblable; quoiqu'après tout on pourroit l'expliquer même par un instrument bruyant, puisque cette Constellation est appellée *Cymbalum* (*Cæsius*, pag. 186). Les oiseaux s'envolent, puisqu'il est ici question d'un lever ou ascension d'étoiles. Dans le planisphere Egyptien du pere Kirker, on trouve un oiseau dans la division du Sagittaire.

Dans le planisphere de M. Bianchini, envoyé à l'Académie des Sciences en 1708, on voit une suite d'animaux répondans à chaque signe, & qui n'est que la suite des Constellations extrazodiacales en aspect avec les signes, soit à leur coucher, soit à leur lever : dans la case du Sagittaire est un oiseau. Dans un médaillon de Perinthe, frappé à l'honneur de Gordien, on voit le combat d'Hercule contre les oiseaux du lac Stymphale. * Les oiseaux qui l'attaquent sont au nombre de trois, nombre précisément égal à celui des trois Constellations ou des trois oiseaux qui se levent, lorsque le soleil parcourt le Sagittaire. Hercule y est représenté tenant un arc, symbole du Sagittaire. Parmi ces oiseaux on en trouve qui ont le cou allongé, & ressemblent assez au cygne. *Fuerunt autem Ibibus similes Ægyptiis, sed rostro validiore, corpore majore* (*Natal. Comes*, pag. 577). Le nombre de ces oiseaux, & la place de ce travail, tout justifie notre explication.

Le sixieme travail, répondant au signe du Capricorne, consistoit à nettoyer l'étable d'Augias qui étoit remplie Sixieme travail.

---

* Médailles du Cardinal Albani, tom. II, pag. 70, n°. 1.

d'un fumier infect. Hercule en vint à bout, en y faisant couler un fleuve.

Le passage du soleil dans le signe du Capricorne, étoit marqué le soir par le coucher successif des étoiles qui forment l'eau du Verseau; celui-ci est placé immédiatement à l'horizon sur le Capricorne, ou le Bouc, emblême de la saleté ou de l'infection, & il verse l'eau de son urne dans la division occupée par le Capricorne. C'est cette apparence astronomique qui a été chantée dans le sixieme travail. On disoit de cet Augias qu'il étoit fils du soleil, & Augée signifie brillant. D'autres disent qu'il étoit fils de Phorbas, nom du Serpentaire, à la suite duquel il se leve; d'autres le font fils de Nyctée ou de la nuit, allusion à l'hiver où les nuits sont les plus longues; d'autres d'Epoché ou du Terme, puisqu'il étoit le terme de la course descendante du soleil, & que le soleil en sortant de ce signe arrivoit au solstice, ou au terme de sa course; d'autres enfin le faisoient fils de Neptune; or dans Cæsius il porte le nom de *Neptunia Proles*, & dans Horace, *Hesperiæ Tyrannus undæ.*

Septieme travail.

Dans le septieme travail, répondant au Verseau, on place le triomphe d'Hercule sur un Taureau furieux qui ravageoit la Crete : on prétend que ce Taureau est le même que celui dont Pasiphaé fut amoureuse; d'autres disent que c'étoit le monstre qui fut le fruit de ses amours.

En examinant la position du ciel le soir & le matin, lorsque le soleil parcouroit le signe du Verseau, nous voyons une Constellation, qui par son coucher put donner lieu à la Fable du Taureau dompté. C'est le Centaure, monstre composé originairement du corps d'un Taureau & en partie de celui d'un homme, *Nonnus* donne aux Centaures l'épithete de φηρῶν ευκεράων (Liv. V, v. 615); la partie postérieure, ou celle qui étoit formée du corps du bœuf, par son coucher du matin fixoit le passage du soleil dans le Verseau, ou dans le signe qui répondoit au septieme mois. Ce qui confirme encore cette conjecture, c'est que ceux qui placent ce travail dans un autre ordre, tels que Philippe

Philippe de Byzance, le mettent le troisieme, c'est-à-dire, où nous plaçons son triomphe sur le Centaure. D'ailleurs la tradition qui mêloit ce monstre dans les amours de Pasiphaé, justifie notre supposition, puisque le Centaure céleste est appellé Minotaure; c'étoit le fruit des amours de Pasiphaé (*Cæsius*, pag. 283). D'ailleurs le nom du Taureau entroit dans la composition du nom de Centaure, comme les parties de cet animal dans la composition de cet emblême astronomique, de maniere que le Sagittaire lui-même, qui est un Centaure, est appellé simplement Taureau dans Cæsius. Il suffit de ces ressemblances, quand on a bien saisi le génie des allégories, & suivi la succession des autres triomphes, pour reconnoître que c'est le coucher des étoiles du bœuf Centaure qui a été désigné dans le septieme triomphe. Cette victoire tomboit au solstice d'hiver, où plusieurs peuples commençoient l'année & célébroient des fêtes. Diodore place sous ce même signe, ou unit au septieme travail, la mort du Vautour qui rongeoit le foie de Promethée; c'est précisément le coucher du Vautour céleste, placé à côté d'Hercule.

Dans le huitieme travail, répondant au signe des Poissons, Hercule fut obligé d'amener de Thrace les cavales de Diomede qui vomissoient des feux de leurs naseaux. Hercule les dompta & les amena à Eurysthée, qui les conduisit sur le mont Olympe (*Nat. Comes*, pag. 678). Huitieme travail.

Si nous plaçons le Soleil dans les premiers degrés des poissons, ou au huitieme signe, nous verrons bientôt que les Constellations qui précédoient le char de l'astre du jour, & qui achevoient de se lever héliaquement, étoient le grand & le petit cheval. Le premier est mieux connu sous le nom de Pegase. L'allégorie est si frappante, que je ne m'attacherai pas même à en développer tous les rapports. C'est le kallenqui ou kelki, sur lequel monte Vischnou dans sa derniere métamorphose, au solstice d'été, au coucher du matin de la Lyre ou de la Tortue, *Chelys marina*, & au lever de Pégase le soir. En effet, Vischnou se mé-

tamorphose en Tortue pour aller sous terre chasser la malignité du Diable, & sous cette forme il soutient la terre avec le serpent. Lorsque Vischnou paroît sur le cheval, la Tortue, disent-ils, plonge dans la mer & le Serpent ploie sous le fardeau, parce qu'il penche effectivement vers le couchant. Dans le Manuscrit des Métamorphoses à la page 142, on voit Vischnou dans son repos solstitial, accompagné de deux Lions.

Neuvieme travail.

Le neuvieme travail, qui tombe sous le Bélier, est le combat d'Hercule contre les Amazones; & c'est après le huitieme travail que plusieurs Auteurs placent le départ d'Hercule pour la conquête de la Toison d'Or, ou du Bélier placé dans nos Constellations (*Lylio Giraldi*, tom. I, pag. 552) : *Post hæc Hercules cùm Argonautis in Colchos ad vellus aureum navigavit.* Pour exécuter ce travail, il passe en Bebrycie (*Natalis Comes*, pag. 678). Quant aux Amazones, le but de cette expédition étoit de conquérir la ceinture d'une de ces héroïnes. Hercule, pour cet effet, traverse la mer Noire & le pays des Cimmeriens : on lui refuse la ceinture; plusieurs Amazones périssent; la derniere meurt Vierge : alors la Reine des Amazones, appellée Melanippe, lui livre la ceinture. Le lieu du combat est Themiscure, sur les bords du Thermodon. De retour de cette expédition, ce héros délivre une femme exposée à un monstre marin, & tue le monstre.

Si nous considérons les Constellations qui se trouvent à l'horizon le soir & le matin, lorsque le soleil est arrivé aux premieres étoiles du Bélier, nous verrons que, soit le soir, soit le matin, ce sont toutes les femmes de la sphere, qui par leur coucher ou leur lever, déterminoient cette époque astronomique, telles qu'Andromede, Cassiopée, la Vierge, & la femme qui tenoit la Balance dans les anciennes spheres. Les étoiles de la ceinture d'Andromede sur-tout, étoient en conjonction avec le soleil, ou, pour mieux dire, se couchoient cosmiquement, & descendoient sous l'horizon avec cet astre; c'est la fameuse

ceinture dont le héros devoit faire la conquête. Il paſſe la mer Noire, & traverſe le pays des Cimmeriens ; expreſſion allégorique, pour dire qu'Hercule alors étoit ſous l'horizon vers le Nord, où les anciens plaçoient le pays des Cimmeriens ; c'eſt auſſi une alluſion aux ténebres qui étoient ſuppoſées régner ſous le globe terreſtre.

Comme c'étoit, non pas à l'aurore, mais le ſoir qu'arrivoit cette conquête, on dit que c'étoit Melanippe, (la femme aux chevaux noirs, ou la nuit) qui lui livra la ceinture. Le lieu du combat étoit Themiſcure, ou Themiſcore, la Vierge Themis, parce que c'étoit au moment de l'aſcenſion de la Balance ou de la femme porte-Balance, que le ſoleil & la ceinture d'Andromede ſe couchoient. C'étoit près du fleuve Thermodon, (route de la chaleur), le ſoleil regagnant alors l'équateur : ainſi l'allégorie éclate de toutes parts dans cette Fable. Cette même époque aſtronomique étoit fixée le matin par le coucher de la Vierge : voilà pourquoi on ſuppoſe qu'une de ces héroïnes étoit morte Vierge, & qu'elle avoit juré de l'être toujours. Hercule à ſon retour, c'eſt-à-dire le matin, délivre une femme expoſée à un monſtre marin ; c'eſt-à-dire, que le matin Andromede eſt toute entiere levée héliaquement, tandis que la Baleine, qui eſt au-deſſous d'elle, eſt abſorbée dans les rayons ſolaires. On ſait qu'Andromede fut expoſée à un monſtre marin ; elle eſt repréſentée dans les ſpheres enchaînée, & s'appelle encore, *Mulier devota peſti futuræ ;* & la Conſtellation placée au-deſſous, & qui ſe couche avec elle, eſt la Baleine céleſte, que pluſieurs Auteurs prétendent être le monſtre auquel fut expoſée Héſione (*Cæſius*, p. 227), que délivre ici Hercule.

Il n'eſt pas difficile d'appercevoir, que ce ſont toutes ces apparences aſtronomiques réunies, qui ont donné naiſſance à la victoire ſur les Amazones. Hercule y triomphoit de pluſieurs femmes ; mais Hercule ne devoit pas triompher ſeulement de femmes timides ; il étoit naturel de lui oppoſer une armée d'Héroïnes, c'eſt la broderie

poétique ; on ne peut eſpérer d'expliquer que les traits eſſentiels de ces allégories.

Dixieme travail.

Le dixieme travail d'Hercule tombe ſous le ſigne du Taureau. C'eſt la conquête des Vaches de Geryon, Roi d'Eſpagne.

On peut l'expliquer de la même maniere que nous avons expliqué le triomphe d'Hercule ſur le Lion, & dire que c'eſt l'arrivée du ſoleil au ſigne équinoxial du Taureau qu'on a voulu ici déſigner. Ovide dit qu'on célébroit ſous le Taureau la fête des Argées ; & à cette occaſion il cite l'arrivée d'Hercule en Italie, avec les Bœufs de Geryon, & attribue à un des Argiens de ſa ſuite cet établiſſement (*Faſt.* Liv. V, v. 621). Nous obſervons encore que l'entrée du ſoleil au Taureau, eſt annoncée le ſoir par le coucher de la Chevre & du Cocher, & le lever entier d'Hercule. Cette Chevre, dans notre ſyſtême, fournit les attributs de Pan & de Faune.

Or, voici ce que dit Plutarque (*Parallel.* pag. 315) : *Hercules Boves Geryonis, per Italiam agens hoſpitio Fauni regis, qui Mercurii filius fuit exceptus eſt, & patri hoſpites mactare ſolebat : is aggreſſus Herculem ab ipſo trucidatus eſt.* Dans notre ſyſtême, Mercure eſt Perſée, dont le lever eſt ſuivi de celui du Cocher, ou de Faune. Cette même filiation a lieu quand on conſidere Perſée comme Saturne, & le Cocher comme Jupiter. Ce Faune à pieds de Bouc eſt donc fils de Mercure, comme Jupiter Ægiochus, fils de Crone ; & il eſt tué, c'eſt-à-dire, qu'il ſe couche au lever d'Hercule, lorſque le ſoleil gagne le Taureau, & ramene les Vaches de Geryon, travail qui tombe préciſément ſous ce même ſigne, dans l'ordre des travaux d'Hercule.

Cependant les Bœufs dont il eſt queſtion dans le dixieme travail, peuvent être auſſi les ſept étoiles de la grande Ourſe, qui ſe levoient le matin quand le ſoleil étoit dans le Taureau, & qui par-là pouvoient déſigner cette époque. On ſait que les anciens appelloient ces étoiles les Bœufs d'Icare, ou du Bootes.

Noël le Comte dit qu'ils étoient gardés par un Dragon, fils de Typhon & d'Echidna, tel précisément que le Dragon céleste, placé à côté de l'Ourse, ou des Bœufs d'Icare; qu'ils étoient aussi gardés par des Chiens; ce qui est encore vrai des Bœufs d'Icare, puisqu'on peignit autrefois des Chiens à côté de lui, *cùm canibus venaticis pingitur*, dit Cæsius (pag. 137). Le conducteur de ces Bœufs se couche, & descend sous l'horizon dans ce moment, vers les régions mêmes, où les anciens plaçoient l'Hespérie.

On ne doit pas m'accuser de faire ici un double emploi de l'Ourse, d'abord comme Sanglier d'Erymanthe, ensuite comme Bœuf d'Icare; car il est certain qu'elle a eu cette double dénomination, & que le Poëte l'ayant déja envisagée dans le premier sens, l'a ensuite considérée sous un second rapport pour ne point se répéter. Peut-être aussi que son triomphe sur le Sanglier est d'un autre Poëme, d'autant plus qu'il est uni à la victoire des Centaures, & forme en quelque sorte un double travail sous un seul signe.

Le onzieme travail répond au signe des Gemeaux, & nous présente le triomphe d'Hercule sur le Chien Cerbere : ce héros le charge de chaînes de fer, & le force de venir à la lumiere. L'histoire de Thésée & de Pirithoüs se trouve liée à ce travail : Hercule obtient la permission de les ramener sur la terre. Celle d'Orphée s'y trouve aussi placée, ainsi que sa Lyre enchanteresse. Onzieme travail.

L'entrée du soleil aux premiers degrés des Gemeaux étoit fixée par le coucher héliaque du Chien céleste, Procyon, que les Arabes appellent Kelbel, & qui disparoissoit dans les flots de lumiere que répand l'astre du jour. Peu de jours après il se levoit, passoit au méridien, & se couchoit avec le soleil, & sembloit enchaîné à son char. Il n'en fallut pas davantage pour chanter la victoire du génie sur un Chien monstrueux. Dans le même moment les dernieres étoiles de la Lyre céleste, appellée Lyre d'Orphée, achevoient de se lever acronyquement ou le soir. L'histoire d'Orphée & de sa Lyre, forma donc ici

un épiſode agréable. Quant à Théſée & à Pirithoüs, Cæſius (pag. 40) prétend qu'on les avoit placés dans la Conſtellation des Gemeaux; au moins il prouve qu'on y mit Théſée. Si cela eſt, la liaiſon de ce travail avec leur retour à l'horizon ſupérieur, eſt naturelle, & l'allégorie s'explique d'elle-même. Au reſte, je ferai obſerver que le Chien dont il eſt ici queſtion, n'eſt pas le Chien ſymbolique repréſenté avec une triple tête de Chien, de Loup & de Lion. Celui-ci étoit un emblême composé de la route du ſoleil dans les ſignes ſupérieurs. Ils n'ont de commun enſemble que le nom de Cerbere ou Kelbel.

Le grand Chien, *Sirius*, venoit auſſi de ſe précipiter quelques jours auparavant, dans les feux ſolaires; mais Statius (*Sylvarum*, Liv. III, n°. 11, verſ. 112), parlant d'Anubis, que nous démontrons être le même que le Chien céleſte, qui en porte encore le nom en Aſtronomie, l'appelle *Janitor Lethæus.*

Donc le Cerbere eſt un des deux Chiens céleſtes qui ſont l'un près de l'autre, & appellés par les Arabes Kelbel, par inverſion de *Cheleb*, Chien. Le Cerbere étoit fils d'Echidna, & il étoit ſouvent peint avec les attributs du Serpent, ou la tête hériſſée de Serpens. Mais l'Hydre de Lerne, qui s'appelle Echidna, ſe leve au-deſſus de ſa tête, & lui fournit ſans doute ces attributs ſymboliques. Dans le manuſcrit des Métamorphoſes de Viſchnou (pag. 15), on voit le Dieu Calbairen également avec le Chien, debout à ſes pieds, & il tient de la main droite un Serpent; des flammes s'élancent de ſa tête.

Ce qui a donné lieu à la deſcente aux enfers, c'eſt qu'alors Hercule approche de l'horizon inférieur, & que même ſa maſſue & ſon bras ſont couchés lorſque le ſoleil parcourt les derniers degrés des Gemeaux, ou pendant ſon onzieme travail. Il revient enſuite ſur l'horizon, mais c'eſt à la fin du jour; de maniere qu'alors il eſt toute la nuit ſur l'horizon obſcur, ou dans la partie du ciel obſcurcie par l'ombre de la terre.

Douzieme travail.

Le dernier travail d'Hercule, répondant au Cancer, eſt

ſon ſecond voyage en Heſperie, ou au couchant. Les uns diſent qu'il y fut cueillir des pommes d'or; d'autres diſent qu'il enleva des Brebis à Toiſon d'Or; & cette différence vient de l'équivoque du mot grec, μηλον, qui ſignifie Brebis & Pomme. Quoi qu'il en ſoit, elles étoient gardées par un Dragon, & ce Dragon eſt celui qui eſt au pôle, & qui porte encore le nom de *Cuſtos Heſperidum.*

Le voyage d'Hercule en Heſperie s'explique ſimplement par l'arrivée de la tête d'Hercule à l'horizon occidental, ou au couchant, & par le coucher ſucceſſif des étoiles de la partie ſupérieure d'Hercule, qui ſe fait pendant que le ſoleil parcourt le Cancer, ou durant le douzieme mois.

Pline convient que le nom de jardin des Heſperides vient, non pas des filles d'Heſperus, mais du couchant; delà le nom d'Heſpérie, donné à l'Eſpagne.

Nous ſommes aſſez de l'avis de Palœphate, qui croit que μῆλα ſignifie des Brebis à Toiſon d'Or, & non des Pommes; parce que ſi nous conſidérons l'aſpect du ſoir à l'entrée du ſoleil dans ce ſigne, nous verrons que, comme l'arrivée d'Hercule en Heſperie, ou au couchant, fixoit le matin cette époque, le lever des étoiles du Cephée la déterminoient également le ſoir. Dans les anciennes ſpheres on peignoit à la place du Céphée un Berger avec un troupeau de Brebis. *Ibi*, dit Cæſius (pag. 114), & Hyde, *fragmenta Azophi oſtendunt paſtorem cum ovibus & cane.* Cette Conſtellation eſt exactement placée ſur le Dragon, *Cuſtos Heſperidum*, qu'on diſoit avoir été le gardien de ces Brebis dorées.

Nous avons vu plus haut, en expliquant le cycle des douze animaux, ſi fameux dans tout l'Orient, que la Brebis répondoit au Cancer, & nous l'avons expliquée comme ici, par les Brebis de Céphée. Il ſe leve acroniquement pendant tout ce mois, juſqu'à ce que le ſoleil, arrivé aux derniers degrés du ſigne du Cancer, termine ſa courſe au lever du Verſeau ou de ſon urne, en grec *Calpe*, nom que porte encore cette Conſtellation, & que les

anciens donnoient au terme de la course du génie solaire Hercule.

Apollodore dit aussi qu'Hercule arrivoit aux extrêmités de l'Univers dans la coupe du soleil. Au reste, cette coupe peut être aussi bien la coupe céleste, que l'urne ou le vase du Verseau ; elles ont toutes deux le même nom, & toutes deux ont pu également bien déterminer cette apparence astronomique, & le terme de la course du génie solaire. En effet, lorsque le soleil parcouroit le Cancer, & arrivoit au Lion, cette Constellation disparoissoit au couchant le soir, en aspect avec celle du Verseau qui se trouvoit à l'Orient. On a donc pu également faire allusion à cette coupe, Calpe. Elle a cet avantage même sur celle du Verseau, qu'elle s'appelle encore, *coupe d'Hercule* (Cæsius, pag. 274, & Macrobe). Cette même Constellation se couche au solstice d'été, avec les premieres étoiles du Centaure céleste, au lever du fleuve du Verseau. Or, la Fable dit qu'Hercule, après avoit achevé ses travaux, passe le fleuve Evene ; & meurt revêtu de la robe du Centaure qu'il a tué, & dévoré de feux, allusion aux chaleurs solstitiales.

Travail d'Hercule enfant.

Je terminerai cette explication par celle d'un des travaux d'Hercule, encore enfant, que l'on ne compte point dans le nombre des douze travaux du Héros, mais qui n'en est que plus propre à prouver l'origine astronomique des travaux d'Hercule.

Théocrite, dans son Idylle sur Hercule enfant, nous dit, qu'à l'âge de dix mois, il triompha de deux Serpens, l'un mâle, l'autre femelle, à l'heure de minuit, lorsque l'Ourse avoit passé le méridien, & qu'Orion venoit de se lever tout entier ; une femme, au lever du soleil, en jetta les cendres dans un fleuve, en détournant la tête. La plupart de ces circonstances semblent n'être qu'une broderie poétique, dont on ne croiroit pas pouvoir rendre compte dans l'analyse d'une Fable allégorique : cependant l'Hercule céleste, ou l'*Ingeniculatus*, qui porte encore le nom d'Hercule sur nos spheres, remplit toutes les conditions de la Fable de Théocrite. La naissance, ou le lever héliaque

héliaque de la Conſtellation d'Hercule commence lorſque le ſoleil eſt parvenu environ au vingt-cinquieme degré du Scorpion. Alors on voit dans l'hémiſphere ſupérieur l'Hydre de Lerne déployée toute entiere, & une grande partie du Serpent d'Ophiuchus, qui eſt près d'Hercule; l'une eſt le Serpent femelle, l'autre le Serpent mâle qui aſſiégent ſon berceau. Ces deux Conſtellations ſont ſi étendues, & tellement diſpoſées ſur la ſphere, qu'il n'y a qu'une ſeule poſition où elles puiſſent être toutes deux dans l'hémiſphere inférieur ou ſous l'horizon: c'eſt ce qui arrive lorſque le ſoleil eſt parvenu à 25 degrés environ du ſigne de la Vierge, dix mois préciſément après le lever d'Hercule, à l'heure de minuit, la petite Ourſe venant de paſſer le méridien, & Orion venant de ſe lever. Hercule eſt alors preſque entier ſur l'horizon, ſa tête touche l'horizon occidental. Mais les deux Serpens ſont deſſous, la queue de l'un touche l'horizon occidental, la tête de l'autre le bord oriental, où il va paroître. Quelques minutes plutôt ou plus tard, il y a toujours un de ces deux Serpens ſur l'horizon, & le plus petit mouvement de globe à droite ou à gauche, ſuffit pour les y ramener. C'eſt donc à l'heure indiquée par Théocrite qu'Hercule triomphe de tous deux. La femme qui jette au lever de l'aurore les cendres de ces monſtres dans un fleuve auquel elle tourne la tête, c'eſt la Vierge dont la tête ſe leve alors héliaquement au coucher des premieres étoiles de l'Eridan, auquel elle tourne le dos dans nos ſpheres. Il ſeroit impoſſible que les circonſtances les plus minutieuſes de cette Fable ſe rencontraſſent dans le triomphe de l'Hercule céleſte ſur les deux Serpens Conſtellations, ſi le récit de Théocrite n'étoit pas une ancienne Fable aſtronomique.

Ainſi il n'eſt pas un ſeul travail qui réſiſte à l'explication aſtronomique; non-ſeulement chaque explication iſolée prouve la vérité du principe que nous avons établi, mais la ſucceſſion même donne preſque la force de la démonſtration à chaque ſolution particuliere. L'application que nous faiſons de l'Aſtronomie à l'explication des

douze travaux d'Hercule, & le rapport que nous ſuppoſons qu'ils ont avec les douze ſignes, n'eſt point une idée nouvelle. Mais n'ayant jamais été démontrée, on l'avoit miſe au nombre des autres conjectures des anciens ſur la Fable ou l'hiſtoire allégorique de ce héros. Le Scholiaſte d'Héſiode l'avoit dit en parlant du mariage d'Hercule avec Hebé ou la jeuneſſe : *Benè prorsùs & ſapienter de Hercule perhibetur quod Heben in uxorem duxerit.... ubi enim Sol totum Zodiacum unius anni ſpatio permeando emetitus eſt, jam tùm veluti ad juventutis principium de novo reverſus in vere nobis apparet.* Mais l'équinoxe de printemps étoit alors au Taureau céleſte, ſigne dans lequel on plaça Europe. Voilà pourquoi dans le beau marbre de Gori on voit Hercule avec Hebé & Europe. Les autres perſonnages ſont des Satyres & des Faunes, divinités à pieds de Bouc qui emprunterent leurs attributs de Pan ou de la Chevre céleſte, qui fixoit alors par ſon lever & ſon coucher l'équinoxe de printemps. Enfin Euſebe, dans ſa *Préparation Evangélique* (Lib. 3, ch. 11), s'exprime ainſi : *Solem Heraclea, aut Herculem appellarunt, quem etiam duodecim certaminum labore defunctum eſſe fabulantur, cœleſtis orbis in duodecim ſigna diviſionem ſymbolo hoc declarare cupientes.* Toute la différence qu'il y a entre nous & ces auteurs, c'eſt, 1°. qu'ils ont attribué au Soleil ce que nous attribuons au génie ſolaire ou à l'intelligence, qui étoit cenſée guider ſa marche & faire avec lui le tour du monde; & 2°. qu'ils ont conſervé cette tradition ancienne ſans la développer, & peut-être ſans la bien comprendre, au lieu que nous croyons avoir réſolu le problême.

Il eſt encore pluſieurs traditions qui confirment le rapport d'Hercule aux douze ſignes. On dit qu'il éleva douze autels aux douze grands Dieux, alluſion aux génies protecteurs des douze ſignes & des douze mois.

L'oracle de Delphes lui ordonne de ſe rendre à Tyrinthe, & de ſervir douze ans Euriſtée; ce nombre eſt allégorique. Hercule accorde les honneurs Néméens à trois cens ſoixante jeunes gens qui l'aiderent dans ſes travaux, & périrent pour lui. Ce nombre eſt celui de trois

cens soixante degrés du cercle & des jours de l'année, sans épagomenes.

Voilà donc ce héros dont la plupart des Rois de la Grece se disoient descendus, comme les Péruviens se disent enfans du soleil, un héros dont on a fait la généalogie, & qui a dans l'histoire une existence réelle, qui se trouve n'être qu'une Constellation, chantée plus de deux mille ans avant Hérodote, & plus de douze cens ans avant l'âge où l'on fait vivre le fils d'Alcmène. On dira, si l'on veut, qu'il a existé un Prince grec qui a porté ce nom; cela peut être. Plusieurs personnes ont cru que je voulois attaquer l'existence des héros qui ont porté sur la terre le même nom que les génies étoiles; ce n'est pas là mon dessein. Je dis qu'on a confondu l'histoire de l'homme avec celle de son patron, celle du ciel avec celle de la terre, & je cherche à démêler ce chaos. Cependant quand on parle d'Hercule, c'est toujours de celui dont nous venons d'expliquer les travaux, & c'est celui-là même qui se trouve nommé dans les généalogies des Princes grecs, & dont le siecle est une époque chronologique. Mais ce n'est pas le seul exemple bien prouvé de l'usage des allégories astronomiques incorporées dans l'histoire.

Le voyage de Bacchus, décrit dans le Poëme grec de Nonnus, contient la même Théologie d'une maniere beaucoup plus suivie & plus complete qu'elle ne l'est dans les lambeaux qui nous restent des Poëmes faits sur Hercule, & nous allons voir Bacchus voyager dans le Zodiaque aux équinoxes & aux solstices d'une maniere à ne laisser aucun doute. Ce poëme de Nonnus, connu sous le nom d'aventures & de voyages de Bacchus, ou de Dyonisiaques, est écrit en grec, & distribué en quarante-huit chants, qui renferment presque tout ce que la Mythologie ancienne a d'intéressant dans plus de vingt-un mille vers. L'auteur de ce Poëme étoit Egyptien, &, selon Suidas, vivoit dans le cinquieme siecle. Il travailla sur les mêmes matéraux que les Grecs & les Latins; & quoique son Poëme ne soit qu'un imitation des anciens Poëmes sur Osiris ou Bacchus, il est précieux par la suite qu'ont

Poëme de Nonnus.

entre elles les allégories astronomiques, & les traditions sacrées qui y sont beaucoup mieux conservées que dans aucun poëme des anciens.

Idée de Bacchus.

Bacchus fut une divinité théologique de la même nature que Jupiter en Grece, Pan & Osiris en Egypte; que l'Hercule Thébain; c'étoit l'ame du monde, & le *Spiritus* moteur des spheres, peint avec les attributs du Taureau céleste & du signe équinoxial de printemps, dans lequel s'incarnoit le Dieu de la lumiere, l'ame du soleil & du monde, quand la nature recevoit le germe de la fécondité que lui communiquoit l'*Æther*. Macrobe nous dit que dans la Théologie d'Orphée, Bacchus passoit pour être la force qui meut la matiere, l'intelligence qui l'organise, & cette ame qui se distribue dans toutes ses parties, & qui divisée dans ses effets & ses agens, est une dans son principe. « *ipsum autem Liberum patrem Orphaïci* νȣν υλικον *suspicantur intelligi; qui ab illo individuo natus, in singulos ipse dividitur. Ideò in illorum sacris traditur Titanio furore in membra discerptus & frustris sepultis, rursùs unus & integer emersisse; quia* νȣσ *quem diximus mentem vocari, ex individuo præbendo se dividendam, & rursùs ex diviso ad individuum revertendo, & mundi implet officia & naturæ suæ arcana non deserit* » (*Somn. Scip.* ch. 12). Cette *Hyle*, observe très-bien M. Freret, est la matiere premiere, la nature, *receptaculum omniformium specierum* (*Défense de la Chronol.*, pag. 367); c'est effectivement ainsi que l'explique Macrobe. *Hæc est autem Hyle quæ omne corpus mundi, quod ubicumque cernimus, ideis impressa formavit.* Bacchus est donc l'intelligence qui préside à la matiere, à l'arrangement & à l'organisation de ses parties, la meut & l'anime, & imprime cette force harmonique au ciel & aux sept spheres, dont l'action combinée produit avec les élémens tous les effets sublunaires. Bacchus, ou le Dieu Taureau des anciens, n'est donc qu'une forme particuliere de l'ame universelle & de l'intelligence demiourgique, & une des métamorphoses de ce *spiritus qui per omnes orbis pervolitat partes, corpusque animale figurat;*

pour me servir des expressions de Manilius. Le savant Freret a très-bien saisi ce grand principe de la Théologie, ancienne ; mais il a échoué, comme les autres, dans les explications de détail, faute d'y avoir appliqué les caracteres de l'Ecriture sacrée, ou le ciel, dans lequel circuloit la force motrice des plus puissans agens de la nature. « Le monde, dit ce savant, étoit, dans la Théologie » ancienne des Egyptiens, comme un grand animal com- » posé d'esprit & de matiere, & qui avoit une ame, » laquelle étoit dans un mouvement & une circulation » continuelle, remplissant tous les êtres & se mêlant avec » eux. Elle les anime tous : elle est le principe de l'ame » & du sentiment dans les animaux. Jamblique, Apulée » & Hermès nous apprennent que notre monde, ou » plutôt l'ame & l'intelligence qui l'anime, étoit le se- » cond Dieu visible & sensible..., l'image & le fils du » Demiourgos (*M. Freret*, pag. 368) ». Il dit en particulier d'Hercule & de Bacchus, qu'ils étoient des Dieux du premier ordre, l'ame du monde, ou, du moins, des attributs, ou, suivant notre systême, des formes de l'intelligence demiourgique (pag. 317 & 327).

Ce que ce savant pensoit d'Hercule & de Bacchus, nous le pensons de tous les grands Dieux du paganisme, qui se réduisent tous à la seule force motrice de la nature, & à l'ame du monde, multiple seulement dans ses noms & ses formes ; & le travail que nous avons fait jusqu'ici sur chaque divinité, nous a toujours donné en derniere analyse, l'ame du monde & le génie moteur du ciel des fixes & des spheres. La Constellation du Cocher céleste fut une des formes de l'ame du monde, connue sous le nom de Pan & de Jupiter ; celle de Persée devint une autre expression de la même force, sous le nom de Mercure & de Crone ; celle du grand Chien fut Mercure Anubis, Orion, le Saturne Assyrien : le Taureau devint Bacchus & Osiris : le Serpentaire produisit Esculape, Esmun, Pluton & Serapis, & ainsi des autres Constellations auxquelles cette ame s'unissoit dans une révolution solaire.

L'ame du monde, placée dans les Constellations.

D'après ces principes, Bacchus dut donc être la force universelle distribuée dans les corps célestes, dans le soleil, la lune & les sept planetes, & l'ame de l'harmonie des spheres. Cette conséquence qui résulte du principe unique que nous établissons pour base de notre Théorie, est confirmée par le témoignage des anciens. Dans la Théologie d'Orphée, Bacchus étoit censé présider avec les Muses au mouvement des spheres, & donner à chacune l'impulsion, à commencer par le ciel des fixes, ou le huitieme ciel, sur lequel l'ame du monde exerçoit sa premiere action, jusqu'au ciel de la Lune. « *In animâ* » *mundi priorem vim Bacchum eribromium præficiebant* » (*Lilio Giraldi*, tom. I, 533). Dans la Théologie Egyptienne, Osiris, le même que Bacchus, étoit aussi accompagné des Muses, ou des intelligences des spheres. L'union de Bacchus aux Muses est aussi attestée par Plutarque : « *Non ineptè apud nos in festis mulieres Bacchum* » *requirunt tanquam fugitivum ; deinde finem quærendi fa-* » *ciunt, dicuntque eum ad Musas confugisse & apud eas* » *latere occultatum* » (*Sympos.* Liv. VIII, prob. 1). Et les Muses, suivant le même auteur, « *sunt octo in globis :* » *una propè terram locum sortitur. Quæ octo sphærarum re-* » *volutionibus præsunt, eæ errantium stellarum adversùs iner-* » *rantes, & ipsarum invicem conservant harmoniam... Ura-* » *niam Musam è cœlo nomen habet* » (*Ib.*, Liv. IX, prob. 14). Macrobe établit la même théorie sur l'harmonie produite par l'ame universelle : « *inesse mundanæ animæ* » *causas Musicæ.... cœlestis anima, quâ animatur universitas,* » *originem sumpsit è musicâ. Hæc dum ad sphæralem motum* » *mundi corpus impellit, sonum efficit* (*Som. Scip.* Liv. II, » ch. 3) ». Il reconnoît également neuf intelligences qui président au mouvement de chaque sphere, sous le nom de Muses. Il donne aussi le nom d'Uranie à celle du ciel des fixes : « *Unde Hesiodus, in Theogoniâ suâ, octavam* » *Musam Uraniam vocat. Quia post septem vagas quæ sub-* » *jectæ sunt, octava stellifera sphera superposita proprio nomine* » *cœlum vocatur* ». Il donne celui de Calliope à la neuvieme qu'il appelle *maximam*, & celle à laquelle Hésiode

« *assignat universitatis nomen* ». Il donne au chef de ces intelligences le nom d'Apollon, au lieu de celui de Bacchus; mais ceci n'est point contraire à ce que nous établissons sur Bacchus, puisqu'Apollon est une divinité de la même nature que Bacchus, & la même ame du monde exprimée sous un autre emblême astronomique, comme on le verra lorsque nous aurons occasion de parler d'Apollon. Cette identité est reconnue par Macrobe lui-même : « *Aristoteles qui Theologumena scripsit, Apolli-*
» *nem & Liberum patrem unum eumdemque Deum esse,*
» *multis argumentis asserit* (*Saturn.* Liv. I, ch. 18) ». Bacchus fut donc uni aux Muses, ou aux intelligences des spheres aussi naturellement qu'Apollon. Il en fut de même d'Hercule, qui prit aussi le nom de Mussagetes, ou chef des Muses, par la même raison qu'il fut aussi l'ame de l'harmonie universelle. Les voyages de Bacchus & les courses de ce Dieu, ne sont donc que la marche progressive de l'ame du monde, & en particulier de l'intelligence du soleil & du temps dans le Zodiaque, dans lequel voyageoit le soleil, ame visible du monde & l'agent le plus puissant de la végétation annuelle & de l'organisation de la matiere; voilà pourquoi plusieurs Auteurs ont confondu ce Dieu avec le soleil auquel il est uni. Mais cette diversité d'opinions ne nuit en rien à nos explications astronomiques, puisque ces mêmes auteurs supposent que le soleil est l'ame du monde, & que sa force devient la force universelle, qui se répand dans toutes les parties de la nature, qui meut les spheres, & subit diverses métamorphoses dans les Constellations. Aussi l'on est obligé de se reporter au ciel des fixes, dans lequel notre systême place & fait circuler la force motrice de la sphere du soleil & des planetes, soit que l'on fasse agir l'ame du monde immédiatement sur le premier mobile, « *in quo*
» *residet prima causa* (*Vita Pythag. Photii*, *Bibl.*, Cod.
» 259) ». Sur ce cercle que Cicéron appelle *summus Deus*, & que Macrobe dit : « *continere virtutes omnes quæ*
» *primæ summitatis omnipotentiam sequuntur* (Liv. I, c. 17) », soit qu'on la place dans le soleil, pour distribuer delà

ſon action dans toute la nature; c'eſt toujours dans le Zodiaque qu'elle circule pendant une révolution annuelle; & ſa marche, dans ſes principales époques, ſera toujours ſixée par les aſtres, ou les génies-étoiles qui déterminent la route du ſoleil par leur lever ou leur coucher, & qui ſont en aſpect avec les ſignes. Ainſi la clef aſtronomique devient néceſſaire pour expliquer les voyages allégoriques de cette force perſonifiée dans le Poëme ſur l'ame du monde.

Bacchus n'eſt donc point un héros apothéoſé; c'eſt plutôt la divinité peinte ſous les traits de l'homme, mais d'un conquérant & d'un héros. Sa force eſt celle de la nature : ſes voyages, la marche même du ſoleil qui la féconde; ainſi Bacchus doit partir du point d'où le ſoleil commence à ſe mouvoir, lorſque ſes feux font éclorre tous les ans un nouveau monde; accompagner l'aſtre du jour, s'éloigner, s'arrêter, revenir avec lui, & retourner au même endroit où il avoit commencé ſa carriere.

Lorſque le Taureau céleſte étoit le premier des ſignes, & que ſon ſouffle animoit l'Univers, l'ame motrice des ſpheres & le *ſpiritus* qui organiſoit la matiere végétative, emprunta les attributs de cette Conſtellation. Auſſi nous allons voir Bacchus partir de la Conſtellation du Taureau pour y revenir après avoir fait le tour du ciel. Il fut peint avec des cornes de Bœuf, ou même avec une tête & des pieds de Bœuf : il prit le nom de ſaint Taureau, & ſon éducation fut confiée aux Hyades, les plus belles étoiles de cette Conſtellation. L'ame du monde, à cette époque, reprenoit ſa foudre éteinte pendant l'hiver, & le nouveau Dieu naiſſoit au milieu des feux du tonnere. Le Serpentaire qui ſe trouve en aſpect avec ce ſigne, & qui par ſon lever du ſoir ſixoit cette importante époque de la nature, fut uni naturellement au ſigne de l'équinoxe de printemps & à Bacchus, ou au Dieu Taureau. Cette Conſtellation s'appelle *Cadmus* en aſtronomie (*Cæſius*, pag. 146), ou l'*Orientale*, & l'hiſtoire de *Cadmus* ſe trouva liée à celle de Bacchus auſſi néceſſairement que la Conſtellation

Hiſtoire de Cadmus.

tellation qui eſt déſignée ſous ce nom, l'étoit au premier ſigne, ou au Taureau équinoxial, d'où toute la machine céleſte ſembloit partir, & où ſe rapportoient les diverſes orbites des planetes. C'eſt du Taureau ou de l'équinoxe que le Zend-Aveſta fait partir tous les aſtres : cette poſition de la ſphere, le jour de l'équinoxe, une fois déterminée, conſidérons maintenant le Poëme de Nonnus.

Le Poëte invite la Muſe à chanter la foudre qui étincelle dans la main du maître des Dieux, & dont l'exploſion fait accoucher Sémele : la naiſſance de Bacchus né deux fois. Il la prie de faire paroître Protée, ce Dieu ſi varié dans ſes formes, & dont les métamorphoſes renferment des merveilles moins étonnantes que celles de la vie de Bacchus.

Cette comparaiſon de Bacchus à Protée eſt des plus naturelles, puiſque Bacchus, ou l'ame du monde, eſt le véritable Protée qui ſubit mille formes variées dans la matiere qu'il organiſe, & dans les aſtres qu'il anime & qu'il meut. Auſſi lui donnoit-on le titre de Myriomorphos ou de Dieu aux mille formes, & dans le Poëme de Nonnus, on voit ce Dieu ſous le nom de *Zagreus* prendre preſque toutes les formes de Protée, tantôt Bœuf, tantôt Lion, tantôt Serpent, &c. ſuivant les différentes Conſtellations dans leſquelles l'ame du monde circuloit.

Le Poëte entre enſuite en matiere, en racontant l'enlevement d'Europe par Jupiter déguiſé en Taureau, & les courſes de Cadmus pour chercher ſa ſœur; il chante poétiquement cette aventure. Jupiter avoit laiſſé ſa foudre dans un antre, & Typhon s'en étoit ſaiſi; mais inutilement il en veut faire uſage : ſon bras n'eſt pas aſſez vigoureux pour en ſoutenir le poids. Les feux du tonnerre s'éteignent dans ſes mains, & la foudre n'y fait aucun bruit. Néanmoins le monſtre, ſecondé des autres Serpens ſes freres, avoit déja porté le ravage dans tout l'Univers, obſcurci la lumiere du jour, & faiſoit la guerre aux étoiles fixes. C'eſt ainſi que dans la Coſmogonie des Perſes

on voit Typhon, ou Arhiman avec les Dews, attaquer le ciel des fixes (*Zend-Avesta*, tom. II, p. 354).

Il fait avancer dans les airs son armée de Serpens, & va se placer lui-même sur le Dragon des Hespérides. Les Heures arment contre lui leurs bataillons intrépides. Il attaque ensuite la mer, & les habitans des ondes se cachent à la vue de ses Serpens. Toute la nature bouleversée est dans l'effroi.

Cependant, Jupiter arrivé sur les rivages de Crete, jouissoit de son amoureux larcin, & Europe devenue mere, passe entre les mains d'Astérion, tandis que son amant Taureau brille dans le signe céleste, qui porte le soleil du printemps, ayant le Cocher sur sa tête, & Orion à ses pieds (*Nonnus*, Liv. I, vers. 356).

Jupiter accompagné de l'Amour & du Dieu Pan, rencontre Cadmus, à qui Pan donne ses Boucs & sa flûte, & l'habit de Berger, afin de tromper Typhon, & lui reprendre les foudres qu'il a dérobées. « Chante, dit » le maître des Dieux à Cadmus, & la paix & la sérénité » seront rendues au ciel; sois Berger pour un jour, & que » cette flûte pastorale rende la liberté au Pasteur du mon» de. Tes services ne seront point sans récompense; tu » seras le génie conservateur de l'harmonie de l'Univers, » & la belle harmonie sera ton épouse ». Ainsi parla Jupiter, & semblable au Bœuf armé de cornes, il s'avance sur le sommet du Mont Taurus. Cadmus s'appuie contre un chêne, & fait répéter aux échos les sons harmonieux de sa flûte, qui séduisent Typhon. Le Géant aux pieds de Serpent s'avance pour l'entendre, & laisse la foudre dans son antre. Cadmus feint d'être effrayé de sa vue, & se cache. Le Géant cherche à le rassurer, & l'invite à continuer. Il lui promet même une récompense, & l'assure que dès qu'il sera maître de l'Olympe, il placera ses Boucs & ses Chevres dans la Constellation du Cocher, ses Taureaux dans le Taureau céleste, & sa flûte dans la Constellation de la Lyre. Cadmus poursuit, & tandis que le Géant se livre au plaisir de l'entendre, sans que rien

puiſſe le diſtraire, Jupiter ſe gliſſe furtivement dans l'antre du Géant, & reprend ſa foudre.

Bientôt Typhon s'apperçoit de l'artifice de Jupiter & de Cadmus, & furieux d'avoir été trompé, il agite la nature par les plus violentes ſecouſſes, & ébranle l'Univers. Il défie encore Jupiter au combat. Le maître du tonnerre, accompagné de la victoire, l'attend, ſe rit de ſes menaces, & ſe prépare à ſoutenir ſes aſſauts. Ici eſt la deſcription de ce terrible combat. Typhon entaſſe montagnes ſur montagnes, lance des arbres & des quartiers de rochers contre Jupiter, qui, d'un coup de foudre, réduit tout en poudre. Le Roi des Dieux, accompagné de la terreur, vole au haut des airs, armé de la peau de la Chevre Amalthée, & porté ſur le char aîlé du temps. La victoire eſt balancée; mais enfin, Typhon attaqué de toutes parts, tombe brûlé de la foudre. Jupiter inſulte à ſa défaite, & l'enſevelit ſous les rochers de Sicile. Le combat finit, dit le Poëte, avec l'hiver (Liv. III, verſ. 1), la paix eſt rendue à la nature, & l'ordre rétabli dans l'Univers. Jupiter remercie Cadmus du ſervice qu'il lui a rendu, & lui dit qu'il va le faire gendre de Vénus & de Mars : il lui donne enſuite quelques avis, & entr'autres celui d'honorer le ſoir l'Ophiuchus céleſte (Liv. II, verſ. 675) ; c'eſt-à-dire, la Conſtellation où il eſt placé, s'il veut éviter la métamorphoſe que lui réſerve le deſtin. Le maître du tonnerre retourne au ciel, porté ſur ſon char. La victoire guide ſes courſiers; les Heures lui ouvrent les portes de l'Olympe, & Thémis, pour effrayer la terre qui a donné naiſſance à Typhon, ſuſpend aux voutes du ciel les armes du Géant foudroyé.

Les principaux perſonnages qui figurent dans ces deux chants, ſont les mêmes que les génies étoilés qui étoient à l'horizon oriental ou occidental, à l'équinoxe de printemps, & qui par leur lever ou leur coucher, fixoient le paſſage du ſoleil aux ſignes ſupérieurs, la fin du regne de l'hiver & de la nuit, & les limites de l'empire d'Oromâze & d'Arhiman; on y voit Jupiter & Typhon;

Europe , Cadmus & Pan. Dans la ſphere , on trouve à l'horizon occidental le Cocher, ou Jupiter Ægiochus, & Pan dans notre ſyſtême, qui ſe couchent, & par leur diſparition font lever Cadmus, c'eſt-à-dire, le Serpentaire, & près de lui le Dragon des Heſpérides & le Serpent, qui fournirent les attributs de Serpent au Typhon & aux génies des ténebres.

Tous les Mythologues conviennent que le Taureau d'Europe eſt celui de nos Conſtellations ; Nonnus en particulier l'y place. L'avis que ce Poëte fait donner à Cadmus par Jupiter, qui lui dit d'honorer la nuit l'Ophiuchus céleſte, pour prévenir les malheurs de ſa métamorphoſe, contient une alluſion marquée à la Conſtellation qui, le ſoir, à l'Orient étoit en aſpect avec le Taureau, & qui porte encore le nom de Cadmus. Quant aux Géans aux pieds de Serpens & à Typhon, ce n'eſt pas la premiere fois que nous avons établi leur identité avec le Serpent céleſte, génie de l'hiver; & nous aurons encore lieu de le prouver, de maniere qu'une des preuves de la vérité de notre ſyſtême, c'eſt qu'une Divinité étoile une fois déterminée dans une Fable particuliere, ſert à expliquer toutes les Fables où elle entre. Il en eſt de même de Pan, ou du Dieu aux pieds & cornes de Bouc, une des formes de l'ame du monde, peinte avec les attributs de la Chevre & de ſes Chevreaux, Conſtellation qui, le ſoir par ſon coucher, & le matin à ſon lever, fixoit le point équinoxial, & le commencement de l'harmonie céleſte. C'eſt lui qui fournit à Cadmus, ou au Serpentaire, les attributs ſous leſquels il ceſſe d'être génie d'hiver, & devient le bel Eſmun, comme on le verra mieux à notre article Pluton. Cadmus devient alors, comme Pan, l'Auteur de l'harmonie céleſte, & tient l'orgue aux ſept tuyaux, ou l'emblême du *Spiritus*, & du ſouffle unique qui diviſé en ſept ſons, forme l'harmonie céleſte; enfin, il n'eſt plus l'*Adès* d'hiver, mais l'amant de la mere des Dieux, qui au ſein des ténebres vient faire briller la lumiere, ſuivant Damaſcius.

La Théologie qui fait le fonds de cette allégorie poé-

tique, eſt la même que nous avons déja établie comme baſe fondamentale des Théogonies anciennes, en expliquant la Coſmogonie des Perſes, l'œuf d'Oromaze & d'Arhiman, & le beau monument de Mithras, & que nous retrouverons en traitant Sérapis ou Pluton.

Le Poëte ſuppoſe que pendant l'hiver le Dieu de la lumiere n'avoit plus de foudres : qu'elles étoient entre les mains du génie des ténebres, ou de l'hiver qui n'en pouvoit faire uſage; mais tant que Jupiter en eſt privé, ſon ennemi bouleverſe la nature, confond les élémens, répand ſur la face de la terre le deuil, les ténebres & la mort, juſqu'au lever du Serpentaire, & au coucher du Taureau ; époque où le Dieu du jour rentre dans tous ſes droits, & rétablit l'ordre que le génie deſtructeur a troublé ſur la terre. Jupiter reprend ſes foudres, par l'artifice de Cadmus, ſous l'habit de Pan, ou du Cocher céleſte, le même qu'Orus; alors la guerre des deux principes finit par la deſtruction du génie des ténebres & de l'hiver, & par le triomphe du Dieu du jour. Tout va renaître; la terre eſt émaillée de fleurs; les Zéphirs prennent la place des bruyans Aquilons; les fleuves enchaînés reprennent leur cours, & toute la nature produit. C'eſt l'idée qu'amene naturellement le triomphe de Jupiter, & c'eſt préciſément celle que préſente le Poëte au commencement de ſon troiſieme Livre.

L'hiver, dit-il, finit avec la guerre de Typhon contre Jupiter : le Taureau & Orion ſe levent dans un ciel pur. Le Maſſagete ne roule plus ſa cabane ambulante ſur les glaces du Danube. L'Hirondelle & le Zéphir ramenent le printemps, & la fleur s'ouvre aux ſucs nourriciers de la roſée. Voilà, en ſubſtance les quinze premiers vers du chant qui ſuit la défaite du génie de l'hiver & des ténebres, & la marche du Poëte eſt abſolument celle de la nature & de la ſphere. Alors Cadmus quittant les ſommets du Taurus, dès les premiers rayons de l'aurore, s'embarque, & va en Thrace chercher la belle Harmonie, élevée dans le palais d'une Pléiade nommée Electre, & confiée à ſes ſoins. La Déeſſe de la perſuaſion l'y intro-

duit ſous les auſpices de Vénus. Ici le Poëte fait la deſcription du palais d'Electre, où vient d'arriver en même-temps que Cadmus, le jeune Emathion, ou le Jour, fils d'Electre, ſous la forme la plus agréable. La Princeſſe fait ſervir à Cadmus un magnifique repas, & l'interroge ſur le ſujet de ſon voyage & ſur ſes aventures : le Héros les lui raconte ; Electre cherche à le conſoler par ſon exemple, & lui dit que dans ſes malheurs elle eſt raſſurée par l'eſpoir d'être unie à ſes ſœurs, qui forment le choeur des Pléiades, & qu'elle ſera la ſeptieme Atlantide qui brillera aux cieux ; qu'il peut également ſe flatter qu'un jour le deſtin pourra lui être plus favorable. Cependant Mercure, déployant ſes aîles, arrive au palais d'Electre, & lui ordonne de la part de Jupiter, de marier à Cadmus la jeune Harmonie, fille de Vénus & de Mars, qu'elle éleve dans ſon palais. « Je vous ſalue, lui dit-il, la plus heu-
» reuſe de toutes les femmes, vous, que Jupiter a honorée
» de ſa couche : votre ſang va donner des loix au monde,
» & vous-même ſerez placée dans les cieux à côté de
» Maïa ma mere, & vous accompagnerez le char du
» ſoleil. Je ſuis le meſſager des Dieux qui viens vous or-
» donner de la part de Jupiter, de donner la jeune Har-
» monie en mariage à cet étranger qui vient de rendre
» la paix & la ſérénité au ciel : tels ſont les intentions
» de Jupiter, de Mars & de Vénus ».

Après avoir analyſé ce troiſieme chant du Poëme, faiſons voir ſes rapports avec la ſphere. Les chants précédents nous ont donné la poſition du ciel le ſoir qui précéde le jour équinoxial, & les aſpects qui préſident à la derniere nuit du regne du génie des ténebres. Conſultons actuellement les aſpects du matin, & la premiere aurore des beaux jours. Le ſoleil ſe leve dans le ſigne du Taureau, ſous lequel eſt Orion, & précédé des ſept Pléiades, dont Electre eſt une, ainſi que de Perſée, notre Mercure, fils de Pléiade. Au couchant on trouve Cadmus ou le Serpentaire, qui après avoir paru pendant toute la nuit, deſcend le matin au ſein des flots, & ſe trouve en aſpect avec les Pléiades ; alors le jour reparoît. C'eſt

là le fondement de l'allégorie qui ſuppoſe, que Cadmus s'embarque, & arrive au palais d'Electre, où il trouve le jeune Emathion, ou le Jour, ſous la figure d'un jeune homme qui doit ſa naiſſance à Electre, & qui va bientôt régner ſur l'Univers. C'eſt également aux premiers rayons de l'aurore que le Poëte place l'embarquement de Cadmus, ce qui déſigne clairement ſon coucher du matin : » *Matutinus ibat Cadmus* (Liv. III, v. 17) ; au lieu que dans les chants précédens, où il étoit queſtion des aſpects du ſoir, il lui dit : « *Nocturnus Ophiuchum invoca* ». On voit que les acteurs principaux qui figurent juſqu'ici dans cette allégorie, ſont les aſtres, qui, le ſoir & le matin fixoient le point équinoxial, & le commencement du triomphe du jour ſur la nuit.

Vénus ſous la forme de Peiſinoë, ou de la perſuaſion, détermine Harmonie à conſentir à ſon mariage avec ce jeune étranger, & à s'embarquer avec lui. Le ſouffle du zéphir printannier enfle les voiles, & Cadmus arrive à Delphes ; l'Oracle lui dit de bâtir une ville dans le lieu où une Vache ſe repoſera. Cadmus arrive dans lès lieux où Orion étoit mort, piqué d'un Scorpion, & apperçoit la trace d'une Vache qui s'étoit repoſée à terre : il l'immole, & jette les fondemens d'une ville qu'il appelle Thebes, & qui retrace en petit toute l'harmonie céleſte (Liv. V, verſ. 65) ; il y fait ouvrir ſept portes, donne à chacune d'elles le nom d'une planete, & les place dans l'ordre que les planetes ont dans les cieux ; il y célebre ſes nôces avec la belle Harmonie. La nuit ſurvient ; déja le Dragon voiſin de l'Ourſe monte ſur l'horizon, & ſemble préſager à Cadmus ſa métamorphoſe ; mais les flambeaux de l'Himenée forment une lumiere égale à celle du jour. Tous les Dieux aſſiſtent à la fête, & font des préſens aux nouveaux époux : Harmonie devient mere de pluſieurs enfans, dont le Poëte raconte les aventures dans quelques chants épiſodiques. Celle qui fixe de préférence ſon attention eſt la belle Sémele, mere de Bacchus aux cornes de Bœuf (Liv. V, verſ. 564).

Arrêtons maintenant nos régards ſur les tableaux que

nous présente ce cinquieme Livre, & suivons le fil allégorique. Cadmus, ou le Serpentaire, après avoir disparu le matin au sein des flots, reparoît le soir le premier jour du printemps. Son lever fait coucher Orion, & le Taureau au lever du Scorpion céleste. C'est le fond de l'histoire allégorique de cette Vache, qu'apperçoit Cadmus près des lieux où périt Orion piqué par le Scorpion, de cette Vache que Cadmus immole, pour jetter les fondemens de l'harmonie céleste à laquelle il préside, & dont sa ville est une image abregée. Le point équinoxial, alors occupé par le Taureau, premier des signes, étoit censé être le point de départ de l'harmonie universelle des spheres, & le fondement sur lequel elle est établie. Le nom de Thèbes pourroit être lui-même allégorique ; en Orient c'est le nom du vaisseau : ainsi l'on a peut-être voulu faire allusion au vaisseau céleste, dont les plus belles étoiles se couchent avec Orion & le Taureau, ou plutôt on a voulu désigner l'Univers lui-même, que les anciens peignoient sous la forme d'un vaisseau, dans lequel étoient sept Pilotes, & qu'ils disoient représenter l'harmonie universelle. Dans la Théogonie des Phéniciens, Crone, ou le génie de l'année & du temps, jette également les fondemens de la ville de Byblos, la premiere qu'il y ait eu en Phénicie ; & cette fondation est une allégorie du même genre, relative au premier signe, & au départ des spheres.

La circonstance du lever du Dragon voisin de l'Ourse, qui à son lever amene la nuit où se célébrent les nôces d'Harmonie & de Cadmus, fixe incontestablement la nuit de l'équinoxe, puisque le soir, cette Constellation se levoit avec Cadmus, & au-dessus de lui, & ramenoit la nuit.

Cependant l'espece humaine avoit été jusques-là livrée aux soucis rongeurs : le vin qui les dissipe, dit notre Poëte, n'étoit point encore donné à l'homme. L'Univers avoit été dévasté par le déluge, & ce ne fut qu'après l'inondation universelle que nâquit le Dieu du vin. Œon, ou le génie du temps aux milles formes, tenant en main les

les clefs des générations, repréſente à Jupiter les miſeres de l'homme. Ce Dieu promet à la terre la naiſſance de ſon fils, qui doit y apporter une liqueur auſſi douce que le nectar des Dieux. L'Univers, dit ce Dieu, chantera ſes préſens; vainqueur des Géans & des Indiens, il brillera dans les aſtres, & lancera la foudre avec moi (Liv. VII, verſ. 97). Bientôt ce Dieu apperçoit la fille d'Harmonie, la jeune Sémele, au bain: il en devient amoureux, & la rend mere de Bacchus. Cette amante imprudente, victime des conſeils perfides de Junon, déſire voir le maître des Dieux dans toute ſa gloire, & périt au milieu des feux de la foudre. Le jeune Bacchus aux cornes de Bœuf (Liv. IX, verſ. 15 & 27), eſt confié aux ſoins des Nymphes des eaux, qui deviennent ſes nourrices. Bacchus eſt enſuite tranſporté en Lydie, & croît ſous la tutele de Cybèle; & c'eſt-là qu'il reçoit l'ordre de Jupiter, qui lui commande d'aller combattre les Indiens, & faire part aux Aſiatiques de la découverte du vin.

Il n'eſt aucun trait dans cette allégorie qui ne rentre dans notre Théorie. Ce n'eſt qu'après le déluge que naît Bacchus, & c'eſt la foudre de Jupiter qui lui donne naiſſance. Les déluges étoient les pluies violentes de l'hiver, qui ceſſoient au moment où le regne humide finiſſoit, & où commençoit le regne du feu, c'eſt-à-dire, au printemps, comme on le verra plus au long à l'article de Phaëton. Alors Bacchus, ou l'ame du monde & du jour s'incarnoit en Taureau, attribut de Bacchus, dont l'éducation eſt confiée à des Nymphes des eaux, vraiſemblablement les Hyades qui ſont au front du Taureau céleſte. En effet, la Fable ſuppoſoit qu'elles furent les nourrices de Bacchus: « *Pars Bacchum nutriſſe* » *putant* », dit Ovide. Une d'entr'elles porte le nom de Thione, nom que le Poëte donne ici à Sémele, & qu'il dit avoir été placée dans les cieux. Elle étoit alors abſorbée toute entiere dans les feux ſolaires; & Aldébaran, la plus belle des Hyades, fut vraiſemblablement

l'aſtre génie déſigné par Bacchus, & auquel l'ame du monde fut unie.

Allégorie du ſolſtice d'été.

Bacchus accompagné de Pan, s'avance à la tête d'une armée nombreuſe de Bacchantes, de Satyres & de Centaures, contre *Aſtreus*, Général des Indiens, campé ſur les bords du fleuve *Aſtacus*, ou Cancer.

Les Indiens ſont battus, & Bacchus change en vin les eaux du fleuve. Il traverſe l'*Aſtacus*, apperçoit dans la forêt voiſine une Nymphe nommée Nicée, ou Victoire, dont il a un fils auquel il donne le nom de Terme, ou de Fin, en grec τελευτη, & bâtit dans cet endroit la ville de Nicée, ou de la Victoire, du nom de cette Nymphe.

Il ſuffit de jetter un coup-d'œil ſur la ſphere, pour découvrir le ſens de cette allégorie. Le triomphe de l'ame du monde & du ſoleil, le terme de ſon mouvement aſcendant, & ſa victoire, eſt ſon arrivée au trône ſolſtitial, alors au premier degré du Lion céleſte. Il n'y arrivoit qu'en traverſant les étoiles du Cancer, en grec αςτακοσ, nom que conſerve encore cette Conſtellation. Le nom d'*Aſtreus*, donné au Général Indien, campé ſur ſes bords, confirme encore l'alluſion faite aux aſtres. Sa victoire & le terme de ſon aſcenſion, ſont ici déſignés ſous l'emblême d'une jeune Nymphe, fille de l'Aſtacus, à qui Bacchus fait un amoureux larcin, & d'un jeune enfant qui en eſt le fruit. Ce qui acheve de démontrer la vérité de l'explication que nous donnons de cette allégorie, que nous regardons comme l'emblême de la victoire du ſoleil au Lion ſolſtitial, c'eſt que ce Poëte dit formellement de cette Nymphe, qu'elle habitoit ſur une montagne très-élevée (Liv. XV, v. 200), & qu'un Lion apprivoiſé étoit couché à ſes pieds. Bacchus vient à bout de la découvrir à l'aide d'un Chien que lui avoit donné Pan, & à qui il promet de le placer dans les Conſtellations, près de Sirius (Liv. XVI, verſ. 200); c'étoit effectivement le lever de Sirius qui déterminoit le ſolſtice, & l'entrée du ſoleil au Lion céleſte. Peut-être auſſi eſt-ce le petit Chien qui fixoit la même époque,

& qui fut placé par Bacchus dans les Constellations, suivant les Mythologues.

Transportons-nous maintenant à l'équinoxe d'automne qui répondoit alors aux étoiles du Scorpion. Lorsque le soleil arrivoit à ce signe, il se trouvoit en conjonction avec les étoiles du Loup placées près du point équinoxial, & qui disparoissoient alors dans les feux solaires. Le Taureau céleste descendoit le matin dans les flots de l'Océan, & son coucher étoit produit par l'ascension du Loup sur l'horizon; mais le soir, le Loup & le soleil couchés, laissoient reparoître à l'horizon le même Taureau, ou Bacchus, accompagné de la troupe des Hyades. Aussi dans le vingtieme chant, le Poëte suppose que Bacchus arrive chez un Roi féroce nommé Lycurgue, fils de Dryas, ou des chênes & des forêts, & descendant de Mars. On sait que Λυκοσ en grec, est le nom du Loup, que le Loup est *Martium animal*, suivant Virgile, & que δρυς, ou Dryas est le chêne, allusion aux lieux qu'il habite. Le tiran armé de l'aiguillon du Bouvier, poursuit Bacchus & ses nourrices, & le force de se jetter dans la mer, où Thétis le reçoit, & Nérée le console. Lycurgue est puni par Jupiter, qui consent, à la vérité, à le placer parmi les immortels (Liv. XXI, vers. 153), ou dans l'Olympe; mais qui, en attendant, le prive de la vue. Bientôt Bacchus en est instruit par Protée, qui lui apprend aussi la Métamorphose d'Ambroisie (vers. 290), que Lycurgue avoit fait prisonniere, & qui déja se leve dans le ciel avec les Hyades. On sait effectivement qu'Ambroisie est le nom d'une étoile de cette Constellation (*Hygin.* Liv. II), qui se levoit alors le soir. Bientôt Bacchus reparoît à la tête de son armée consternée, & lui rend la confiance.

Allégorie de l'équinoxe d'automne.

Le Poëte suppose que Bacchus après ses conquêtes reprend le chemin de la Grece, & y célebre des fêtes; que Penthée, ou le deuil personifié, s'oppose à leur établissement, & veut faire périr Bacchus : mais que lui-même périt des mains de sa propre mere qui le méconnoît sous la figure d'un Lion (Liv. XLVI. v. 175). Le deuil, ou Penthée,

Solstice d'hiver.

dont triomphe ici Bacchus à ſon retour, eſt le deuil de la nature, qui fait place à la joie que tous les peuples ont témoigné au retour du ſoleil vers nos régions. On ſait que les Egyptiens entre autres célébroient des fêtes à cette époque, & quittoient le deuil, comme le prouve le paſſage d'Achilles Tatius (ch. 23) que nous avons cité en parlant de l'origine du Zodiaque. Le Lion dont Penthée prend la forme, eſt le Lion céleſte, qui alors par ſon lever du ſoir & ſon coucher du matin, fixoit cette époque aſtronomique.

Ce qui confirme cette explication, c'eſt l'aventure de Bacchus racontée à cette occaſion par Tiréſias (Liv. XLV, v. 120). On y voit Bacchus métamorphoſé en enfant que des Pirates veulent enlever dans leur vaiſſeau : ils l'enchaînent croyant en tirer une riche rançon; mais le Dieu ſe préſente auſſi-tôt à eux ſous la forme d'un Lion redoutable. Les mats & les cordages du vaiſſeau ſont entortillés d'affreux Serpens, & les Nautoniers ſaiſis d'effroi ſe précipitent dans les flots ſous la forme de Dauphins.

Il eſt impoſſible de méconnoître ici une allégorie aſtronomique ſur le ſolſtice d'hiver. En effet, nous ſavons par Macrobe, que les anciens Egyptiens repréſentoient Bacchus ſous des formes différentes dans les différentes ſaiſons de l'année, & que les graduations d'âge par leſquelles on le faiſoit paſſer étoient proportionnées aux graduations de la lumiere du jour dont il étoit l'intelligence. Au ſolſtice d'hiver, où les jours ſont les plus courts, on le repréſentoit ſous la forme d'un enfant; au printemps, ſes ſtatues avoient les traits de l'adoleſcence; il étoit homme au ſolſtice d'été, & vieillard en automne (*Macrobe, Saturn.* Liv. I. c. 18).

Nous en avons une nouvelle preuve dans l'Harpocrate Egyptien, fils d'Iſis, dont on fêtoit la naiſſance au ſolſtice d'hiver, & qu'on peignoit avec les traits de l'enfance. Enfin, il nous reſte encore aujourd'hui dans la ſphere, des traces de cet ancien uſage de peindre ſous l'emblême d'un enfant l'intelligence ſolaire & la lumiere.

La ſphere des Orientaux repréſentoit la Vierge allaitant un enfant (*Cæſius*, p. 75). On la voit ainſi dans le manuſcrit n°. 1165. Son aſcenſion à minuit fixa le ſolſtice dans les derniers âges.

Ainſi la forme d'enfant donnée à Bacchus dans ſon enlévement par les Pirates, déſigne une aventure du ſolſtice d'hiver. Cet épiſode d'ailleurs placé au moment de ſon retour vers nos régions, confirme encore cette détermination ; voyons actuellement quels ſont les aſpects céleſtes qui ont fourni le fond de l'allégorie.

Le ſolſtice étoit déterminé au levant par l'aſcenſion du Lion, par celle de l'Hydre & de la Conſtellation du Vaiſſeau, dont les premieres étoiles arrivoient à l'horizon. L'Hydre même ſemble placée ſur le mat du vaiſſeau. Au couchant, la Conſtellation du Dauphin entre dans les flots; voilà le fond de l'énigme aſtronomique qui ſuppoſe que Bacchus enfant eſt rencontré par des Pirates qui le chargent ſur leur Vaiſſeau : que ce Dieu ſous la forme du Lion les effraye, que les mats & les cordages deviennent des Serpens, & que les Pirates eux-mêmes ſe précipitent dans la mer ſous la forme de Dauphins. Ceci n'eſt pas ſeulement une conjecture; car les Mythologues conviennent eux-mêmes que le Dauphin céleſte, qui me ſert à expliquer cette métamorphoſe, eſt effectivement celui dont les Pirates prirent la forme en ſe précipitant dans les flots (*Hyginus*, Liv. II).

Après la défaite de Penthée changé en Lion, Bacchus (Liv. 47) ſe rend à Athènes, & y eſt reçu chez Icare, qui a pour fille Erigone. Il leur donne du vin, & leur apprend à cultiver la vigne. Des payſans à qui Icare communique ce jus divin, le tuent dans leur ivreſſe. Sa fille cherche ſon cadavre, & ſe pend de déſeſpoir. Son chien fidele ne l'abandonne point dans ſes malheurs, & expire près de ſon tombeau. Bacchus, ou ſuivant d'autres, Jupiter les place dans le ciel (*Ibid.*, v. 246). Icare devient le Bootes, Erigone la Vierge céleſte, & le Chien celui des Conſtellations ; voilà le précis de l'allégorie qui ſuit la mort de Penthée.

Consultons la sphere : après le coucher du Dauphin & le lever du Lion, les Constellations qui succedent à l'Orient, immédiatement après le Lion, sont la Vierge céleste & le Bootes, l'un Icare, l'autre Erigone de l'aveu même du Poëte, & suivant le témoignage d'Hyginus & de Germanicus, l'un à l'article du Bootes, l'autre à l'article de Sirius. « *Complures Icarium Bootem, Erigonem » Virginem nominaverunt, quos à Libero patre figuratos » inter sidera dicunt* » (*Hygin.*). Les plus grands malheurs accablent bientôt après Icare & Erigone, parce qu'effectivement leur coucher du matin suit de près l'époque de ce lever du soir.

A la suite du lever du Bootes & de la Vierge, vient la couronne d'Ariadne, ou la couronne Boréale. « *Hæc » existimatur Ariadnæ fuisse, à Libero patre inter sidera col- » locata* (*Hyg.*, Liv. II.) ; elle se leve alors le soir, & se couche le matin peu de jours après.

A la suite de l'aventure d'Icare & d'Erigone, viennent dans Nonnus les amours de Bacchus & d'Ariadne (Liv. XVI, v. 272). Bacchus, dit le Poëte, passe ensuite à Naxe où il trouve Ariadne endormie. Bacchus entend ses plaintes & en devient amoureux, lui offre sa main, & lui promet de la placer dans les cieux (v. 451). Après cet Hyménée, Bacchus veut l'emmener avec lui à Argos ; mais les Argiens & Persée à leur tête, refusent de l'y recevoir. Armé de son arpê & de la tête de Méduse, ce héros combat Bacchus & pétrifie Ariadne. Bacchus se réconcilie avec Persée & se réunit à lui par les conseils de Mercure.

Retour de Bacchus vers l'équinoxe.

Toute cette allégorie roule sur les aspects du soir & du matin de la couronne d'Ariadne. La circonstance d'Ariadne endormie désigne son aspect du soir, son réveil & son voyage à Argos, son coucher du matin. Le nom de Naxos, allusion à νυξ ou la nuit, qui contraste avec Αργος ou blanc, l'indique assez. D'ailleurs, l'apparition de Persée en est une nouvelle preuve, puisqu'alors Persée se leve le matin avec le soleil, & son ascension sur l'horizon fait disparoître au couchant la couronne

derriere les montagnes : cette pétrification eſt la même que celle d'Atlas ou du Bootes, comme nous le prouverons à notre article Atlas. Voilà donc trois aventures qui ſe ſuccedent dans le même ordre que les levers des Conſtellations qui ont monté le ſoir ſur l'horizon, depuis le ſolſtice d'hiver ou le retour de Bacchus vers nos régions.

Après la couronne ſe levent le Serpent & le Dragon des Heſpérides, qui fourniſſent aux Géans & à Typhon les attributs de Serpent, comme nous l'avons déja prouvé pluſieurs fois, & le Scorpion céleſte où étoit fixé l'empire de ce chef des Géans. Nous ne changeons point ici nos déterminations : & le combat ſuivant va les confirmer encore.

Après l'aventure d'Ariadne, Bacchus paſſe en Thrace (Liv. XLVIII), & Junon ſouleve contre lui la terre qui arme contre Bacchus tous les Géans. Ce Dieu les combat & les défait : on voit ici un combat de Géans qui précede l'équinoxe de printemps, ou le triomphe du Dieu de la lumiere, tant à cauſe de la violente criſe qu'éprouve la nature par les vents équinoxiaux, qu'à cauſe de l'aſcenſion des aſtres qui ſembloient les ramener, & qui en automne fourniſſoient les attributs du mauvais génie. Ce rapport du Dragon céleſte avec la guerre des Géans, eſt confirmé par Hyginus à l'article du Dragon céleſte. « *Nonnulli dixerunt hunc Draconem à Gigantibus Minervæ objectum, cùm eos oppugnaret : Minervam verò arreptum Draconem contortum ad ſidera jeciſſe & ad ipſum axem cœli fixiſſe* ».

Le Poëme finit par les amours de Bacchus & d'*Aura*, fille de Péribœe, jeune Nymphe auſſi légere à la courſe que le vent. D'abord il ſoupire inutilement pour elle, & confie ſes plaintes aux zéphirs du printemps. Il emploie pour la tromper le même ſtratagême qui lui a livré la belle Nice ou Victoire : elle boit, s'endort, & devient mere de deux enfans. Bacchus prie Nice d'en confier le ſoin à Telète, de crainte que la mere dans ſa fureur ne

les détruise tous deux. La mere toujours furieuse les abandonne aux monstres des forêts : une Panthére prend soin de les allaiter, & des Serpens les entourent & les défendent. La mere en prend un & se précipite avec lui dans un fleuve, redoutant la lumiere de l'aurore, & elle est métamorphosée en fontaine. Diane prend l'autre enfant, le donne à Bacchus, qui le met sur un char & le confie à Pallas, qui lui donne à sucer la mamelle qui avoit allaité Erecthée & le fait chef des mysteres d'Eleusis. Athènes l'honora comme un troisieme Bacchus; Bacchus son pere place Ariadne dans le ciel, & va prendre place lui-même avec Apollon & Mercure. Ainsi finit le Poëme.

L'allégorie se montre tout-à-fait à découvert dans cette derniere Fable. Aura est le nom du vent qui souffle aux approches du printemps & du Taureau équinoxial où arrivoit alors le soleil : aussi en fait-on une Nymphe légere, fille de Péribée. Les deux enfans dont elle devient mere élevés par les Serpens & la Panthere, & dont l'un est tué par sa mere, qui elle-même est changée en fontaine, & l'autre sauvé, sont les deux belles étoiles qui se trouvent alors à l'horizon occidental; l'une la belle du Cocher, l'autre la brillante du pied d'Orion, la premiere du fleuve Eridan. En même temps qu'elles se couchent à l'horizon occidental, les Serpens sont à l'horizon oriental avec le Loup céleste, appellé aussi Panthere (*Cæsius*, pag. 286). La belle étoile d'Orion & le fleuve dont elle fait partie, disparoissent pour ne plus reparoître le matin. Il n'en est pas de même de celle du Cocher, qui le lendemain précede le char du soleil, & survit à sa mere & à son frere. Il devient le chef des Orgies & se trouve uni à Bacchus, puisque c'est lui qui fournit les attributs de Pan & à Bacchus le Bouc qui l'accompagne toujours : il suce le même lait qu'Erecthée, puisque ce nom est celui du Cocher céleste, dont cette belle étoile, ou la Chevre, fait partie, c'est-à-dire, du Cocher, qu'on faisoit fils de Minerve. Enfin Bacchus se place lui-même dans les cieux, à côté de Mercure & d'Apollon : or dans notre systême Persée est Mercure,

Mercure, & l'on ſait qu'un des Gemeaux porte le nom d'Apollon ; ainſi le Taureau équinoxial, notre Bacchus, eſt placé entre deux, & il a dans la ſphere la place que le Poëte lui aſſigne, & que nous avons plus d'une fois occaſion de prouver qu'il occupa.

On voit donc que Nonnus, en finiſſant ſon Poëme, ramene Bacchus au même point du ciel d'où il étoit parti, c'eſt-à-dire, au Taureau équinoxial, par lequel il avoit commencé en faiſant l'hiſtoire d'Europe & de Cadmus; ce voyage & ces travaux reſſemblent à ceux d'Hercule, & l'explication aſtronomique en eſt auſſi complete.

PHAETON va nous fournir une nouvelle preuve du génie allégorique des Fables : en effet, on explique celle de Phaëton de la maniere la plus ſatisfaiſante, en ſe ſervant de la Conſtellation du Cocher. Lorſque cette Conſtellation étoit placée dans les limites équinoxiales, elle marquoit par ſon lever héliaque l'équinoxe du printemps, le retour de la lumiere & de la chaleur, & le commencement de l'année de la végétation. Elle fut adorée alors comme Jupiter ou génie créateur, & Dieu de la foudre; nous ne la conſidérons ici que comme un génie fameux par ſes malheurs, & connu ſous le nom de Phaëton ou d'aſtre brillant du jour.

Explication de la Fable de Phaëton.

Phaëton étoit fils du ſoleil & de Clymene; d'autres diſent de Rhodê, ou même de l'Aurore. Ayant eu une diſpute avec Epaphus, fils d'Io, celui-ci lui reprocha de n'être pas fils du ſoleil, comme il s'en vantoit. Phaëton s'en plaignit à ſa mere, qui lui conſeilla d'aller trouver ſon pere, & de le prier de lui confier la conduite de ſon char. Le pere conſentit à cette demande quoique avec peine, & lui mit en main les rênes de ſes chevaux. Mais le jeune imprudent, après avoir conduit quelque temps le char du ſoleil, ne put contenir ſes courſiers, qui effrayés par le Scorpion, approchèrent ſi fort de la terre, qu'elle fut embrâſée. Phaëton périt lui-même au milieu des foudres, précipité dans l'Eridan, & ſes ſœurs les Héliades furent métamorphoſées en peupliers.

Pour expliquer cette fable, il faut prouver ſpécialement

ce que nous avons déja dit ſur la phyſique des anciens, que l'équinoxe de printemps étoit regardé comme le commencement du regne de la lumiere & du feu, & qu'on célébroit cette époque de la nature comme la plus importante, celle où le ſoleil venoit échauffer & comme embrâſer la terre. La chaleur étoit l'embrâſement pour les Poëtes comme les pluies d'hiver devenoient le déluge. Nous avons vu cette idée exprimée allégoriquement par le flambeau allumé qui accompagne le Taureau équinoxial; c'eſt la même idée qu'on a voulu rendre dans la Fable de Perſée, qui fait deſcendre la foudre, aux flammes de laquelle il allume le feu ſacré. Pythagore penſoit que le monde avoit commencé par le feu. Dans la Théologie de Zoroaſtre, le feu étoit regardé comme principe créateur. Dans la Théogonie Phénicienne, c'eſt le Tonnerre qui vient imprimer le mouvement à toute la nature. Les Scythes penſoient que le feu avoit engendré l'Univers (*Juſtin*, Liv. II, c. 2). C'étoit à l'entrée du printemps que le Pontife à Rome alloit prendre le feu nouveau ſur l'autel de Veſta : *Adde quod arcanâ fieri novus ignis in æde dicitur, & vires flamma refecta capit* (*Faſt.* Liv. III, v. 143) : & Macrobe (*Saturn.*, Liv. I, c. 12), *ignem novum Veſtæ aris accendebant, ut anno incipiente cura denuo ſervandi novati ignis inciperet.* C'étoit à l'équinoxe qu'on allumoit en Syrie des feux où les peuples venoient de toutes parts, ſuivant le témoignage de Lucien; les fêtes du Neurouz ou du printemps ſont les plus fameuſes de la Perſe. Enfin, le jour de l'équinoxe en Egypte on célébroit une fête, ſuivant S. Epiphane, en mémoire du fameux embrâſement de l'Univers que nous allons expliquer : voici le paſſage de ce Pere. *Quin & oviculæ in Ægyptiorum regione mactatæ adhuc apud Ægyptios traditio celebratur, etiam apud Idololatras. In tempore enim, quandò paſcha illic fiebat (eſt autem tum principium veris, cùm primum fit æquinoctium) omnes Ægyptii rubricam accipiunt per ignorantiam, & illinunt oves, illinunt ficus & arbores reliquas prædicantes, quod ignis in hâc die combuſſit aliquandò orbem terrarum : figura autem ſanguinis ignicolor*, &c.

(*Adversùs Hæreses*, Liv. I, c. 18). Le sang dont on marquoit les arbres & les troupeaux étoit donc le symbole du feu céleste qui fécondoit la nature, au retour du soleil à l'équinoxe, au lever héliaque du Bélier. Cette tradition & cette fête se conserverent jusques chez les Romains : ces peuples célébroient une fête pastorale sous le nom de Palilies, au lever du Bélier & à l'entrée du soleil au Taureau (*Fast.*, Liv. IV, v. 715, &c.), dans laquelle l'eau & le feu étoient honorés d'un culte particulier : on purifioit le Berger & ses brebis par le feu : *Ignis cum duce purgat oves* (*Fast.*, Liv. IV, v. 786), & pour cela on le faisoit passer à travers les flammes :

» *Moxque per ardentes stipulæ crepitantis acervos*
» *Trajicias celeri strenua membra pede.*
Verſ. 781.

Parmi les différentes raisons qu'on donnoit de cette fête, il en est une qui est la même que celle qu'en donnoient les Egyptiens :

» *Sunt qui Phaëtonta referri*
Credant, & nimias Deucalionis aquas.
Verſ. 794.

Cette double tradition rentre dans notre systeme qui les concilie toutes deux, puisque l'équinoxe de printemps étoit le terme des déluges, & le commencement du regne du feu; ainsi par cet *incensus orbis*, dont parlent les anciens, on a toujours entendu la chute de Phaëton. Lorsque l'équinoxe étoit au Taureau, l'entrée du soleil dans cette Constellation, ou son arrivée au point équinoxial, fut annoncée par le lever du Bélier, de la Chevre & du Cocher. C'étoit le passage des ténébres à la lumiere, du regne des eaux à celui du feu, & conséquemment une époque trop intéressante dans la religion de la nature, pour que le lever du génie ne fut pas observé & célébré dans les hymnes sacrés & les allégories poétiques sur les

Conſtellations. L'aſtre bienfaiſant qui annonçoit ce retour, étoit en quelque ſorte le génie créateur de la nature, le Dieu de la lumiere; on l'appella Phaëton, c'eſt-à-dire, brillant, nom que le Cocher céleſte retient encore dans quelques livres d'aſtronomie. Non-ſeulement on célébra le génie conducteur du char du ſoleil dans ſon retour vers nos régions, mais on chanta auſſi le ſigne équinoxial, ou le Taureau céleſte, d'où le ſoleil étoit cenſé commencer ſa courſe. C'étoit ce même Taureau dans lequel Io avoit été placée après ſa métamorphoſe : auſſi la Fable de Phaëton ſuit-elle immédiatement celle d'Io dans Ovide; & le Taureau céleſte conſerve encore le nom d'Io. *Nunc dea Niligenâ colitur celeberrima turbâ* (*Ovide, Metamorph.* Liv. I, Fab. 19, v. 39); & ailleurs, en parlant du Taureau céleſte, *hoc alii ſignum Phariam dixere juvencam, quæ bos ex homine eſt, ex bove facta dea* (*Faſt.*, Liv. V, v. 619). Ce n'eſt donc pas ſans ſujet que l'hiſtoire d'Io eſt liée avec celle de Phaëton, & qu'Epaphus ſon fils figure dans cette Fable. Cet Epaphus en effet, ſuivant Hérodote, étoit le même qu'Apis; & Apis lui-même, ſuivant Lucien, étoit le ſymbole du Taureau céleſte. Voilà pourquoi on a ſuppoſé que le génie ſolaire du Taureau avoit été déterminé à conduire le char du ſoleil, par une ſuite des railleries d'Epaphus fils d'Io. Les Egyptiens y peignoient auſſi leur Horus précipité dans le Nil par Typhon; mais Horus eſt le nom du Cocher : le fleuve Eridan s'appelloit auſſi le Nil en Egypte, & Typhon étoit le génie du Scorpion céleſte où étoit placé ſon empire. *Intra Apidis regnum Ægyptii Horum ponebant à Typhone in Nilum ſubmerſum* (*Œdip. Kirk.*, tom. 2, part. 2, pag. 201). La filiation de Phaëton a également un fondement dans l'allégorie. C'étoit l'aſtre du printemps : on lui donna pour mère Rhodê, ou la Roſe : il paroiſſoit le matin à l'Orient, & précédoit le char du ſoleil : on put donc le faire auſſi fils de l'Aurore.

Le plus grand nombre lui donnoit pour mere Clymene, nom allégorique tiré du grec χλυσμενη, inondée. Nonnus, dans ſes Dyoniſiaques (Liv. XXXVIII, verſ. 90),

consacre presque un chant entier à raconter le mariage de Clymene avec le soleil, & l'aventure malheureuse de Phaëton : il y dit (vers. 145 & suiv.), que l'Æther, d'où il descendoit, célebra sa naissance, que les Nymphes de l'Océan en prirent soin, & que toutes les étoiles faisoient la garde autour de son berceau ; que l'Océan, pour amuser ce jeune enfant, le jettoit en l'air, & le recevoit ensuite dans son sein ; que devenu plus grand, il se faisoit un petit char, auquel il atteloit des Béliers ; & qu'au bout du timon il y avoit mis une espece d'étoile, qui ressembloit à l'étoile du matin, dont il étoit lui-même l'image. Il est bien difficile de méconnoître ici l'astre du matin, qui, au lever héliaque du Bélier, précédoit le char du soleil.

On fit de Clymene une Nymphe des eaux : on voulut sans doute faire allusion aux pluies de l'hiver auxquelles son lever succédoit, & dont ce lever annonçoit la fin. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, que cette Fable dans les Métamorphoses, suit presqu'immédiatement le déluge, & que Plutarque, dans la vie de Pyrrhus, nous assure que Phaëton étoit le premier Roi qui eut régné sur les Molosses après le déluge : or, par déluge on entend dans ces Fables allégoriques les pluies de l'hiver, qui commencent en automne & finissent au printemps. Nous verrons la même allégorie répétée dans la Fable de Persée, qui avant d'allumer le feu sacré, arrête le débordement des fleuves, & les fait rentrer dans leur lit. Or Persée, qui est à côté du Cocher, le remplaça peu de siecles après dans la fonction de génie, & les idées physiques appliquées au Cocher dûrent l'être aussi à Persée. On ne doit point s'étonner que l'on ait appellé des pluies violentes & des débordemens du nom de déluge, chez des peuples où l'histoire du déluge révélée dans l'Ecriture-Sainte, n'étoit pas assez connue. Le même génie poétique qui fit appeller l'été l'embrâsement de la nature & l'incendie de l'Univers, put bien faire appeller déluge la saison des eaux ; les limites de ces deux regnes étoient aux équinoxes.

Ces exagérations ſont ſi familieres aux Poëtes, que Manilius, dans ſon Poëme aſtronomique, nous peint l'été ſous des traits auſſi forts que ceux des anciens qui décrivoient la même ſaiſon ſous le nom d'embrâſement de l'Univers par Phaëton. Il ſuffit de ces vers pour juger du ton hyperbolique qui regne dans cette deſcription :

Dimicat in cineres orbis, fatumque ſupremum
Sortitur, languetque ſuis Neptunus in undis, &c.
Liv. V, verſ. 208.

L'imagination hardie & fougueuſe des Orientaux dut enchérir de beaucoup ſur cette peinture. Joſephe, confondant, comme les autres, la vérité hiſtorique avec les Fables orientales, fait commencer le déluge au mois Mareſchevan, qui ſuivoit l'équinoxe d'automne. Ce mois répondoit au Scorpion, que les anciens conſacroient à Mars. Voilà pourquoi Avenar (*Kirker Œdip.* tom. II, part. 2, p. 234) dit : *Martialis Angeli Dominium incidiſſe in tempus diluvii.* Ce mois s'appelloit auparavant Bul, qui ſignifie pluie, d'où vient Mabul ou grande Pluie, dit M. Court de Gebelin, (tom. IV, pag. 94), il ſuivoit le mois des Géans, ou Fortium, appellé Ethanim, ou des Dragons, qui commençoit en automne au lever du Dragon céleſte, appellé encore aujourd'hui Ethanim, & qui fournit les attributs du Serpent aux Géans : c'étoit le 17 de ce mois Mareſchevan, ou d'Athor chez les Egyptiens, que le Géant Typhon mit en piece Oſiris, & l'enferma dans une arche. Tous ces traits rapprochés nous font voir, que ſi l'incendie de l'Univers commençoit à l'équinoxe de printemps, les déluges allégoriques ou les pluies réelles de l'hiver, étoient cenſés commencer après l'autre équinoxe; & c'eſt-là l'origine de ces traditions anciennes ſur la deſtruction ſucceſſive & périodique de l'Univers par le feu & par l'eau, imaginée par les Poëtes Aſtronomes. Auſſi les Grecs fixoient-ils dans le tropique même d'hiver, alors au Verſeau, le ſiege de leur Deucalion ; & les Chinois celui d'un Prince ſous lequel arriva le déluge ; & Ariſtote appelle cet incendie & ce déluge, l'été & l'hiver

de l'Univers. Delà cette tradition des Caldéens, conservée par Bérose leur plus ancien Astronome, que l'incendie général arriveroit quand les planetes se trouveroient en conjonction dans le Cancer, & le déluge quand elles seroient au Capricorne; plaçant l'incendie au solstice d'été, & le regne des eaux sous le signe solstitial d'hiver; ce qui n'étoit qu'une tradition altérée des anciennes Théogonies, qui appelloient les ardeurs de l'été, incendie de l'Univers, & déluge les grandes pluies de l'hiver, & qui plaçoient le regne du feu dans les six signes supérieurs, & celui de l'eau dans les signes d'hiver. Chez les Chinois le feu désignoit l'été & l'eau l'hiver (*Souciet*, tom. III, pag. 27).

Le Maximum de ces deux regnes étoit aux solstices. On appelloit grande année ou magna αποκαταςασις, cette année, ou cette révolution dans laquelle arrivoit successivement l'incendie & le déluge; & l'on a cru que c'étoit celle qui ramenoit les fixes & les planetes au même point. Je crois que c'est une erreur de ceux qui ont mal entendu l'allégorie ancienne. Cette grande année est la même que celle dont parle Virgile :

Interea magnum sol circumvolvitur annum.
Æneïd. Liv. III, vers. 284.

C'est-à-dire, l'année solaire par opposition à l'année lunaire. On la faisoit de 36525 ans, nombre qui n'est autre chose que l'expression en décimales de l'année de 365 jours $\frac{1}{4}$, ou 365, 25, qui marquoit le retour du Bélier, où commençoit le départ de toutes les spheres, & où on rapportoit leur mouvement. Mais les anciens donnoient un air de mystere à tout, & enveloppoient leurs connoissances sous le voile de l'allégorie. Ce sont les 36525 rouleaux de Mercure ou de Persée, génie équinoxial du printemps. On plaçoit ce nombre décimal à côté de sa statue, comme on mettoit le nombre 365 dans les mains de Janus.

L'équinoxe du printemps étant donc cenſé être le commencement de l'anné, l'aſtre qui l'annonçoit étoit le génie qui venoit allumer le feu dans l'Univers ; c'étoit le porte-lumiere. Auſſi Nonnus dans ſes Dionyſiaques (Liv. XXXVIII, verſ. 144), donne à Phaëton le nom de Porte-lumiere, & Platon dans ſon Timée, dit qu'on appelloit ainſi non-ſeulement Lucifer ou Vénus, mais tout aſtre qui précédoit le matin le ſoleil. Le ſigne du Bélier qui ſe levoit alors héliaquement, ainſi que la Chevre ou le Cocher, durent donc être regardés comme des ſignes avant-coureurs, ou même comme cauſes de la chaleur que la terre alloit reſſentir tout l'été. Auſſi voyons-nous que les anciens peignoient la chaleur de l'Univers ſous l'emblême d'un Bélier, ſuivant Abnephius : *Indicaturi calorem mundanum, Arietem pingunt.* Les Indiens ont leur Dieu du feu, qu'ils appellent le Dieu *Agni ;* on le repréſente ſur un Bélier caparaçonné. Ce Dieu a quatre bras, & des flammes s'élancent de ſa tête. On trouve cette figure parmi les autres incarnations de Viſchnou dans un manuſcrit de la Bibliothéque du Roi, n°. 11 : cette figure eſt la treizieme. Le nom d'*Agni*, & le Bélier ſur lequel eſt monté le génie, déſignent aſſez le Bélier céleſte que les Perſes appellent l'Agneau ; il y a, diſent-ils, équinoxe quand l'Agneau reparoît. C'eſt cet Agneau que le petit Phaëton attele à ſon char dans Nonnus, c'eſt-à-dire le Bélier. Nous le voyons répété trois fois ſur un monument qui eſt dans Montfaucon, après la cinquante-unieme Planche des ſupplémens ; il y eſt trois fois, à cauſe des trois Décans de chaque ſigne du Zodiaque, & placé ſur trois piles de bois de 10 pieces chacune, nombre égal à celui des degrés de chaque Décan. Deux Prêtres placés devant le bucher y ſont repréſentés le jour de l'équinoxe, allumant le feu ſacré aux rayons du ſoleil. On nourriſſoit même des Brebis conſacrées au ſoleil à Apollonie, ſuivant le témoignage d'Hérodote. Phaëton ou le Cocher fut donc regardé également comme l'aſtre qui ramenoit la chaleur, & le génie qui devoit embrâſer l'Univers ; & le jour

jour où il se levoit héliaquement étoit celui de l'équinoxe, jour où nous avons dit qu'en Egypte on célébroit une ancienne fête en mémoire de l'embrâsement du globe.

Pendant tout le temps que dure le regne du feu, c'est-à-dire, tout l'été, le Cocher se trouve le matin sur l'horizon avec le soleil, jusqu'à ce qu'enfin l'astre du jour, après s'être approché le plus près du Nord, regagne l'équateur, & arrive à l'équinoxe d'automne ou au Scorpion ; c'est le terme de la chaleur & de la course de Phaëton, qui alors se couche le matin & disparoît sous l'horizon avant le lever du soleil : c'est précisément la route que suit Phaëton dans la description qu'Ovide nous fait de ses écarts. Il s'avance vers le Nord, & brûle de ses feux l'Ourse, le Dragon & le Bouvier, & enfin revient au Scorpion, dont la vue effraye ses chevaux qui se précipitent & s'approchent de la terre, *spatio terræ propiore feruntur.* Le jeune Phaëton foudroyé périt & tombe dans l'Eridan. Cet Eridan, dont il est ici question, est la Constellation de l'Eridan, dont le coucher précede de peu de minutes celui de Phaëton, ou du Cocher, qui est placé au-dessus. Ce fleuve, ou cette Constellation, porte encore, dans les Auteurs d'astronomie, le nom d'*Amnis Phaëtontius*, comme on le voit dans Cæsius, p. 228. C'est cette apparence astronomique, ce coucher du génie du printemps, accompagné de celui de l'Eridan qui se fait le matin lorsque le soleil parcourt les étoiles du Scorpion, qui a donné naissance à la Fable du jeune fils du soleil, dont on pleuroit la chûte en Italie, comme on pleuroit la mort d'Osiris en Egypte, & de Thamuz ou d'Hercule en Syrie. *Barbari ad Eridanum accolentes*, dit Plutarque, *atris vestibus amicti Phaëtontem lugent.* Plutarque, qui ignoroit la véritable cause d'un pareil deuil, trouvoit cette cérémonie singuliere, & ajoute : *Magis etiam, puto, ridiculum hoc fuerit, si horum hominum qui vixerunt, pereunte Phaëtonte, nemine id curante, nati quinque aut decem post ætatibus cepêre ejus gratiâ vestem mutare & lugere.* Effectivement il feroit difficile de rendre raison d'un deuil, qui se seroit perpétué si long-temps, s'il n'eut eu pour origine la

diſparition ou la chûte d'un génie; tel, par exemple, qu'Oſiris en Egypte, dont on pleuroit la mort au coucher du Cocher & du Taureau, ſuivant le témoignage de Plutarque : *Fiunt hæc menſe ſationis circa vergiliarum ortum.* Le lever du ſoir des Pléiades ſe fait dans le même mois que le coucher du matin du Cocher, lorſque le ſoleil eſt entré au Scorpion. Le coucher du Cocher eſt ſuivi du lever du Cygne qui figure comme ſon ami dans cette Conſtellation. Il eſt pleuré de ſes ſœurs. Quelques Auteurs font monter le nombre de ſes ſœurs juſqu'à ſept, & les appellent Héliades, & la premiere, Mérope, nom d'une des ſept Pléiades qui ſont ici déſignées ſous le nom d'Héliades. Mais plus communément on ne lui donne que trois ſœurs, qui portent chacune un nom fort convenable à une étoile; l'une eſt Lampetuſe, l'autre Lampetie, & la troiſieme Phaëtuſe; peut-être trois étoiles les plus remarquables de la Conſtellation des Hyades. En effet, Euripides n'en comptoit que trois, & cela dans une Tragédie qu'il avoit intitulée *Phaëton.* Les Hyades avoient donc quelque rapport avec l'hiſtoire de Phaëton. Au moins on les fait, comme les Hyades, Nymphes des eaux; & l'on trouve un monument dans l'Antiquité expliquée de Montfaucon (tom. I, planch. 65), où les ſœurs de Phaëton ſont repréſentées verſant de l'eau d'une urne, au moment de leur métamorphoſe : d'ailleurs le peuplier eſt un arbre aquatique, ſymbole aſſez naturel des pluies qui ſuivent le coucher de Phaëton en automne, au lever acronique des Pléiades & des Hyades, & au lever de l'Hercule céleſte auquel le peuplier eſt également conſacré. Nonnus, d'ailleurs (Liv. XXXVIII, v. 427) dit que Jupiter envoya auſſi-tôt des torrens de pluies pour réparer les malheurs de la terre, & en détremper les cendres brûlantes.

Nonnus, dans le Liv. 38 des Dionyſiaques, décrit la chûte de Phaëton, & dit poſitivement qu'il a été placé au ciel dans la Conſtellation du Cocher, ou que Jupiter l'a mis dans les Conſtellations ſous le nom & la forme d'un conducteur de char, ainſi que le fleuve Eridan dans

lequel il avoit péri. Voici le passage d'après la traduction latine (v. 434) : *Jupiter verò pater Phaetontem constituit in cœlo similem agitatori & cognominem : cœlestem verò cubitu splendente Luciferum currum tendens in cursum excitati habet imaginem aurigatoris, tanquam rursus desiderans etiam in cœlis currum patris, & fluvius igne combustus rediit in polum astrorum Jovis laudantis, in stellato verò circulo Eridani igniti volvitur incurva aqua.* Hygin. (Liv. II.), d'après Eratosthènes, dit aussi que Phaëton fut placé dans le ciel.

La Constellation du Cocher que nous mettons ainsi au rang des génies adorés par les anciens, a été véritablement honorée d'un culte particulier : Pausanias nous assure que les Phliasiens lui rendoient des hommages, & avoient élevé dans leur place publique sa statue, ou celle de la plus belle étoile de cette Constellation, qui est la chevre Amalthée, & la statue de ce génie étoit une Chevre en bronze doré. C'est elle qui a fourni la corne d'abondance, attribut donné au génie du printemps, ou à l'astre dépositaire de la force créatrice de l'ame du monde. C'est elle & ses Chevreaux qui ont été désignés sous le nom d'Asima ou Bouc créateur en Syrie (*Selden. Syntag.* 2, c. 9, & *Kirker*, *Œdip.*, tom. I, pag. 368); c'est le Bouc qui accompagne Bacchus & la Vénus Epitrage (*sur le Bouc*); c'est elle qui fournit à Minerve l'égide, & fit donner au génie du printemps le nom d'Ægiochus ou de Porte-Chevre; c'est elle qui fournit à l'ame du monde, connue sous le nom de Pan, les attributs symboliques du Bouc. C'est le Bouc créateur des Egyptiens adoré à Mendès; c'est ce Jupiter Grec, *cujus omnia plena*; enfin, c'est cette Constellation qui, adorée par les anciens Zabéens, fait dire à Maimonides (Liv. 3, c. 47) : *Quidam de gente Zabiorum serviebant dæmonibus, & credebant quod apparebant hominibus in formâ hircorum, & idcirco vocabant dæmones hædos, & ista opinio fuit diffusa tempore Moysis, sicut scriptura dixit : Non immolabunt de cætero suas victimas hædis aut hircis.* C'est le culte qui est proscrit

dans le Lévitique, c. 16, com. 7, & dans le Deutéronome, c. 32, Comment. 17. (*Selden Prolegomen.* p. 37).

La même Conſtellation porte auſſi en aſtronomie le nom de Bellerophon, comme on le voit dans Cæſius, & c'eſt par elle en effet que l'on peut expliquer l'hiſtoire de Bellerophon ou du génie ſolaire dont le triomphe eſt au ſolſtice d'été au lever de Pégaſe. La Chimere eſt un monſtre aſtronomique, tel que le Tricephale dont nous avons donné l'explication, & compoſé ſur le même principe de la Chevre & du Serpent, dont les levers Héliaques annoncerent le printemps & l'automne, unis au Lion, ſigne ſolſtitial.

Explication de la chimere.

Quant au Scorpion qui figure dans cette Fable, c'eſt celui que nous avons vu dans le monument de Mithras, & qui dévore les teſticules du Taureau équinoxial. C'eſt le même qui fait périr Orion; c'eſt lui qui fait mourir Canopus, étoile du gouvernail du vaiſſeau d'Oſiris, ou allégoriquement pilote de ce vaiſſeau; c'eſt à l'entrée du ſoleil au dix-ſeptieme degré de ce Scorpion que les Egyptiens fixoient l'époque de la mort d'Oſiris : c'eſt lui qui dans l'Edda figure à côté du Serpent & du Loup Feuris, qui ont pour ſœur Héla ou la mort, & dévorent le ſoleil. Ces monſtres ſont de la famille de Pharbante ou Phorbante, nom du Serpentaire en aſtronomie, Conſtellation placée au-deſſus du Scorpion, & qui ſe levoit avec le ſoleil à l'entrée de l'automne. Le Loup eſt ſous le Scorpion, & le Dragon des Heſpérides ſe leve auſſi avec lui. Dans le Zend-Aveſta (tom. II, pag. 157), on dit : lorſque l'envie court ſur la terre, que la mort court ſur la terre; que l'impur Aſchmog ou Ahriman court ſur la terre; que le Dew qui affoiblit l'homme court ſur la terre; que celui qui prend la forme de la Couleuvre court ſur la terre; ou celui qui prend la forme du Loup court ſur la terre; lorſque le vent violent du Nord court ſur la terre, & qu'il porte l'anéantiſſement : ſi les Dews qui prennent la forme de la Couleuvre me frappent, &c. On voit tant de traits de reſſemblance entre ces Théogonies, & tant de rapport avec le ciel & les

aſtres génies, qu'on ne peut pas douter qu'elles n'ayent une filiation commune. J'ai tout lieu de penſer que les peuples du Nord ont reçu cette Théologie des peuples qui habitoient entre la mer Caſpienne & la mer Noire, juſqu'au mont Caucaſe, & des grands Empires qui s'étendoient le long de l'Araxe, du Tigre & de l'Euphrate.

Fable du Poiſſon.

Le culte des animaux étant une des choſes les plus extraordinaires, eſt auſſi l'une des plus propres à conſtater l'avantage de mes explications; je vais donc montrer l'origine du culte du Poiſſon, l'un de ceux qui prouvent de la maniere la plus frappante l'allégorie aſtronomique. Lorſque le ſolſtice d'été répondoit aux premiers degrés du Lion, le jour du ſolſtice fut obſervé & célébré chez les Syriens & les Egyptiens, comme l'époque la plus importante pour le cultivateur. En Egypte, c'étoit l'inſtant où le Nil ſortoit de ſon lit pour répandre ſes eaux bienfaiſantes, & engraiſſer les campagnes par ce limon précieux qui contenoit le germe de leur fécondité. En Syrie, la terre couverte de moiſſons trouvoit dans le ſoleil cette force active qui mûrit les récoltes, & l'épi jauniſſant alloit tomber ſous la faulx du Laboureur. Ce moment ſi déſiré étoit annoncé dans les cieux par le lever ou le coucher de quelque belle étoile : c'étoit-là le meſſager de la Divinité, le génie avant-coureur qui, par ſon apparition ou ſa retraite, avertiſſoit l'homme de l'action puiſſante du ciel ſur la terre, & guidoit en quelque ſorte la marche de la nature.

La belle étoile du grand Chien, Sirius ou la Canicule, fit long-temps cette fonction ; & ſon ſymbole vivant, le Chien, fut conſacré dans les temples. Mais bientôt la préceſſion des équinoxes éloignant Sirius du ſolſtice, il fallut ſe ſervir d'une autre Conſtellation. Le Poiſſon auſtral devint une indication plus préciſe, & remplaça le Mercure Anubis. Il devint pour les Syriens, qui moiſſonnoient à la fin de Juin, le génie des bleds ; & ils lui donnerent le nom de Dagon, qui ſignifie le Dieu des bleds, ſuivant Philon, interprete de Sanchoniaton : Δαγων ὅς εςι Σιτων. Tel eſt le ſens que Philon de Biblos donne

à ce nom. J'avois d'abord cru que ce mot pouvoit venir de *Dag*, qui signifie Poisson dans cette langue ; mais l'interprétation de Philon, & la fonction de génie des moissons que remplissoit Fomalhaut *, m'a fait préférer l'étymologie de *Siton*, d'autant plus que Sanchoniaton ajoute que Dagon avoit trouvé le Bled. La Théogonie phénicienne comptoit Dagon pour un des qutre fils du ciel, ou d'Uranus, né de son mariage avec la terre ou γῆ. On sent qu'une pareille filiation convient parfaitement à une étoile, & que l'action du ciel sur la terre, a produit le mariage allégorique, dont Dagon est le fruit. Le Bootes, ou Atlas, Béthula ou la Vierge, Crone ou Persée, sont ses trois autres freres, tous fils du ciel, ou étoiles.

En suivant le principe que j'établis, que les Constellations qui avoient rapport aux saisons & auxquelles on pouvoit attribuer quelqu'influence sur la terre, ont dû être consacrées ; le Poisson austral a dû être honoré en Syrie, & vraisemblablement, il est le génie du bled, connu sous le nom de Dagon ; mais c'est trop peu de dire qu'il a dû être honoré en Syrie, puisque nous savons qu'il l'a effectivement été. Voici ce qu'en dit Hyginus d'après le témoignage d'Hygesias : *Hic videtur ore aquam excipere à signo aquario, qui laborantem quondam Isim servasse dicitur : pro quo beneficio simulacrum Piscis & ejus filiorum inter astra constituit. Itaque Syri complures pisces non esitant, & eorum simulacra aurata pro diis penatibus colunt ;* & Ovide (*Fast.* Liv. II, vers. 472) :

Indè nefas ducunt genus hoc imponere mensis,
Nec violant timidi piscibus ora Syri.

Voilà donc le Poisson austral mis aux nombres des Dieux Pénates des Syriens, & sa statue enduite d'une légere

* Fomalhaut est le nom de la plus belle étoile de cette Constellation ; Phom en Arabe signifie bouche ; Al est l'article ; & Haut signifie Poisson, ainsi Fomalhaut est la bouche du Poisson, parce que cette étoile fait effectivement partie de la bouche du Poisson austral.

couche d'or, symbole des étoiles, proposée à l'adoration des peuples. Après l'observation que nous avons faite sur sa fonction d'étoile des moissons & de génie de l'année, qui souvent a commencé au solstice d'été; on sent aisément combien cette Constellation a dû être observée, & quel rôle important elle joue dans la religion des adorateurs de l'ame de la nature, du soleil, de la lune, & de la l'année déïfiée chez les anciens peuples.

Passons en Egypte, où la terre semble suivre d'autres loix que par-tout ailleurs; mais où les aspects célestes sont à-peu près les mêmes qu'en Syrie. Nous y trouverons le culte du Poisson également établi; & les raisons que les Prêtres nous donnent de ce culte prouvent que c'est le Fomalhaut, ou le Poisson austral qu'on y adoroit. Ce ne sera point ici le génie des bleds qu'on honorera dans l'étoile du solstice, mais l'astre du Nil, le génie des eaux, & le signe avant-coureur de l'année & du débordement. Voici ce que nous dit Plutarque du Phagre, Poisson sacré chez les Egyptiens. Les habitans de Syenne honorent le Phagre, parce qu'il leur apparoît au moment du débordement, & sa vue est pour eux l'annonce agréable d'une crue d'eau qu'ils désirent. *Videtur enim unà cum Nilo apparere: ejusque exoptatum incrementum conspectus ipse nuntiare.*

On sent assez que ce passage pris à la lettre n'offre qu'une Fable absurde, & qu'il seroit ridicule de croire qu'un Poisson sortît de la mer tous les ans, pour annoncer au peuple Egyptien le débordement du Nil. Mais, considéré comme allégorie astronomique, il présente une idée simple, & une expression toute naturelle de l'écriture hiéroglyphique des Egyptiens. Ce n'étoit donc point un Poisson réel qui rendoit ce service officieux au peuple Egyptien, & à qui on attribuoit la fonction de génie bienfaisant; c'est au Poisson céleste que s'adressoient ces hommages; c'est lui que l'on consacra dans le temple de la nature élevé à Sais, à côté de l'Epervier & l'Hippopotame, qui firent la même fonction de Constellations solstitiales.

Le coucher de l'Aigle arrive lorsque le soleil est vers

la fin du Cancer; & son lever, quand le soleil est à la fin du Capricorne, & il avoit beaucoup de rapport avec les termes de la course du soleil, & les portes des Dieux: aussi le Zend-Avesta (tom. II, p. 388), dit-il que l'Aigle a été placé gardien aux deux portes du monde; ainsi l'Aigle étoit consacré avec le Poisson.

Le Poisson sacré prit différens noms; celui de Phagre, d'Oxyrinque, de Lépidote, & d'Oannes; parce que l'espece de Poisson consacrée au génie ne fut pas la même dans toutes les Dynasties. C'est ainsi qu'on avoit consacré le Chien, en général, à Sirius, sans qu'on se soit fait, ce semble, une loi de consacrer par-tout la même espece de Chien.

D'abord il paroît que l'Oxyrinque fut, comme le Phagre, représentatif du Poisson céleste Fomalhaut. Le nom de Poisson Oxyrinque signifie le Poisson au nez pointu ou à la tête éfilée. Les peuples de la Dynastie d'Oxyrinque, nous dit Plutarque, adorent le Poisson Oxyrinque, ainsi appellé, à cause de la forme éfilée de sa tête *acuto rostro*. Or, c'est sous cette forme que le Poisson austral est représenté dans le Zodiaque des Indiens, qu'on peut conjecturer avoir une origine commune avec celui d'Egypte, par la grande ressemblance des animaux symboliques tracés dans le Zodiaque de ces deux peuples. Ce Zodiaque est imprimé dans les *Transactions Philosophiques* de 1772 (pag. 353), & dans le premier volume de l'histoire de l'Astronomie de M. Bailly. Les Indiens le placent, comme dans nos spheres, sous le ventre du Capricorne; car, quoique le Poisson austral semble tenir à la Constellation du Verseau, cependant il se reploie sous le Capricorne, & fait partie de cette division. Ce monument des Indiens remonte à la plus haute antiquité, puisque le point équinoxial y est fixé aux Gemeaux. Ainsi il paroît qu'à cette époque l'Oxyrinque étoit l'espece particuliere de Poisson qu'on avoit peinte à l'extrêmité de l'eau du Verseau (*Kirker, Œdip*, tome II, pag. 201.)

Le culte rendu au Lépidote se rapportoit également à l'étoile du Nil & au génie avant-coureur des eaux. Hérodote, parlant de ce Poisson respecté des Egyptiens, nous

nous dit qu'il étoit consacré au Nil : *Arbitrantur etiam sacrum esse ex omnibus piscibus lepidotum & anguillam. Hos pisces aiunt sacros Nili esse.* On voit, par ce que nous avons dit du Poisson austral, pourquoi le culte du Lépidote étoit relatif au Nil, plutôt qu'au soleil ou à la terre. Quant à l'autre Poisson *Anguilla*, en grec Εγχελυς, c'étoit vraisemblablement le symbole de la Constellation de l'Hydre, dont le lever héliaque annonçoit aussi le commencement du débordement. Le nom d'Εγχελυς est encore donné aujourd'hui au Serpent céleste ; & la Constellation de l'Hydre avoit un rapport si direct au Nil, qu'elle en portoit même le nom chez les Egyptiens, suivant le témoignage de Théon. L'image de l'Oxyrinque & du Nil étoient unies dans la sphere Egyptienne dans la case du Verseau. *Kirker*, *Œdip.* tom. II, part. 2, p. 201.

Ainsi on peut croire que la diversité des noms d'Oxyrinque, de Lépidote & de Phagre, donnés aux Poissons honorés en Egypte, ne vient que de la diversité de l'espece de Poisson consacré au génie unique, au Poisson céleste. Plutarque même, confirme ce soupçon en les réunissant tous trois dans une même Fable, & leur attribuant indistinctement la même fonction du génie qui avoit dévoré les testicules d'Osiris. Effectivement on disoit que les parties génitales d'Osiris avoient été jettées dans le Nil, & qu'un de ces Poissons les avoit englouties. Voici quel me semble être le sens de cette Fable. La force végétative en Egypte sembloit suspendre son action au solstice d'été. La terre inondée par les eaux du Nil cessoit de produire ; mais le germe de la fertilité restoit dans les eaux qui couvroient les campagnes. Osiris mort, avoit donc laissé dans le Nil le germe de la fécondité : c'est la même idée qui se retrouve dans les Fables grecques ; mais appliquée à un climat où la nature suit un ordre différent de celui de l'Egypte. On voit Uranus, ou le ciel, qui cesse de contribuer aux productions de la terre en automne, mais dont la vertu productive se conserve dans les pluies de l'hiver, & se développant au

printemps, fait sortir du sein des eaux la Déesse de la génération, Vénus Néomenie de l'équinoxe alors au Taureau : peut-être aussi est-ce son coucher d'automne.

Porphyre (*de Antro Nympharum*, pag. 118), donne à-peu-près la même explication que nous sur la castration de Saturne, & la naissance de Vénus : *Cœlum coeundi desiderio in terram descendentem Saturnus exsecat.. Saturnus enim, ejusque orbis primus est eorum, qui contra cœlum moventur. Descendunt autem tam à cœlo, quam à stellis errantibus virtutes quædam; sed cœli virtutes Saturnus, Saturni Jupiter excepit... Concurrit autem aqua ad generationem... Lunam quoque generationis Præsidem Apem vocant, quam & alio nomine Taurum dixerunt : & exaltatio lunæ est Taurus*; & plus bas il dit de ce Taureau, où arrive la néomenie, qu'il est l'auteur & le chef de la production & de la génération. C'est ainsi que Virgile suppose qu'au printemps l'Æther, ou le ciel : *Conjugis in gremium descendit.* Lucien, *de dea Syriâ*, appelle aussi Vénus, *causam illam atque naturam principia & semina omnium ex humido præbentem.*

On dût donc regarder le Poisson céleste comme le dépositaire du principe de la fécondité, puisqu'il annonçoit en Egypte deux époques importantes, le solstice d'été, commencement du débordement, & ensuite par son coucher héliaque, le commencement de la reproduction du bled sur la fin de l'automne, lorsque le soleil parcouroit les derniers degrés du Sagittaire.

Ælien rapporte, que les Egyptiens qui habitoient la préfecture d'Oxyrinque avoient tant de vénération pour le Poisson Oxyrinque, qu'ils n'osoient pêcher aucuns Poissons, de crainte de nuire à celui-là, & de l'envelopper dans leurs filets. Ils prétendoient qu'il étoit né des blessures & du sang d'Osiris.

Ælien place l'histoire de ce Poisson sacré à la suite de celle du Chien, qu'il dit avoir été consacré à Sirius, ou à l'étoile qui annonçoit à l'Egypte le débordement de son fleuve. Le même motif dût établir le culte des Poissons

en l'honneur du Poiſſon auſtral, qui, peu de temps après, fit la même fonction d'étoile du Nil, que ne pouvoit plus faire Sirius.

Strabon nous dit qu'il étoit, ainſi que le Lépidote, en vénération dans toute l'Egypte ; mais qu'il recevoit un culte ſpécial dans la Dynaſtie à laquelle il avoit donné ſon nom, & qu'il avoit un temple dans la ville d'Oxyrinque.

Nous retrouvons auſſi le poiſſon conſacré dans le temple de Minerve à Sais. On y avoit tracé cinq figures hiéroglyphiques, un enfant & un vieillard, un Epervier, un Hippopotame & un Poiſſon. Ces ſymboles étoient vraiſemblablement relatifs à l'année ſolſtitiale, qui commençoit autrefois au lever de Sirius ; ce qui fit dire à l'Iſis Egyptienne, celle qui, ſuivant Hor-Apollo, déſignoit l'année: *Ego ſum quæ in ſidere canis exorior. Sirius* ne fut pas longtemps une annonce exacte du ſolſtice ; le coucher de l'Aigle, c'étoit en Egypte un Epervier ; celui du Fomalhaut, & le lever de Pegaſe, Cheval fluviatile, ſervirent ſucceſſivement à déterminer le ſolſtice d'une maniere plus préciſe. Dans le Planiſphere de Bianchini, c'eſt un Cheval, fort ſemblable à l'Hippopotame, qui répond au ſigne du Lion. Mais parmi ces Conſtellations, les unes paroiſſoient au levant, les autres au couchant, l'une le matin, l'autre le ſoir. L'enfant & le vieillard, ſymboles uſités chez les anciens pour peindre le levant * & le couchant, déterminoient le lieu des Conſtellations, & fixoient le ſens des trois emblêmes aſtronomiques. Le Poiſſon céleſte avoit ſur les autres caracteres de l'Ecriture ſacrée, l'avantage de déterminer le ſolſtice par ſon lever du ſoir, & ſon coucher du matin, le même jour. La durée de ſon apparition meſuroit celle de la plus courte nuit de l'année ; il ſe levoit au moment où le crépuſcule affoibli permettoit aux étoiles de paroître, & deſcendoit ſous l'horizon aux

---

* *Neque putant ſolem infantem recens natum è loto emerſiſſe, ſed ſic ortum ſolis pingunt.* Plutarque (*de Iſide*, pag. 355).

premiers rayons du jour. La plupart des autres génies ne marquoient une époque aſtronomique que par un lever ou un coucher; le Poiſſon auſtral la fixoit par ce double phénomene. Il paroiſſoit en quelque ſorte fait pour annoncer au peuple Egyptien le débordement du Nil. Si l'aſtre du jour l'avoit vu diſparoître le matin, le ſoir il ſortoit le premier des flots de la mer Rouge ; & cette circonſtance ſinguliere de la retraite & du retour du génie qui guidoit la marche de la nuit, donna lieu à la Fable du Mercure Oannes, animal amphibie, qui avoit des pieds & une voix d'homme, une queue de Poiſſon. Il venoit, nous dit la Fable, pendant la nuit à Memphis, & le ſoir ſe retrouvoit encore à la mer Rouge, & répétoit tous les jours la même courſe. Il avoit inſtruit les Egyptiens, & ils tenoient de lui leur Aſtronomie & pluſieurs autres ſciences. D'après la fonction de génie de l'année, d'étoile du Nil, & d'aſtre avant-coureur des eaux que fit Oannes, il n'eſt pas étonnant que les Egyptiens lui aient fait honneur de leurs connoiſſances, comme ils en faiſoient honneur à Sirius, le Mercure Anubis, au Mercure Perſée, génies de l'équinoxe de printemps.

Son retour à la mer Rouge vers laquelle il revenoit chaque ſoir, s'explique fort ſimplement par ſon retour à l'Orient de l'Egypte & à la mer Erythrée, d'où il ſembloit ſortir le ſoir après avoir diſparu le matin au couchant. Le Fomalhaut ſe levoit au Sud-Eſt de l'Egypte avec environ 50 degrés d'amplitude, & parconſéquent au même point de l'horizon, où l'habitant de Memphis plaçoit la mer Rouge. Il ſeroit d'autant plus difficile de donner de la réalité à cette tradition, qu'il n'y a pas de fleuve qui forme une communication entre Memphis & la mer Rouge.

On obſervera que l'Oxyrinque dont nous avons montré l'indentité avec le Poiſſon auſtral, & parconſéquent avec l'Oannes ou le Mercure du ſolſtice, étoit, au rapport d'Ælien, un Poiſſon de la mer Rouge, où ſe leve Fomalhaut. On a vu ci-deſſus que Dagon étoit auſſi ce Poiſſon; or, l'identité de l'Oannes & du fameux Da-

gon, ou Dieu Poiſſon des Phéniciens, qui réſulte de mon ſyſtême, eſt atteſtée par Syncelle lui-même : il dit que l'Oannes s'appelloit Odacon; c'eſt une union de l'article grec ὁ & de δαγων, prononcé δακων. C'eſt donc ὁ δαγων, & non pas ο δακων, qu'il faut lire; mais rien de plus ordinaire que ces altérations de mots étrangers. J'ignore ſi le nom d'Oen & d'Oannes qu'on lui a donné, étoit le nom d'un Poiſſon, ou une dénomination générale appliquée aux génies des quatre ſaiſons. Il eſt certain qu'on parle de quatre Oannes, auxquels on donnoit le nom d'*Annedotes*, & qui paroiſſoient *in Converſione ſæculi*, diſoient les anciens. Or, on ſait que ce mot *converſio ſæculi*, ou *anni*, déſignoit les tropiques, & même les équinoxes, & que les changemens qui s'opéroient dans la nature à ces quatre points, les firent appeller tropiques

Quæ Tropica appellant, quod in illis quatuor anni
Tempora vertuntur ſignis, nodoſque reſolvunt,
Inducantque novas operum, rerumque figuras.
Manil. Liv. III, verſ. 621.

Cette tradition ſur les quatre génies équinoxiaux & ſolſtitiaux, ſe trouve par-tout : Sanchoniaton, dans la Théologie Phénicienne, donne à Uranus ou au ciel quatre enfans, ou quatre génies étoiles, ſuivant notre ſyſtême. Chez les Chinois, Jao enſeigne à ſes Aſtronomes les moyens de déterminer les ſolſtices & les équinoxes, & pour cela il déſigne quatre étoiles, une deſquelles eſt l'aſtre *Ho*, que je ſoupçonne être notre Poiſſon auſtral. Les Arabes l'appellent encore *Haut*, nom du Poiſſon dans cette langue. En Perſe, ce ſont quatre étoiles qui préſident aux quatre points cardinaux de la ſphere, Taſcheter à l'Eſt, Satevis à l'Oueſt, Venant au Midi, & Haſtorang au Nord. Ces quatre points cardinaux n'étoient que les tropiques & les ſolſtices, comme l'a très-bien obſervé M. Bailly. Ces aſtres étoient les génies des quatre ſaiſons. En Egypte, au lieu de quatre étoiles, on nomme quatre animaux ſymboliques, qui ſont encore dans nos Conſtellations, & qui fixoient alors les quatre points cardinaux de la courſe

annuelle du ſoleil. C'étoient, dit ſaint Clément, quatre caracteres de l'Ecriture ſacrée, & ils déſignoient les ſolſtices & les équinoxes. Il en dût être de même des quatre Oannes des Caldéens, qui paroiſſoient *in converſione ſæculi*, ou *anni*; Job parle auſſi de quatre aſtres, qui ne ſont rien autre choſe que les quatre étoiles qui préſidoient aux quatre points cardinaux de la ſphere. Mais qu'il y ait eu quatre Oannes, ou un ſeul, on voit toujours le Poiſſon auſtral jouer le principal rôle; c'eſt ce Poiſſon dans lequel l'ame du monde, où Viſchnou place le ſiege de ſa puiſſance dans ſa troiſieme Métamorphoſe; il y prend le nom de Mach-autar, & tue le monſtre Bennenaſer, ou l'Ourſe céleſte, appellée Bennenaſch, au moment où la Déeſſe Bauni (ou la Vierge céleſte), va au bain, c'eſt-à-dire, deſcend au ſein des flots; ce qui arrive au lever du Poiſſon auſtral, lorſque l'Ourſe paſſe au méridien inférieur. Cette Métamorphoſe eſt dans la Chine illuſtrée de Kirker (pag. 158).

Ce même Poiſſon dût être obſervé aux environs du ſolſtice d'hiver. Il diſparoiſſoit dans les rayons ſolaires, lorſque le ſoleil approchoit du Capricorne, & ne reparoiſſoit que lorſque le ſoleil étoit arrivé au milieu des Poiſſons, & reſtoit ainſi abſorbé dans les flots de lumiere, pendant les trois mois pluvieux des régions tempérées.

Je ne ſuivrai pas dans tous ſes détails l'explication des Fables faites ſur le Poiſſon auſtral, & de toutes les Divinités & de tous les génies, en apparence différens, à qui cette ſeule Conſtellation a donné naiſſance; je crois en avoir aſſez dit pour donner une idée abrégée de la marche que j'ai ſuivie, & du génie des Orientaux dans leurs Fables, & leur Théologie. C'eſt une des preuves les plus frappantes de l'allégorie qui avoit engendré ce culte des animaux; on pourroit ſoupçonner que le culte du Taureau avoit été occaſionné par l'utilité de cet animal dans l'agriculture; mais le culte du Poiſſon ſuffit bien pour détruire la conjecture, & prouver que c'étoit l'ame du monde incarnée en Taureau, ou agiſſante ſous ce ſigne.

Ainsi j'ai prouvé que les Divinités du ciel, telles qu'Hercule & Bacchus, ont été imaginées d'après les astres, & que les animaux que l'antiquité révéroit se trouvent encore n'être que les emblêmes des étoiles. Il me reste à examiner les Divinités infernales; on sera surpris de voir comment elles s'accordent avec mes principes, & il sera enfin prouvé que presque tout ce que les Païens ont adoré dans le ciel, sur la terre & dans les enfers, se trouve également dans les Constellations.

PLUTON ne doit être, dans mon systême, qu'une forme particuliere de l'ame du monde & de l'esprit moteur des spheres, considérée au temps où commence le regne de la nuit, & lorsque le soleil va porter la vie & la lumiere dans l'hémisphere méridional. Il doit donc être peint avec les attributs des Constellations qui fixent ce point important de l'année astronomique & de l'année rurale, c'est-à-dire, que Pluton doit se trouver dans les limites équinoxiales d'automne : nous allons d'abord faire voir que cette idée de Pluton que nous présentons comme un corollaire de notre systême général, étoit effectivement celle que les anciens avoient de cette divinité.

Explication des Divinités infernales.

Les Stoïciens regardoient Pluton comme le génie qui présidoit à la matiere & à la faculté génératrice dont elle est susceptible « *Terrena autem vis omnis atque natura Diti* » *patri dedicata est .... quia recidant omnia in terras, & orian-* » *tur è terris* » (*Cicero de Nat. Deorum*, Liv. II, c. 26). Il étoit dans l'ancienne Théologie le même que Jupiter, que Macrobe dit être l'ame du monde. *Juxta Theologos Jupiter est mundi anima* (*Somn. Scip.*). Hermes *in Asclepio*, l'appelle *Plutonius Jupiter*, & l'hymne d'Orphée ξευ χθονιε. On distinguoit Pluton du Jupiter céleste par le surnom de *Chtonius* ou de *Terrestris*, & par celui de *Jupiter infernus*, parce qu'il exerçoit son empire sur l'hémisphere inférieur, & dans la partie du ciel enfoncée sous la terre. Ceux qui ont confondu l'intelligence solaire avec le soleil même, ame visible de l'Univers, ont toujours regardé Pluton comme le soleil des signes inférieurs, ou des signes d'hiver. C'est le sentiment de Porphyre dans

Eusebe (*Præparat. Evang.*, Lib. III, c. 11). « *Per Plu-*
» *tonem intelligi volebant solem qui circa solstitium hyemale*
» *sub terras commeans, latentem & ignotum orbem circum-*
» *eundo peragrat* ». L'oracle de Claros dit qu'on donnoit à Yao, ou au Dieu suprême le nom de Jupiter, au printemps, & de Pluton pendant l'hiver :

Dic
Deorum omnium supremum esse Jao, quem
Hyeme Orcum dicunt, ineunte vere Jovem.
Macrob. Sat. Liv. I, ch. 18.

Ce nom Yao, est celui de l'ame des spheres, & du génie du premier mobile ou du premier ciel (*Epiphan.*, c. 26) *in primo cœlo esse* Yao *principem*. Macrobe confirme également par les vers d'Orphée cette diversité de noms donnés à l'être unique dans les différentes saisons de l'année; chez lui Jupiter, Bacchus, Pluton désignent le même être, le soleil visible, & dans mon systême, l'ame du soleil & de l'Univers entier, ce *spiritus unus* qui se métamorphose en plusieurs manieres pendant une révolution solaire, & prend les attributs des astres dans lesquels il voyage. Pluton est appellé le Jupiter noir, dans Silius Italicus, Liv. VIII.

Après l'avoir considéré sous son nom connu de Grecs & des Romains, considérons-le sous des noms étrangers, & nous verrons que les Dieux avec lesquels les Grecs & les Romains l'ont identifié, présentent tous la même idée que celle que nous donnons ici de Pluton. Plutarque & plusieurs autres Savans disent qu'il est le même que le fameux Sarapis des Egyptiens (*Julian imperat. orat.* 4, *& Plutarq.*, *de Isid.*, pag. 361) : *Neque verò Sarapis alius quàm Pluto*. Il en est de même de S. Clément (*in protrept. edit Græc. Commelin.*, pag. 14). Tous ces auteurs l'appellent Sarap, mais Sarapis, suivant Philocorus, *erat nomen ejus qui universum ordinat atque ornat*. Il est vrai que Plutarque rejette le sentiment de ce Savant; mais ce n'est que l'étymologie qu'il blâme, & qui ne vaut rien, non

non plus que celle de Plutarque, comme nous le verrons bientôt. Du reste, il admet l'idée théologique, puisqu'il convient plus bas qu'on peut le regarder comme le principe du mouvement universel de la nature, ce qu'étoit effectivement Pluton, ou l'ame du monde métamorphosée en serpent, *Sarap*, en langue Chaldéenne. Plutarque convient lui-même que ce nom n'est point d'origine Grecque (*de Iside*, pag. *376*). C'est le même serpent dont on supposoit dans les mysteres que Jupiter avoit pris la forme pour s'unir à Proserpine, & c'est ainsi qu'on doit expliquer ce que dit Plutarque de Sarapis qu'il est le même qu'Osiris ou l'ame du monde, mais Osiris lorsqu'il a subi sa métamorphose. « *præstat autem Osirim cum Baccho eum-* » *dem facere, & cum Osiride Sarapim, sic dictum postquam* » *naturam mutavit* ». On verra bientôt que Jupiter étoit Taureau avant de devenir serpent, comme Osiris & Bacchus étoient peints avec les attributs du Taureau, avant de se métamorphoser en Sarap ou Dieu serpent. D'autres disoient qu'Apis mort étoit devenu Sarapis. « *Nymphodorus* » *ait Apim Taurum mortuum Sarapim fuisse appellatum* (*Lylio* » *Giradi*, pag. 191). Ce qui est vrai, puisque le coucher du Taureau Apis fait naître Sarapis. S. Augustin dit aussi : « *His temporibus rex Argivorum Apis navibus transvectus* » *in Ægyptum, cum ibi mortuus fuisset, factus est Sarapis,* » *omnium maximus Ægyptiorum Deus* (*de Civitate Dei*, » Liv. XVIII).

Les peuples du Nord ont le Dieu blanc & le Dieu noir qui est le Roi des enfers : Plutarque nous représente le Pluton des Grecs sous les mêmes traits que l'Arhiman des Perses, ou le génie qui présidoit aux six signes inférieurs dans la sphere. Or on a vu ci-devant qu'Arhiman n'est que l'astre génie qui préside à l'empire de la nuit qui s'étend depuis l'équinoxe d'automne, jusqu'à celui de printemps, ou à l'hémisphere inférieur. Ce qu'Oromase & Arhiman étoient dans la Théologie des Perses, Jupiter & Pluton l'étoient dans celle des Grecs : « *Bonam* » *partem Jovi Olympio, malam Diti averrunco Græci assignant* (Plut.) ». Et Diogène Laerce dit que Pluton est le

même qu'Arhiman chez les Perſes : « *Duo juxtà illos eſſe » principia... Bonum Dæmonem & malum, alterum ex iis » Jovem & Oromaſdem, alterum Plutonem & Arimanium » dici* (*Proëm.* pag. 6) », Heſychius confond auſſi Arhiman avec Pluton. Ce que nous avons dit du génie de la nuit, d'Arhiman conſidéré comme collegue d'Oromaze dans l'adminiſtration de l'Univers, où l'un préſide à la lumiere & l'autre aux ténebres, doit s'appliquer au partage fait entre Jupiter & Pluton, l'un Roi du ciel ſupérieur, l'autre de l'inférieur.

Ces deux principes que l'on trouve dans toutes les religions païennes ſont deux formes oppoſées du même être, & ne ſont différens l'un de l'autre que par la nature des opérations dont ils ſont agens, & de la force dont ils ſont dépoſitaires. Conſidérés comme aſtres & génies, ils ſont diſtingués, & même oppoſés dans leur nature & leurs fonctions; mais ſous un autre rapport, ils ne ſont que la force unique qui meut la nature, crée, conſerve & détruit, & n'eſt diviſée que dans ſes agens viſibles.

Proclus exprime très-bien cette idée théologique ſur les formes variées & ſouvent oppoſées que prend l'être unique lorſqu'on le conſidere dans le monde, ou l'ordre des génies dépoſitaires d'une portion de la force univerſelle : « *Immutari videntur Dii, cum idem numen juxtà diverſos » ordines & gradus ad extremum uſque procedit, multiplicans » ſe ipſum, & in ſubjectas adminiſtrationes deſcendens. Etenim numen hoc modo videtur mutari in eam formam in quam » progrediens supernè deſcendit. Ità Apollinem accipitri ſimilem dicunt, ibidi Mercurium, infimos ipſorum & magis » dæmonios gradus indicando, in quos à ſuperioribus pro- » cedunt* ». Ce paſſage eſt vrai, lorſqu'on l'applique aux animaux céleſtes, ou aux aſtres génies dans leſquels l'ame du monde & du premier mobile fixe une portion de la force de l'Univers & de l'harmonie céleſte, dont l'action ſur la terre étoit cenſée tout produire. Cette vérité eſt confirmée par Martianus Capella dans la belle Hymne qu'il adreſſe à l'ame du monde, ou à l'intelligence myrionime émanée du pere.

Ignoti vis celſa patris, vel prima propago....
Ultrà mundanum fas eſt cui cernere patrem
Et magnum ſpectare Deum, cui circulus Æthræ
Paret, & immenſis moderaris raptibus orbes....
Te Serapim Nilus, Memphis veneratur Oſirim:
Diſſona ſacra Mythram, ditemque ferumque Typhonem.
Atys pulcher item, curvi & puer almus aratri,
Ammon & arentis Lybies, & Biblus Adonis;
Sic vario cunctus te nomine convocat orbis.
Da, pater, æthereos mentis conſcendere cætus,
Aſtrigerumque ſacro ſub nomine noſcere cœlum.

Il n'eſt pas difficile de reconnoître ici cette intelligence univerſelle qui gouverne la nature, & ce *Spiritus unus* qui anime toutes ſes parties, & qui prend différentes formes & différens noms, *Oſiris & Typhon* tout enſemble, Oromaze & Arhiman.

Sans notre Théorie il eſt impoſſible d'expliquer l'identité d'oſiris & de Typhon; mais lorſqu'on s'éleve au-deſſus du monde des génies, & qu'on remonte vers la divinité ſuprême, toutes ces forces diviſées rentrent dans l'unité qui les contient toutes & dont elles ſont une portion & une émanation. C'eſt ainſi que dans la Théologie indienne, Brama, Wiſchnou & Routren, ne ſont que des attributs & des démembremens d'une force unique, la ſouveraine puiſſance.

Les trois principes des Indiens, ſuivant M. le Gentil, ne ſont que les attributs perſonifiés du premier être qu'ils admettent, & les enfans de la ſouveraine puiſſance qui crée, conſerve & détruit (*Voyage aux Indes*, tom. I, pag. 154).

Selon les Indiens, dit M. Anquetil (tom. I, pag. 138), Karta ou le grand être, le ſeul Dieu ſouverain, le plus ſubtil des élémens, infiniment parfait, éternel, indépendant, la ſublime puiſſance s'eſt transformé en trois figures humaines. La premiere, appellée Roudra; la ſeconde Viſchnou, la troiſieme Brouma: il a rempli ces trois per-

ſonnes d'intelligence. En elles, il n'y a qu'une divinité qui eſt Karta : c'eſt par elles qu'il opere tout. Brouma eſt le créateur, Viſchnou eſt le conſervateur & entretient le bon ordre, Roudra eſt le deſtructeur. Le même auteur (tom. II, pag. 592) reconnoît que chez les Indiens Ormuſd & Arhiman ne ſont que des principes ſecondaires, actifs & producteurs : le premier bon par eſſence & ſource de tout bien : le ſecond corrompu & auteur du mal qui partage la durée de 12000 ans.

Ces principes une fois établis, Pluton n'eſt qu'un Jupiter; mais un Jupiter d'automne & d'hiver, & qui préſide ſur la terre, entretient le feu végétatif qu'elle conſerve encore dans ſes entrailles, & pénetre toutes les parties de ce chaos, juſqu'à ce que le Dieu de la lumiere vienne au printemps rendre à la nature ſon éclat & ſa vigueur, & faſſe éclore un nouveau monde encore caché dans les germes que la terre recele dans ſon ſein. Comme Jupiter, il embraſſe tout l'Univers, en pénetre toutes les parties, & ſemble incorporé avec le grand tout dont il eſt l'ame. C'eſt la peinture que Sarapis ou Pluton fait de lui-même, lorſqu'il répond par ſon oracle à ce Roi de Chypre qui lui demande quelle eſt ſa nature : « Ma tête » eſt dans les cieux, la mer eſt mon ventre, la terre mes » pieds & le ſoleil mon œil (*Macr. Sat.* Liv. 1, c. 20) ». L'Ecriture elle-même peint Dieu embraſſant la nature, & auſſi préſent aux enfers qu'il l'eſt au ciel : « *Si aſcendero in cœlum, tu illic es : ſi deſcendero in infernum, ades*, &c. (*Pſal.* 138).

Ophiuchus répond à Pluton.

Cherchons maintenant dans les cieux quelle Conſtellation fournit à Pluton ſes attributs. La premiere qui ſe préſente à nos regards, c'eſt Ophiuchus & ſon Serpent, placés ſur l'équinoxe d'automne, & dans leſquels l'ame du monde s'incarnoit, lorſque le ſoleil paſſoit dans l'hémiſphere inférieur, & que par ſa retraite il laiſſoit triompher la nuit ſur le jour : comparons les attributs de Pluton & de Sarapis avec ceux de cette Conſtellation, & tâchons d'en appercevoir les rapports. D'abord l'étymologie eſt des plus favorables. Sarapis, en hébreu, eſt le

nom du Serpent & d'un Serpent de feu (*Buxtorf*, pag. 849), tel étoit le Serpent céleste. Le Serpent d'ailleurs étoit chez les Egyptiens une des formes de l'ame du monde qui pénetre toutes les parties de l'Univers, comme l'assure Horus Apollo (Liv. 1, c. 64) : « *Serpentem pingunt, qui est apud* » *ipsos spiritus permeans omnes universi partes* ».

On verra lorsque j'aurai occasion de parler d'*Esmun* ou d'*Esculape*, que ce Serpent symbolique est celui du Serpentaire céleste. C'est le Serpent d'Ophion dont parle Eusebe : c'est celui qu'adoroient les Ophionites (*Epiph.*, c. 37), ce qui fit dire à l'empereur Adrien que les chrétiens adoroient Sarapis (*Flav. Vopis.*).

Secondement, non-seulement Sarapis est le nom oriental du Serpent; mais il est encore certain que le Serpent étoit l'attribut distinctif du Sarapis Egyptien & du Pluton grec, & qu'il étoit aussi étroitement uni à ces génies, qu'il l'est à l'Ophiuchus céleste. Plutarque (*de Iside*, pag. 362) nous dit que quand Ptolomée Soter fit apporter de Sinope la statue de Pluton, les Savans d'Alexandrie déclarerent qu'il étoit le même que Sarapis, & ils en jugerent par le Serpent & le Cerbere, attributs caractéristiques de ce Dieu. *A Dracone & Cerbero conjecturis ductis collegerunt: Plutonis esse simulacrum : allatus Alexandriam Sarapidis nomen, quo Ægyptii Plutonem afficiunt invenit.* Ainsi Sarapis en Egypte, & Pluton en Grece étoient la même divinité, & le Serpent symbolique étoit leur attribut distinctif, comme il est celui de l'Esculape céleste.

Pluton a, comme Sarapis, le boisseau sur la tête (*Montfaucon*, tom. I, pl. 37) & il est vieux; on voit souvent Pluton avec cette inscription *Jupiter Sarap.* (, *ib.* pl. 2).

J'ajouterai que plusieurs auteurs ont prétendu qu'il étoit le Dieu Esculape : « *Deum ipsum* (*Sarapidem*) *multi Æs-* » *culapium... quidam Osirim, antiquissimum illis gentibus* » *numen, plerique Jovem, ut rerum omnium potentem, plu-* » *rimi Ditem Patrem, insignibus quæ in ipso manifesta aut* » *per ambages conjectant* (*Tacite Hist.*, Liv. IV, c. 83 & » 84) ». Ce que nous dit ici Tacite des différentes opi-

nions qu'on avoit sur le Sarapis Egyptien, ou le Jupiter de Sinope, est vrai dans notre systême. Il est Jupiter, ou l'ame du monde; mais *Jupiter terrestris & infernus*, c'est-à-dire, Pluton : il est Osiris, mais Osiris après sa métamorphose en Sarap; enfin il est l'Esculape des Grecs, symbole de l'Esculape céleste. C'est le Serpent fameux qui rendoit des oracles en Grèce & que Lucien dit être le Type vivant du Serpent qui est dans les Constellations (*de Astrol.* tom. I, p. 993) : « *Etenim nec ipsa oracula ab arte astrologicâ » erant aliena... Et Draco sub tripode vocem edit, quoniam » inter stellas Draco conspicitur* ».

Esculape est aussi Ophiuchus.

L'Esculape des anciens avoit pour attribut caractéristique, non-seulement, le Serpent, comme Pluton & Sarapis, mais encore le Chien symbolique de Sarapis. Il avoit son temple à Rome dans l'Isle du Tibre, & pour attributs le Dragon & le Chien : « *Quod is, uberibus Canis sit nu- » tritus* (*Fest.*, c. 14) ».

Comme Esculape Sarapis étoit le Dieu de la santé, & on l'invoquoit dans les maladies; cette derniere fonction étoit celle du Dieu Esmun & Esculape, ou du Serpent céleste, considéré comme génie de l'équinoxe de printemps qu'il fixoit par son lever acronyque. Il est donc clair, d'après ce que nous venons de dire que l'Esculape barbu, le Sarapis & le Pluton étoient la même divinité, c'est-à-dire, l'ame du monde peinte avec les attributs du signe équinoxial d'automne & du génie solaire des signes inférieurs.

On trouve Esculape uni au soleil & à la lune, aux spheres de qui il présidoit (*Antiq. expliq.*, tom. I, part. 2, pl. 186, fig. 2), &, comme dans la sphere, il a l'autel à ses pieds. Macrobe nous dit que les anciens peignoient le soleil de printemps & celui d'automne sous des traits différens & des couleurs relatives au regne de la lumiere & à celui des ténebres. « *Ægyptii solis simulachra » pinnata fingunt, quibus color apud illos non unus est. » Alterum enim cœruleâ specie, alterum clarâ fingunt. Ex » his clarum superum, & cœruleum inferum vocant : inferi » autem nomen soli datur, cum in inferiore hemisphterio, id » est, hiemalibus signis cursum suum peragit; superi, cum*

» *partem Zodiaci ambit æſtivam* (*Saturn.* Liv. I, c. 19) ».

Ce ſoleil des ſignes inférieurs eſt, comme nous l'avons vu, ce que les anciens appelloient Pluton, & il étoit *cœruleus.* Dans notre ſyſtême, c'eſt l'aſtre génie des ſignes inférieurs qui eſt Pluton; & cet aſtre génie eſt le Serpentaire qui retient encore le nom de Cæſius & de Glaucus, mots, en grande partie, ſynonymes de *Cœruleus* (*Cœlum aſtron. poët.*, pag. 146 & 153). Il y a grande apparence que ces épithetes ne ſont reſtées au Serpentaire que parce qu'il étoit le génie *cœruleus* que peignoient les anciens pour déſigner le paſſage du ſoleil aux ſignes inférieurs & l'empire de la nuit. Son Serpent s'appelle auſſi *Serpens cœſii, id eſt, cœrulei.* C'eſt le même génie qui, Jupiter au printemps, nous dit l'oracle de Claros, étoit Pluton en hiver.

S. Clément d'Alexandrie (*in protreptico*, pag. 14 édit. gr.), dit des ſtatues de Sarapis : « *Simulacra Sarapidis eſſe* » *colore cœruleo & nigricante* », ce qui annonce aſſez qu'il étoit le ſoleil, ou génie ſolaire des ſignes inférieurs, notre Eſculape céleſte *cœruleus.*

Les Egyptiens peignoient *colore cœruleo*, l'intelligence Demiourgique appellée Cneph (ou ténébreux), qui produiſoit l'œuf orphique, comme le produit l'homme au Serpent, dont parle Athénagore, & que nous avons prouvé être l'Hercule Serpentaire, ou l'Ophiuchus, placé ſur l'équinoxe d'automne, & qui fixoit la fin du débordement, & le commencement du regne de la nuit. « *Ægyp-* » *tii opificem, quem Cneph appellant, humanâ ſpecie confi-* » *gurarunt, colore cœruleo, eoque nigricante, cingulum aut* » *ſceptrum manu tenentem... Hunc porro Deum ovum ex* » *ore effudiſſe narrant... Ovum autem illud mundum inter-* » *pretantur* (*Euſebe, Præp. Evang.*, Liv. III, c. 11) ». Quelques auteurs prétendent que le Dieu Cneph étoit un Serpent, c'eſt-à-dire, qu'on a diviſé un ſymbole aſtronomique compoſé de l'homme & de ſon Serpent, & que le paſſage d'Athénagoras préſente unis, comme ils le ſont dans le ciel. Le nom d'*Agatho-Dæmon*, ou de bon génie qu'on donnoit à ce Dieu uni au Serpent, ne forme

point ici une contradiction dans notre ſyſtême. C'eſt l'épithete du génie du printemps : elle n'eſt pas plus extraordinaire que ce que dit Claudien de Pluton, *qui letum vitamque geris*, & que l'épithete de *Vitæ datrix*, donnée à Proſerpine dans l'hymne d'Orphée : on a vu qu'il eſt appellé Jupiter au printemps, & Pluton en automne dans l'oracle de Claros. Enfin, il étoit comme Eſculape, le Dieu de la vie & de la ſanté, mais au printemps. Ce Dieu Cneph, le grand Dieu de Thèbes en Egypte, étoit le fondateur de la Thèbes de Grèce, ſous le nom de Cadmus, & le Serpent Agatho-Dæmon des Phéniciens. Il ſuffit, pour concilier tout cela, de diſtinguer ſes deux levers, & ſa double fonction de génie de printemps & d'automne. Auſſi on trouve quelquefois Eſculape ſous la figure d'un jeune homme, quoique le plus ſouvent, comme l'obſerve Montfaucon, il ſoit repréſenté vieux dans les monumens qui nous reſtent, comme le ſont Pluton & Sarapis : à Smyrne il y avoit un Eſculape ſans barbe.

Je ſoupçonne auſſi qu'il eſt le Véjovis des anciens, qu'on peignoit avec l'arc d'Apollon & la Chevre à ſes pieds, & que pluſieurs auteurs diſent être Pluton (*Lylio Giraldi*, tom. I, pag. 85). Tel eſt le ſentiment de Martianus Capella : Aulugelle (Liv. V, c. 12), le regarde également comme le *Dis Averruncus* des Grecs & des Romains, dont nous avons parlé plus haut. Il ajoute : « *Sagittas* » *tenet*... *Quâ propter eum Deum plerique Apollinem eſſe* » *dixerunt. Immolatur illi ritu humano capra, ejuſque ani-* » *malis figmentum juxtà ſimulacrum ſtat* ». Qu'on ait confondu ce Jupiter Eſculape avec Apollon, cela n'eſt point étonnant. Il étoit un Apollon, mais le vieil Apollon. Macrobe prétend que l'Eſculape des anciens étoit le même qu'Apollon : « *Æſculapium verò eumdem eſſe atque Apol-* » *linem probatur*, &c. (*Saturn.*, Liv. I, c. 20) ». S'il porte l'arc & les traits, c'eſt qu'il étoit le génie du Sagittaire, fixant par ſon lever héliaque le paſſage du ſoleil dans ce ſigne. Auſſi dans le planiſphere Egyptien du Pere Kirker, l'Empire d'Arueris ou du vieil Apollon eſt dans le Sagittaire ; & ce génie eſt un grand homme qui

coupe la tête à une Chevre, ce que nous avons expliqué plus haut par le lever d'Ophiuchus au coucher de la Chevre. Voilà pourquoi la Chevre étoit immolée au Véjovis ou au Jupiter Averruncus dont parle Aulugelle. Montfaucon (tom. I, part. 2, pag. 284) obferve que dans tous les monumens Efculape reffemble beaucoup à Jupiter. Dans la fphere orientale rapportée par Kirker (*Œdip.*, tom. II, part. 2, pag. 201) : « *intrà Sagittarii & Capricorni latitudinem* » *Ægyptii ponunt figuram hædi cornua tenentem, ponunt præ-* » *terea Cynocephalum* ». On voit l'union du Chien à l'homme qui immole la Chevre. Dans l'antiquité expliquée de Montfaucon (tom. I, part. 2, pl. 188, fig. 6 & 10), on trouve une médaille de Pergame où on voit Efculape porté fur la main de deux Centaures, tels que le Sagittaire ou Chiron qui l'avoit élevé. Dans une autre médaille (tom. I, pl. 39), il eft repréfenté monté fur un char que traînent des Centaures. C'eft le coucher de la Chevre Amalthée qui eft repréfenté par une femme qui tient la corne d'abondance, & que les chevaux de Pluton renverfent dans l'enlévement de Proferpine.

Quant au Chien qui accompagne le Sarapis Egyptien & le Pluton Grec, il étoit, avons-nous dit, également le compagnon d'Efculape : « *Æfculapii fimulacrum*, dit » Paufanias, *ex auro & ebore à Trafymede Pario elabo-* » *ratum fuit. Is in Throno fedebat virgam tenens in manu.* » *Suprà verò Draconis caput manum alteram habebat, cui* » *etiam Canis affiftere videbatur* ». C'eft ainfi qu'on peignoit auffi Sarapis ; & le Chien que nous voyons près d'eux, eft le Chien célefte qui fe couche au lever du Serpentaire, & fixe par cette apparence la même époque aftronomique que le Serpentaire. Quelquefois le Chien étoit à triple tête ou étoit un compofé monftrueux du Chien, du Lion & du Loup, & placé près du génie des enfers, il marquoit les trois points principaux de la fphere, le levant où étoit le Loup aux pieds d'Efculape ou de Sarapis, le couchant où étoit le Chien & le méridien, ou le point culminant de la fphere occupé par le Lion folftitial. Cette derniere explication du Chien aux trois

Explication du Chien à trois têtes.

têtes, m'a paru auſſi vraie & auſſi conforme au génie des prêtres aſtronomes que la premiere que nous avons donnée plus haut. Les Chiens, dans la Théologie ancienne, étoient ſymboles des équinoxes; & le Loup céleſte lui-même placé aux pieds du Serpentaire s'appelle auſſi *Canis ululans* (*Cæſius*, pag. 286). Les Sabins avoient leur Pluton Soranus qu'ils uniſſoient au Loup dans leurs Fables ſur le Dis-pater ou Pluton (*Gyraldi*, pag. 189).

Plutarque (*de Iſid.*, pag. 369) nous dit auſſi que les Perſes, en invoquant Pluton, verſoient le ſang d'un Loup dans un lieu où ne pénétroient jamais les rayons du ſoleil. Dans les Fables du Nord ou dans l'Edda, la mort, le Serpent & le Loup Feuris ſont freres & enfans de Pharbante, nom du Serpentaire (*ſuivant Cæſius*, pag. 146). Tous ces traits rapprochés nous font reconnoître aiſément que le Loup & le Chien qui accompagnent, ſoit Sarapis, ſoit Pluton, ſoit Eſculape, ne ſont qu'un emblême des Conſtellations, qui par leur coucher ou leur lever, déterminoient la même ſaiſon que le Serpentaire & formoient ſon cortege. La Chevre & le Chien dont le coucher preſque ſimultané fait naître l'Eſculape, furent unis à ſes ſtatues, & aux Fables qu'on fit ſur ce génie. Pauſanias (Liv. II) dit qu'Eſculape fut expoſé en naiſſant. « *Et capellæ papillis nutritus, cujus cuſtos gregis Canis* » *comes erat. Areſthanes autem paſtor dum Capram Canemque* » *perquireret, cum eis infantem reperit, è cujus facie fulgor* » *reſplenduit. Hic veluti numen eum adoravit; atque ex eo* » *Epidaurus tota Æſculapio eſt conſecrata* ».

On a vu qu'Eſculape étoit peint ſur un trône ayant en main la verge, & près de lui le Serpent. Pindare donne également la verge à Pluton : on le voit ſouvent ſur un trône; pluſieurs même lui donnent des clefs, & le Serpent l'accompagne ou l'entortille toujours; enfin, comme Pluton & Sarapis, Eſculape eſt repréſenté le boiſſeau ſur la tête, comme on le voit dans Montfaucon (tom. I, part. 2, pl. 185, fig. 4 & 5, & tom. I, part. 1, pl. 37, fig. 1). Il a le Cerbere à trois têtes à ſes côtés, il a auſſi le Sceptre (fig. 3).

Eſculape étoit la grande divinité de Memphis. S. Clé-

ment d'Alexandrie l'appelle le Dieu de Memphis : « *Æſ-*
» *culapium Memphitem* (*Strom.*, Liv. I) ». Ammien Marcellin dit de Memphis qu'elle eſt fameuſe par la préſence d'Eſculape : « *Præſtans, & præſentiâ numinis Æſculapii* » *clara* (Liv. 22, pag. 245) ». Mais Sarapis étoit honoré d'un culte particulier dans cette ville, & y avoit le temple le plus ancien : « *Apud Ægyptios, complura ſunt* » *Serapidis templa. Omnium clariſſimum habent Alexan-* » *drini, antiquiſſimum Memphitici* (*Pauſanias in Atticis*, » pag. 42) ». Tacite qui nous dit que ce Dieu étoit Eſculape, nous dit en même temps que ſon culte étoit venu de Memphis à Alexandrie : « *Sedem ex quâ tran-* » *ſierit, Memphim perhibent, inclytam olim, & veteris Ægypti* » *columen* (*Hiſt.*, Liv. IV, c. 84) ». Euſtathius parlant du Jupiter de Sinope (*Sarapis & Pluton*) lui donne l'épithete de Memphites (*Notæ ad Dyon.*, *Perieg.*, v. 255).

Le culte de Sarapis étoit uni à celui d'Iſis, que Plutarque dit être la même que Proſerpine : « *Neque verò* » *Sarapis alius eſt quàm Pluto, aut Iſis à Proſerpinâ dif-* » *fert* », auſſi voit-on des Iſis unies au Serpent (*Antiq. expl.*, *Suppl.*, tom. II, après la pl. 43). Le culte d'Eſculape étoit également uni à celui d'Iſis chez les Grecs : Pauſanias, dans ſes Corinthiaques, nous dit qu'au port de Cencrée étoit un temple conſacré à Eſculape & à Iſis : « *Fanum dedicatum fuiſſe Æſculapio & Iſidi* (pag. 114) ». Apulée qui nous décrit les myſteres de ce temple auxquels il fut initié (Liv. X & XI) au lieu d'Eſculape, nomme Sarapis; d'où il eſt aiſé de conclure, dit le ſavant Jablonski, le ſeul homme qui ait approché de la vérité, dans les rapports qu'il établit entre les Dieux anciens, que Sarapis & Eſculape étoient la même divinité (Liv. V, c. 6, ſect. 6). Il obſerve, d'après Elien (*de animalib.* Liv. XVI, c. 39) que du temps de Ptolomée Evergetes, on nourriſſoit à Alexandrie un grand Sarap, ou Serpent dans le temple d'Eſculape, & il conjecture avec beaucoup de raiſon, qu'il s'agit ici du ſuperbe temple que les Ptolomées y avoient fait élever en l'honneur de Sarapis. Eſculape lui-même n'étoit que ce Serpent : & Arnobe

(*contra gentes*, Liv. 7) le peint ſous cette forme : « *Æſcu-*
» *lapius Epidauro bonis Deus valetudinibus præſidens*,
» *& Tiberinâ in inſulâ conſtitutus.... Ex Epidauro quid*
» *eſt aliud allatum niſi magni agminis coluber.... Deus*
» *præſtans, ſanctus Deus Serpentis eſt formâ & circumſcrip-*
» *tione finitus.... Non arbitramur evincere & obtinere vos*
» *poſſe Æſculapium illum fuiſſe Serpentem, niſi hunc co-*
» *lorem volueritis inducere, ut in anguem dicatis ſe conver-*
» *tiſſe Deum*, &c ». Nous verrons effectivement qu'Eſculape n'eſt que la métamorphoſe de l'ame du monde en Serpent, lorſque nous expliquerons les amours de Jupiter & de Proſerpine, qui ne ſont autre choſe que les amours de Pluton, ou du Jupiter Plutonius avec cette Déeſſe. Dans l'Antiquité expliquée (tom. II, part. 2, pl. 188, fig. 1 & 2), le Dieu d'Epidaure n'eſt qu'un Serpent : les Indiens ont leur Dieu Eſculape qui eſt un Serpent à cinq têtes, & ils l'appellent (Manuſc. de la Bibl. du Roi, n°. 11) *Subremany*.

On donnoit à Eſculape l'épithete d'Imuth, nom fort approchant de celui que Sanchoniaton donne à Pluton, qu'il appelle Muth ou la mort. C'eſt peut-être l'Emeth dont parle Jamblique : « *qui dux diis cœleſtibus erat* ». Dans les fêtes de Proſerpine qui ſe célébroient en automne, on célébroit, le huitieme jour, la fête d'Eſculape & du Serpent d'Epidaure, & l'arrivée de ce Dieu génie du huitieme ciel ou du premier mobile (*Stobée, Eclog. Phys.* pag. 117).

Dans le *Raptus Proſerpinæ*, l'on parle d'Aſcalaphe, qui de concert avec Pluton, trahit la Déeſſe, & l'oblige à reſter ſix mois dans le Tartare, & qui en punition de cette indiſcrétion fut changé en hibou. On voit (*Montfaucon, Antiq. expl.*, tom. I, part. 2, pl. 187, fig. 3 & 4) dans les anciens monumens cet oiſeau placé à côté d'Eſculape comme on y trouve auſſi le Coq : celui-ci eſt le ſymbole du matin, & l'autre celui du ſoir; ils déſignent deux levers différens de l'Eſculape céleſte, ou un lever & un coucher. Le Hibou étoit auſſi bien le ſymbole de la nuit ou du crépuſcule du ſoir, que le Coq l'emblême

du matin. Abnephius Arabe nous dit, « *quod noctua nuncia* » *sit numinis Hempheta quod est prima apud eos divinitas* ». C'est cet Hempheta qui produit l'œuf orphique.

Nous avons insisté sur les rapports qu'ont Pluton & Sarapis avec Esculape, & nous avons prouvé leur identité pour conclure que la Constellation de l'Esculape céleste dans laquelle les anciens plaçoient leur Dieu Esculape, fournit à l'ame du monde en automne les attributs du Serpent qui accompagne Sarapis & Pluton, ou plutôt que Sarapis & Pluton étant la même chose qu'Esculape, ils sont confondus avec lui dans l'Esculape céleste, & que ce ne sont que trois différentes dénominations du même Dieu. Aussi on voit souvent Sarapis ou Pluton avec une étoile sur la tête (*Supplément de Montfaucon*, tom. II, après la planche 43).

Nous trouverons souvent les mêmes Constellations chantées sous des noms différens par différens Poëtes, chez différens peuples. La multiplicité des noms qu'elles conservent encore en est une preuve; & l'Esculape céleste est dans ce cas, parce qu'il dut être chanté plus qu'aucun autre, fixant par son lever acronyque l'équinoxe de printemps, & par son lever cosmique celui d'automne, étant en opposition avec le Taureau, signe équinoxial dans le regne fabuleux. C'est le fameux Cadmus des Phéniciens, leur Esmun, d'où les Orientaux ont fait Smun-Kodon, ou Summun-Kodon, c'est-à-dire, le Roi Esmun; car le mot Kodon en Persan signifie Roi, titre donné à la divinité. Les Latins l'appelloient *Pater* ou *Dispater*, & quelquefois *Adoneus*, ou Seigneur en Chaldéen. Les Latins en ont fait leur Summan, nom de Pluton & du Jupiter de la nuit : il est le Fohi des Chinois, Prince au corps de Serpent surmonté d'une tête humaine ; il est Tosothrus, Roi d'Egypte. Cette Polyonimie d'un même génie étoile est confirmée par Servius, à l'article d'Esculape: « *Numina quæ inter signa non videmus, licet sua signa pro-* » *pria non habeant, cum aliis potestate sunt permixta, ut* » *Ophiucus ipse est Æsculapii* ». Nous pouvons donc y en trouver encore d'autres & nous les y trouvons effec-

tivement. On se rappelle que nous l'avons vu plus haut figurer sous le nom d'Hercule & de Crone dans le passage d'Athenagoras; qu'il y est comme Pluton, Sarapis & Esculape, uni au Serpent, & qu'il y est comme eux une des formes de l'intelligence Demiourgique qui fait éclore & échauffe par l'incubation l'œuf d'où sort l'Univers au printemps. J'ajoute encore qu'Esculape a souvent la massue comme Hercule, mais entortillée du Serpent (*Montfaucon*, tom. I, part. 2, pl. 187, fig. 1 & 2).

Ophiuchus ou le Serpentaire, porte aussi le nom d'Aristée, qui étoit chez les anciens le Dieu des abeilles ou des mouches; & c'est des entrailles d'un Taureau qu'il fait sortir ses essaims. Il n'est donc pas étonnant que les Syriens ayent donné à leur Pluton l'épithete de Dieu des mouches (c'est Béelzebub suivant les interpretes), & qu'ils ayent fait ce Dieu chef des Divinités infernales. Eusebe nous représente également Sarapis comme le chef des Démons (*Præparat. Evang.*, Liv. IV), & cela d'après Porphyre qui lui-même convient que Sarapis est le Pluton des Grecs. Il est le Zeernebuch des Sclavons, ou le *Carnebuta* des anciens Getes : il porte encore le nom de *Carnebuta*. Il est le Samaël des fables Arabes, qui plaçoient *un Chameau au-dessus*.

Le Serpentaire est près de la voie lactée, & a son pied dans l'endroit où elle va couper le Zodiaque, & c'est à la voie lactée que les anciens Théologiens faisoient commencer l'empire de Pluton. (Macrob. *Somn. Scip.*) « *Animæ* » *in ultimam sphæram recipi creduntur, quæ Aplanes vo-* » *catur... indè in corpora labuntur. His illò est reditus qui* » *merentur. Rectissimè ergò dictum est, cum in Galaxiâ quem* » *Aplanes continet sermo iste procedat : hinc profecti huc* » *revertuntur. Pythagoras putat à lacteo circulo deorsum* » *incipere ditis imperium* ». Mais l'Empereur Julien nous dit de Sarapis, qu'il confond avec Pluton, qu'il étoit ce Dieu vers lequel les anciens supposoient que les ames qui avoient bien vécu retournoient à la mort. « *Pluto,* » *quem nos alio nomine Sarapim vocamus, ut qui est* αιδης, » *sub aspectum minimè cadens : ad quem Plato ait sub*

» *limes evehi illorum animas qui quàm optimè & justissimè* » *vixerunt* (Julien, *Orat.* IV & S. Epiph. *cap. 26*). Notre Sarapis remplit toutes les conditions du problême ; il est dans la sphere Aplane, ou des fixes, dans la voie lactée, & dans les limites où commence l'empire de Pluton. Les ames descendoient jusqu'au Capricorne, où elles étoient censées remonter, pour reprendre leur immortalité. La coupe céleste, près du Cancer, dit Macrobe, étoit encore un symbole de cette Théologie mystérieuse, liée essentiellement à l'Astronomie. Salluste le Philosophe appelloit la fête de l'enlévement de Proserpine, & de la recherche de Cérès, la descente des esprits aux enfers. Les ames ne descendoient donc point dans les entrailles de la terre, mais retournoient au ciel des fixes, se réunir à l'ame du monde, dont elles étoient une émanation ; car on sait que les anciens regardoient l'ame de l'Æther, comme la source d'où sortoient toutes les autres ames, & à laquelle elles alloient se réunir après la mort. Cette idée se retrouve jusques chez les Indiens. (*Zend-avesta*, Tom. I, pag. 139). Claudien (Liv. I, vers. 55) dit de Pluton :

O maxime noctis
Arbiter, umbrarumque potens, cui nostra laborant
Stamina, qui finem cunctis & semina præbes,
Nascendique vices alienâ morte rependis,
Qui vitam lethumque geris. Nam quidquid ubique
Gignit materies, hoc te donante creatur
Debeturque tibi certis ambagibus ævi
Rursùs corporeos animæ mittuntur in artus.

Notre Serpentaire Pluton est aux portes mêmes de l'enfer, c'est-à-dire, de l'empire de la nuit & du regne de la lune, près des Centaures que Virgile place à l'entrée des enfers : « *In foribus Centauri stabulant* ». Il présidoit aussi à la vie, lorsqu'à l'équinoxe de printemps il venoit ramener la lumiere & la chaleur sous le nom d'Esmun, amant de la mere des Dieux. C'étoit alors un beau jeune homme, au lieu de l'Esculape barbu d'automne & du Dieu des morts. L'hymne d'Orphée à Pluton, le peint

comme le dispensateur de tous les biens, & l'arbitre souverain de la nature. « *Solus es occultorum & apertorum* » *operum dispensator, Divine, omnia regens* » ; idées qui conviennent au Serpentaire considéré dans ces deux époques, & faisant la double fonction de génie du printemps & de l'automne, sous des noms différens. Aussi l'Empereur Julien nous dit au même endroit, cité ci-dessus, qu'on doit considérer Pluton sous deux rapports bien différens : « *Non enim ille cogitandus est quem horribilem* » *nobis Fabulæ depingunt, sed mitis potiùs ac benignus* » *alter in sublime ambulans, & animas ad intelligibilem* » *mundum sursum evehens* ».

Concluons donc qu'il y a effectivement dans le ciel une Constellation placée dans les limites équinoxiales d'automne, qui a pu fournir, & a fourni à l'ame du monde, à cette époque (soit qu'on l'appelle Pluton, Sarapis, Esculape, &c.), les attributs du Serpent donnés au Dieu de la nuit, & au génie qui regne sur l'empire des morts & l'enfer, c'est-à-dire, sur la partie inférieure de notre hémisphere, & sur notre terre, lorsqu'elle rentre tous les ans dans le chaos & la nuit dont elle sort au printemps par la création périodique.

L'identité du Pluton, Porte-Serpent, avec l'Ophiuchus céleste, est donc prouvée par des témoignages directs ; elle va être confirmée d'une maniere frappante, par l'explication de Proserpine ; car celle-ci se trouve aussi étroitement unie à Ophiuchus, ou au Serpentaire dans les cieux, qu'elle l'est à Pluton dans les Fables de l'antiquité.



PROSERPINE.

PROSERPINE.

Proſerpine eſt la Conſtellation de la couronne.

Au-deſſus du Serpent eſt une belle Conſtellation qui lui ſert comme de couronne, & qu'on appelle en Aſtronomie couronne boréale, & couronne d'Ariadne (*Cæſius*, pag. 140); ce nom eſt rendu en Caldéen par celui de Pherſephon, prononcé le plus ſouvent Perſephone par les Grecs, & c'eſt le nom de Proſerpine. Nos livres d'Aſtronomie n'ont conſervé que la moitié du nom, c'eſt-à-dire, *Pher*, *corona*, *ornamentum capitis*, *Mithra* (*Cæſius*, pag. 140); c'eſt l'ornement que Nonnus donne à Proſerpine (*Dionyſ.* Liv. V, verſ. 605). Mais en y ajoutant l'adjectif, Tſephon, ou Sephon, *borealis*, il en réſulte néceſſairement Pherſephon, & c'eſt le nom de Proſerpine dans les Argonautiques d'Orphée. Le nom Sephon entre auſſi dans la compoſition du mot Béel Sephon, ou Dieu du Nord, nom de l'aſtre génie qui veille ſur le Nord, & de Sephon, nom que les Arabes donnent à Janus, ou au *Bootes*, l'ancien Atlas. Elle porte auſſi chez les Arabes l'épithete de Phecca, & Phetta, que Grotius traduit par *ſoluta*. Cette épithete jointe au nom Pher, couronne, nous donne également *Pherephatta*, *corona ſoluta*, le *flos ſolutus* de Schikardus, nom de la couronne boréale en Aſtronomie, & autre nom de Proſerpine chez les Grecs, qui nomment cette Déeſſe tantôt *Pherſephone*, tantôt *Pherphatta*. Enfin, elle porte auſſi le nom de κορη, Pupilla, que les Grecs donnoient à la fille de Cérès, & qu'on a traduit par *Puella*, parce qu'effectivement κορη en grec a cette double ſignification. Mais la ſignification de *Pupilla* n'a pas échappé à Artémidore, qui y fait alluſion (*de interpret. ſomniorum*). « *Bona eſt Ceres ad nuptias &* » *alias omnes res aggrediendas per ſe conſpecta ; non autem* » *pari modo* κορη *propter hiſtoriam quæ de ipſa fertur. Hæc* » *enim ſæpè etiam oculis ſomniantis periculum adduxit* » *propter nomen* κορη, *quod nomen in oculo Pupillam ſigni-*

» *ficat* (*Lylio Girald.* tom. I, p. 197) ». Quoi qu'il en ſoit, κορη a été le nom grec de la couronne d'Ariadne.

Les trois noms que les Grecs donnoient à leur Perſephone, ſont donc encore trois noms que la couronne boréale porte dans les livres d'Aſtronomie. Les Latins l'appelloient *Libera*, qui a beaucoup de rapport avec *Alpheta* ou *Soluta*; & *Proſerpina*, non pas de *Proſerpere*, comme l'a cru Varron, mais de *Pro-Serpens*, c'eſt-à-dire, *Ante-Serpens*, celle qui précede le Serpent, parce qu'effectivement elle précede immédiatement le Serpent ſur lequel elle eſt placée, & qu'elle ſemble annoncer à ſon lever. C'eſt ainſi que le petit Chien, qui précede le lever du grand, s'appelle en grec Procyon, & en latin *Antecanis*. Les étymologies que nous donnons ici ſont toutes littérales, & forment un accord aſſez parfait entr'elles pour qu'on ne puiſſe douter que les différentes dénominations de la couronne boréale aient donné lieu aux divers noms de Proſerpine chez les Grecs & chez les Latins. Néanmoins ce n'eſt pas ſur ce fondement que nous établiſſons notre Théorie ſur Proſerpine. Il nous faut démontrer par notre méthode ordinaire que la Couronne eſt Proſerpine, parce qu'elle explique tout ce qu'ont dit les anciens ſur Proſerpine, & même les choſes les plus diſparates.

On ſait que Proſerpine étoit fille de Cérès. Dans notre ſyſtême, les filiations des génies étoiles ſont la plupart fondées ſur la ſucceſſion des levers & des couchers. Cette clef qui nous a déja ſervi ſi utilement dans tant de Fables, nous ſert encore à expliquer la filiation de Proſerpine. La couronne boréale, notre Proſerpine, ſe leve immédiatement à la ſuite de la Vierge & de ſon épi, & ce ſigne eſt cenſé lui donner la naiſſance, & la ramener ſur l'horizon. Mais la Vierge, en Aſtronomie, porte le nom de Cérès & de *Spicifera*. Hyginus nous dit de cette Conſtellation : « *Alii Cererem hanc dixerunt* ». Germanicus Céſar l'appelle auſſi Cérès. Enfin, dans l'horoſcope que le vieux Aſtreus tire de Cérès & de Proſerpine, il dit à Cérès qu'elle eſt déſignée dans les cieux par la Vierge & ſon épi (*Nonnus*, Liv. VI, v. 102), & que l'aſcenſion

de ce ſigne annonce Cérès, qui préſidera aux moiſſons. Il eſt donc aſſez vraiſemblable que la filiation de Perſephone, & ſon union à Cérès eſt fondée toute entiere ſur les aſpects & la ſucceſſion des levers, dont l'un produit toujours celui de l'autre. Elle ſuit de ſi près la Vierge, que Manilius les unit enſemble dans leur aſcenſion, & fait lever la couronne avec les quinze derniers degrés de la Vierge céleſte, ce qui peut avoir lieu vers le 40ᵉ degré de latitude ſeptentrionale (Liv. V, verſ. 249).

Voilà donc déja un des traits de Perſephone, qui convient parfaitement à la couronne boréale.

En Phénicie & en Egypte, elle ne ſe levoit qu'avec les dernieres étoiles de la Vierge, & avec les premiers degrés de la Balance, ſigne ſur lequel elle eſt placée; & lorſque le ſoleil parcouroit ce ſigne, elle étoit alors en conjonction avec cet aſtre, & ſe levoit coſmiquement. C'étoit préciſément dans ce temps que ſe célébroient les grands myſteres de ces Déeſſes, lorſque la Vierge finiſſoit de ſe lever héliaquement, ou ſous la Balance : « *Circà* » *Libræ ſignum, Cereri ac Proſerpinæ auguſta illa & arcana* » *myſteria inſtaurari ſolent* (Juli. Or. V).

On a trouvé à Rome une ſtatue, ſur la ceinture de laquelle eſt repréſenté l'enlévement de Proſerpine (*Aleandre le jeune, & Montfaucon*, tome I, pl. 41, fig. 1). Cette Déeſſe, & le char qui l'enleve, ſont placés ſur un bas-relief où ſont tracés les douze ſignes du Zodiaque, & la place qu'elle y occupe avec ſon char, répond à la Vierge & à la Balance, c'eſt-à-dire, qu'elle répond aux mêmes ſignes auxquels elle répond dans le ciel. On y voit auſſi, près du char, ſur le ſigne ſuivant, Hercule armé de ſa maſſue; & il eſt impoſſible d'y méconnoître l'Hercule céleſte, placé pareillement dans les cieux à côté de la couronne boréale, à laquelle il eſt uni ſous le nom de Théſée : auſſi elle porte le nom de couronne de Théſée. Sans cette explication, il ne ſeroit pas aiſé d'appercevoir la raiſon qui fait placer Hercule, comme l'un des Acteurs dans cet enlevement.

Peu de jours après que le ſoleil étoit arrivé à la Conſtellation du Scorpion, la couronne boréale, le Serpentaire & ſon Serpent, ſe couchoient héliaquement, & deſcendoient au ſein des flots de la mer d'Heſperie, & diſparoiſſoient, aux yeux d'un Phénicien, ſur la Sicile. C'eſt préciſément où l'on plaçoit la ſcene de ſon enlevement. Orphée même ſuppoſe que Pluton l'enleva à travers la mer, ou l'Océan; & le même Auteur fixe en automne ſes noces avec le Dieu des enfers (*Orph. Hymn. in Typhonem & Perſephonem*). « *Autumnalis deſponſata* ». Auſſi étoit-ce en Octobre qu'on célébroit la fête de l'enlevement de Proſerpine, au lever du ſoir du Taureau céleſte, auquel ce mariage avec Jupiter-Serpent, donne naiſſance; Le Taureau ſe levant en effet au coucher du Serpent & de la couronne. « *Equidem quo tempore Ægyptii ſacris* » *operantur, multa eodem tempore ſimilia apud Græcos aguntur; nam & Athenienſes mulieres Theſmophoria obeuntes* » *jejunant humi deſidentes, & Bæoti Acheæ Mægara movent, feſtivitatem eam moleſtam nominant, quod nimirum* » *Ceres ob Proſerpinæ filiæ deſcenſum in dolore ſit. Fiunt* » *hæc menſe ſationis, circà vergiliarum ortum, quem men*» *ſem Ægyptii Athur, Puanepſionem Athenienſes, Bæoti* » *Damatrium nominant, id eſt, Cerealem* » (*de Iſide*, pag. 378); mais le mois Athur répondoit au Scorpion, quand Oſiris, tué par Typhon, mouroit, ſuivant le même Plutarque; ou, ſuivant nous, ſe couchoit le matin, & paſſoit dans l'hémiſphere obſcur; & c'étoit lorſque le ſoleil parcouroit le Scorpion, que ſe couchoit la couronne au lever du ſoir du Taureau, dont les Pleïades, *Vergiliæ*, font partie. C'étoit au commencement des ſemailles, auxquelles Proſerpine préſidoit, au lever du Taureau & des Pléiades, qui dans le calendrier rural fixoient cette époque importante. Diodore de Sicile (Liv. V), nous dit auſſi que la recherche de Cérès ſe célébroit au tems des ſemailles.

Peu de jours auparavant, la couronne précédoit le char du ſoleil, & fixoit par ſon lever héliaque le paſſage de cet aſtre dans les ſignes inférieurs, & le commencement

du regne de la nuit & de l'empire de Pluton. Elle étoit donc alors comme le génie des signes inférieurs, auxquels elle présidoit conjointement avec le Serpent. Voilà pourquoi elle étoit regardée comme la Reine du Tartare, ou de l'hémisphere inférieur & de nos Antipodes : aussi, Macrobe dit : « *Physici, terræ superius hemisphærium, cujus partem incolimus, Veneris appellatione coluerunt : inferius verò hemisphærium terræ Proserpinam vocaverunt. Ergò apud Assyrios sive Phœnices, lugens inducitur Venus quod sol annuo gressu per duodecim signorum ordinem pergens, partem quoque hemisphærii inferioris ingreditur, quia de duodecim signis Zodiaci sex superiora, sex inferiora censentur ; & cùm est in inferioribus & ideò breviores facit dies, lugere creditur Dea, tanquam sole raptu mortis temporalis à Proserpinâ retento* » (*Saturn.* Liv. I, ch. 21) ; voilà pourquoi Proserpine portoit le nom de *Juno infera.* On sait également que l'oracle de Claros donnoit le titre de *Jupiter inferus*, ou d'Adês, au soleil, lorsqu'il parcourt les signes inférieurs ; ainsi l'union de la couronne avec le soleil, lorsqu'il passe dans le regne inférieur, & va échauffer le côté du Pôle qui est sous nos pieds, est aussi naturelle que celle de Proserpine avec le Roi du Tartare ; quoique par Pluton l'on doive moins entendre le soleil que le génie solaire, Ophiuchus & son Serpent, comme nous l'avons prouvé ci-dessus.

Dans le Calendrier rural, cette Constellation déterminoit le temps des semailles auxquelles elle présidoit, & on l'invoquoit comme le génie dépositaire de la force germinatrice qui se développe dans le sein de la terre. Ce rapport à la terre & à la végétation obscure qui s'opere alors dans son sein, lui fit donner l'épithéte de Chtonia, ou Terrestre, qui lui étoit commune avec Pluton : « *Genitabilem & alendo aptum spiritum Stoïci de sacris disputando Dionysum nominant... Cererem verò & Proserpinam spiritum per terram & fruges permeantem* » (Cicéron, *de Nat. Deor.* Liv. II, ch. 26). En parlant de ceux

qui définissoient leurs Dieux d'une maniere incomplete, en ne considérant qu'un attribut particulier, & une de leurs fonctions principales, il nous dit : « *Pluto rapuit Pro-* » *serpinam quæ* Περσεφονη *græcè nominatur, quam frugum semen* » *esse volunt* ». Porphyre nous en donne une idée encore plus juste : « *Proserpina omnium ex semente nascentium* » *præses* » (*de Antro Nymph.*). S. Augustin nous développant les idées théologiques des anciens sur Proserpine, nous dit d'après Varron : « *In Cereris sacris prædicantur illa* » *Eleusinia, quæ apud Athenienses nobilissima fuerunt, de* » *quibus Varro nihil interpretatur nisi quod attinet ad fru-* » *mentum quod Ceres invenit, & Proserpinam quam rapiente* » *Orco prodidit, & hanc ipsam dicit significare fœcunditatem* » *seminum.... Dicit deindè, multa in ejus mysteriis tradi* » *quæ nisi ad frumenti inventionem non pertineant* » (*de Civ. Dei*, Liv. VII). Il dit ailleurs, « *Proserpinam Deam* » *existimatam frumentis germinantibus*; & dans un autre endroit : » *Eam esse terræ inferiorem partem* » : deux traditions qui se concilient dans notre Théorie.

Eusebe donne aussi une explication fort approchante de la nôtre (*Præp. Ev.* Liv. III). « *Proserpina seminum* » *virtus est : Pluto verò sol, qui tempore hyemis remotiorem* » *mundi partem perlustrat. Idcircò raptam ab eo Proserpinam* » *dicunt, quam Ceres sub terrâ latentem quæritat* ». C'est-là notre systême, si au soleil l'on substitue l'intelligence solaire, & l'ame du soleil peinte avec les attributs de la Constellation dans laquelle le soleil se trouve, & qui par son coucher, accompagné de celui de la couronne, fixe l'époque où il va éclairer l'hémisphere inférieur, les régions australes & le pôle « *Quem sub pedibus styx atra videt* » *manesque profundi* » (*Georgiq.* Liv. I, verſ. 241).

Retour de Proserpine dans le ciel.

Proserpine, qui par son lever héliaque, déterminoit le passage du soleil aux régions australes, & à l'hémisphere inférieur, déterminoit six mois après par son lever du soir le retour de cet astre vers nos régions, & son passage dans les derniers degrés du Bélier, lorsque l'astre du jour ramenoit la lumiere dans nos climats; alors elle présidoit à l'hémisphere supérieur, ou boréal, regne de la lumiere;

& fixoit les moiſſons Egyptiennes qui ſe font à cette époque. Delà, cette Fable qui ſuppoſe qu'elle étoit ſix mois aux enfers, & ſix mois dans le ciel avec Cérès ſa mere. Il devoit donc y avoir deux fêtes de Proſerpine, l'une au printemps, l'autre en automne; auſſi l'Empereur Julien les diſtingue bien (*Orat. V*), & appelle les unes celles du Bélier, & les autres celles de la Balance. « *Sanè myſ-* » *teria bis in honorem Cereris Athenienſes celebrant. Primum* » *parva illa myſteria cum ſol arietem pervadit; majora cum* » *in Chelis verſatur* ». Il ajoute que ces dernieres étoient des fêtes lugubres, de deuil & d'abſtinence. Plutarque en dit autant, & Phornutus oppoſant entr'elles ces fêtes, dit à-peu-près la même choſe : « *Proſerpinam omnium abſtinentiâ* » *colant. Nam jejunabant in honorem Cereris .... Nam* » *quum aliquandò rei frumentariæ penuriam immitteret Dea,* » *poſt ſementem propriis uſibus detraxerunt quiddam, ut ſe-* » *minandi tempore feſtum Deæ celebrarent. At verno tempore* » *Deæ virentem herbam cum luſu & gaudio ſacrificant,* » *videntes illam vigorem immittere ſegeti & abundantiæ ſpem* » *protendere* ». Saluſte le Philoſophe oppoſe auſſi les fêtes d'automne, célébrées en l'honneur de Cérès, aux fêtes agréables du printemps.

Les habitans de l'île de Naxe avoient également deux fêtes d'Ariadne, l'une en Septembre, qui étoit une fête de deuil, & l'autre gaie; vraiſemblablement celle du printemps. Or, l'Ariadne des habitans de Naxe eſt la Proſerpine des Grecs, & les fêtes célébrées dans le même temps, avoient pour commun fondement la même apparence aſtronomique.

Un trait de la vie de Proſerpine, qui préſente en apparence les abſurdités les plus étranges, s'explique de la maniere la plus ſimple par l'Aſtronomie. Jupiter, amoureux de Cérès, ne trouve d'autre moyen pour obtenir ſes faveurs, que de ſe métamorphoſer en Taureau. Sous cette forme il trompe la Déeſſe : elle s'irrite de ſa témérité. Pour l'appaiſer, elle lui préſente les teſticules d'un Bélier, qu'il a coupés, & lui fait croire qu'il s'eſt mutilé lui-même. De cette union naît Proſerpine : Jupiter en devient

Aventure biſarre expliquée naturellement.

amoureux enſuite, & s'unit à elle ſous la forme d'un grand Serpent ; & de ce mariage naît un Taureau ; de maniere qu'on donnoit aux initiés dans les myſteres de Cérès cette énigme myſtérieuſe : « Le Taureau engendre » le Serpent, & le Serpent à ſon tour engendre le Tau» reau ». S. Clément d'Alexandrie, Euſebe & Arnobe (*Contra gentes*, Liv. V), rapportent tous cette doctrine ſecrete des initiations, qu'ils regardent comme l'opinion la plus monſtrueuſe en fait de religion. C'eſt en effet l'idée qu'elle préſente au premier aſpect.

Mais cette Théologie monſtrueuſe reçoit un ſens dans notre Théorie, & l'explication qui en réſulte jette un jour nouveau ſur les myſteres anciens dans leſquels l'unité d'un Dieu étoit le premier dogme, mais où cette vérité étoit déguiſée ſous le voile des allégories aſtronomiques.

Nous avons dit que la couronne boréale ſe levoit acroniquement, ou le ſoir, au printemps, lorſque le ſoleil étoit vers le milieu de la Conſtellation du Bélier. Cette époque importante étoit fixée le matin par le coucher de la Vierge ou de la Cérès céleſte, & le ſoir par celui du Taureau qui ſe couchoit au même endroit qu'elle, & donnoit par là même naiſſance à la couronne & au Serpent qui montoient alors ſur l'horizon. C'eſt cette phaſe aſtronomique qui, arrivant ſous le Bélier, donna lieu à l'allégorie de l'union de Jupiter Taureau fécondant Cérès, & jettant dans ſon ſein le ſymbole actif de la fécondité qu'il emprunte du Bélier, d'où naît enſuite *Puella florida* dont il devient amoureux. En effet, ſix mois après, l'ame du monde arrive vers les dernieres étoiles de la Balance, & s'unit alors à Perſephone qui ſe leve héliaquement avec le Serpent céleſte placé au-deſſous. Ils ſe levent enſemble & ſe trouvent enſemble encore le ſoir à l'horizon occidental, & par leur coucher font lever le Taureau, qui, ſix mois auparavant, par ſon coucher, les faiſoit lever : c'eſt cette apparence aſtronomique & cette ſucceſſion alternative des levers & des couchers de ces Conſtellations oppoſées qui eſt exprimée dans le vers myſtérieux :

Taurus

Taurus Draconem genuit & Taurum Draco.

C'eſt ce Taureau, fils de Proſerpine & de Jupiter Serpent, que les anciens honoroient ſous le nom de Bacchus Zagreus, génie élevé par les Hyades ou les étoiles du Taureau céleſte; qu'on peignoit avec des cornes de bœuf, dont on faiſoit le Dieu du labourage, & en honneur duquel étoient inſtituées les fêtes Sabazia; en effet, le plus ancien Bacchus, ſuivant Ciceron, étoit fils de Jupiter & de la belle Perſephone : « *Dionyſios multos ha-* » *bemus, primum è Jove & Proſerpinâ* (*de Nat. Deor.*, Liv. » III, c. 23) ». Diodore de Sicile prétend que c'étoit le ſecond Bacchus : « Suivant les Mythologues, dit cet » Auteur, le ſecond Bacchus naquit de Jupiter & de » Proſerpine. Ce fut lui qui attela les Bœufs à la char- » rue...., les peintres & les ſculpteurs le peignent avec » des cornes ». Et dans un autre endroit il dit encore; « quelques-uns prétendent qu'il y a eu un Bacchus beau- » coup plus ancien que celui des Grecs, & qui naquit » de Jupiter & de Proſerpine. Certains auteurs lui don- » nent le nom de Sabazius : on ne lui offre des ſacrifices » que la nuit; ce fut lui qui attela les Bœufs à la charrue, » & facilita les ſemailles ». Les Chinois ont auſſi leur Chin-nong, prince à tête de bœuf, & aux yeux de Serpent, qui inventa la charrue : c'eſt l'Oſiris Egyptien, aux cornes de Taureau, qui inventa auſſi le labourage.

Ce fils du Serpent & de Proſerpine, eſt le Taureau céleſte; mais conſidéré à ſon lever d'automne, époque du labourage & des ſemailles qui ſe faiſoient, nous dit Plutarque, au lever des Pléïades, lorſqu'on pleuroit la diſparition de Proſerpine, ou, ſuivant nous, au coucher de la couronne & du Serpent. Le Taureau alors paſſoit dans l'hémiſphere obſcur, & la pleine lune des ſemailles arrivoit dans ce ſigne; auſſi il portoit le nom de *Nyctileus*, ou Bacchus nocturne. On le fêtoit la nuit, & un Bœuf noir étoit ſon ſymbole : ſes rapports à la terre & aux ſemailles lui firent auſſi donner le nom de *Chtonios* ou

terrestre, comme à Proserpine & à Pluton. Cet aspect avec la couronne ou Proserpine en automne étoit marqué par l'immolation d'un Bœuf noir. Les habitans de Cyzique, dit Plutarque (*in vita Luculli*), immoloient un Bœuf noir à Proserpine. Les Egyptiens avoient aussi leur Vénus ténébreuse, dont une Vache noire étoit le symbole, & ils lui donnoient le nom d'Athor. On la promenoit en Egypte dans le deuil de la mort d'Osiris, & dans le temps où, suivant Plutarque, on pleuroit en Béotie la disparition de Proserpine.

Nonnus dit précisément que Jupiter s'étoit métamorphosé en Serpent, lorsqu'il féconda Proserpine & la rendit mere de Bacchus Zagreus, ou de l'ancien Bacchus; & la position du ciel que le vieux Astrée (Liv. VI, v. 74) établit au moment de cette conjonction, est celle que nous donne le globe à l'instant du coucher de la couronne, & sur laquelle nous établissons toute notre Théorie de l'enlevement, ou de la disparition de Proserpine. Voici quel est l'état de la sphere au coucher Héliaque de la Constellation de la couronne & du Serpent qui l'accompagne : à l'horizon oriental, le Taureau céleste, signe consacré à la planete Vénus; au méridien, le Verseau consacré à Saturne; à l'horizon occidental, le Scorpion consacré à la planete de Mars; & au méridien inférieur, le Lion, signe consacré au soleil. Voilà les quatre points cardinaux des déterminations astrologiques, & que l'on observoit en tirant l'horoscope; & ce sont ici les signes des quatre planetes qu'Astrée considere pour fixer le moment où le ravisseur de Proserpine trompera la vigilance de Cérès.

Le Poëte suppose d'abord que Jupiter médite de donner naissance à un nouveau Bacchus, qui soit l'image de l'ancien Bacchus Tauriforme : « *Veteris Bacchi Tauriforme* » *simulacrum* », du Bacchus Zagreus : « *Quem peperit* » *Proserpina Serpentino Jovis cubili, conjux nigri regis* ». A cette occasion, il peint la jeune Proserpine sous les traits les plus charmans, & inspirant l'amour à tous les Dieux. Jupiter, sur-tout, est épris de ses charmes, & la préfere à toutes les Déesses. Cérès allarmée, & craignant pour

l'honneur de sa fille, va consulter le devin Astrée, occupé à tracer des figures astrologiques. Le jeune Lucifer annonce la Déesse : l'Astrologue va au-devant d'elle, & son fils Hespérus les introduit dans un appartement où les vents, fils d'Astrée, lui présentent le nectar qu'elle accepte avec peine. Après le festin, Cérès consulte Astrée, qui fait apporter par Astérion son globe céleste. Il le fait mouvoir sur son axe, & porte ses yeux sur le Zodiaque, pour y considérer les aspects des Planetes & des fixes. Si à la place des planetes qu'il désigne, les seules qui entrent dans son horoscope, & dont il étoit aussi difficile à Nonnus qu'à nous de fixer la position au moment du rapt de Proserpine, on substitue les signes des planetes, qui ont une place constante & des rapports connus, & que Nonnus lui-même, quelques vers plus loin, distribue comme nous dans le Zodiaque, on a l'état du ciel en automne au coucher héliaque de la couronne, à la pleine lune du Taureau. Le Scorpion, signe consacré à Mars est au couchant, en aspect avec le Taureau de Vénus, & il a à côté de lui, un peu au-dessus, le Serpent céleste, dont Jupiter prend la forme pour obtenir les faveurs de la belle Persephone qui se couche avec lui. Le Poëte désigne par *centrum subterraneum* le méridien inférieur occupé par le signe du Lion, qui étoit consacré au soleil, comme le reconnoît lui-même Nonnus, lorsqu'il nous peint Jupiter rétablissant l'harmonie des cieux après l'incendie & le déluge de l'Univers (Liv. VI, v. 232).

Il place Mars au Scorpion en aspect avec le Taureau, siége de Vénus, & il le met au couchant dans son horoscope, place qu'occupe effectivement alors le Scorpion céleste.

Le Poëte place Saturne au Capricorne; mais on sait que la Serie recommence ensuite, & qu'il préside également au Verseau; & l'épithete d'*Aquosus* ou d'*Imbrifer*, qu'il donne dans son horoscope à Saturne convient bien à ce signe & désigne la maison de Saturne par où passe le méridien.

Enfin, la circonstance du Serpent céleste qui se trouve au couchant avec Mars ou le Scorpion, fixe incontesta-

blement la poſition du ciel, un coucher ou *concubitus Serpentis & Perſephones.* Auſſi dans les monumens anciens qui repréſentent l'enlévement de cette Déeſſe, on voit un Serpent ſous les pieds des chevaux, ſymbole viſible du Serpent céleſte (*Ant. expl.*, tom. I, part. 1, pag. 38).

Le Poëte continue ſon récit, & nous dit que Cérès alarmée de cette réponſe attele ſes Dragons à ſon char, s'en va avec ſa fille vers la mer Adriatique & juſqu'en Sicile : que là elle cache ſa fille dans un antre, & en confie la garde à ſes Dragons. Il eſt aiſé de voir, par l'inſpection d'un globe, que la Cérès céleſte ne ſe leve jamais ſans ſes Dragons : l'hydre de Lerne placée à côté d'elle précede ſon char & l'accompagne toujours, monte ſur l'horizon, & finit de ſe coucher avec elle. Le Serpent d'Ophiuchus ſuit de près ſon lever & ſon coucher.

On nous peint enſuite la jeune Perſephone qui file & brode dans ſa retraite, lorſque Jupiter ſe métamorphoſant en Serpent, aſſoupit ſes gardiens, & pénétrant dans ce ſombre aſyle, la rend mere de Jupiter Zagreus aux cornes de Taureau.

Ce Dieu ne vécut pas long-temps, & fut mis en pieces par les Titans : mais dans ce court eſpace de vie, il ſubit diverſes métamorphoſes, tantôt portant l'égide de Jupiter, tantôt prenant la forme de l'enfant, tantôt celle du vieillard, tantôt rugiſſant ſous la figure du Lion, tantôt henniſſant ſous celle du cheval, tantôt ſifflant ſous la forme tortueuſe du Serpent, tantôt tigre furieux, ſouvent Taureau indomptable, c'eſt-à-dire, en un mot, ſubiſſant toutes les métamorphoſes qu'éprouvoit l'ame du monde dans ſa circulation périodique à travers les fixes, dont ſes ſtatues ſymboliques empruntoient les formes variées qu'on lui donnoit dans les diverſes ſaiſons.

Tels étoient les dogmes théologiques qu'on enſeignoit dans les myſteres de Bacchus, de Cérès & de Proſerpine, dont toutes les Fables ſacrées n'étoient que des allégories relatives à l'action de l'ame du monde, & à ſon influence ſur la nature & la végétation.

Il en étoit de même des ſymboles myſtérieux qu'on y

employoit; tels que le Serpent d'or qu'on faifoit couler dans le fein des initiés, & qu'on retiroit par en bas, cérémonie dont il eft aifé actuellement d'appercevoir le but allégorique.

Tel eft le nom d'Heva ou Evan, qu'on répétoit dans ces myfteres, & qui fignifie Serpent, comme le remarque très-bien S. Clément d'Alexandrie (*in Protreptico*, pag. 4, *Ed. Græc.*, *Commelini*). Ce nom d'Heva eft refté au Serpent célefte; c'eft le même Serpent qu'on voit à côté d'une femme qu'on a prife pour Minerve. L'homme qui eft de l'autre côté, & qui a la Chevre à fes pieds, eft le Jupiter Ægiochus des Grecs, c'eft-à-dire, le génie équinoxial du printemps ou le cocher; la femme & fon Serpent, ou le Serpent femelle, le génie d'automne. Le Bœuf & le Lion, l'un figne équinoxial, l'autre figne folftitial s'y trouvent auffi, ainfi que le cheval, qui étoit le génie du folftice d'été. Ce monument eft abfolument aftronomique, & vient des myfteres anciens de Bacchus. S. Clément dit que les pommes faifoient partie des attributs fymboliques expofés dans les myfteres, & il cite pour preuve un vers d'Orphée, qui le prouve en effet. Ce monument que nous venons d'expliquer eft dans Montfaucon (*Supplém.* tom. I, pl. 20, fig. 3.)

Parmi ces différens emblêmes, il en étoit un qui défignoit affez clairement la belle Conftellation de Perfephone : c'eft la couronne que portoit en pompe l'Hiérophante ou le prêtre Stéphanophore. Le nom d'Anthefphores étoit donné à ces fêtes. Cette couronne & ces guirlandes étoient des fymboles évidens de la Conftellation que l'on honoroit. On voit dans tous les monumens qui repréfentent l'enlevement de Proferpine, la corbeille de fleurs qui eft renverfée. Dans les Poëmes allégoriques fur l'enlévement de cette Déeffe, on faifoit également allufion à la nature de l'emblême aftronomique, en fuppofant que Proferpine s'occupoit à raffembler des fleurs & à compofer des guirlandes, lorfque fon raviffeur la furprit (*Ovide Faft.*, Liv. IV, v. 425, *Métam.*, Liv. V, Fab. 11). Ces allufions étoient familieres aux prêtres aftronomes, & elles

n'ont point échappé à Manilius. Le Poëte astrologue y tire l'horoscope de ceux qui naissent sous ce signe, & il nous dit qu'ils aimeront les fleurs (Liv. V, v. 254).

On voit que les Poëtes ont conservé précieusement cette circonstance des guirlandes & des fleurs, qui étoit comme le mot de l'énigme, & contenoit une allusion délicate à la couronne céleste appellée *Sertum* & *Corolla.* Claudien suppose même que ce fut un stratagême de Vénus pour faire tomber Persephone dans les filets de Pluton,& il y ajoute la circonstance de la Couronne : *Se ignara Coronat.*

Enfin Ovide dit en termes formels que la couronne boréale, appellée autrement couronne d'Ariadne, est la fameuse Proserpine des anciens, de maniere que ce que nous prouvons par notre systême, se trouve confirmé par le témoignage de l'antiquité. Voici ce qu'il dit :

Protinus aspicies venienti nocte coronam
Gnossida : Thesæo crimine facta Dea est.
Jam bene perjuro mutarat conjuge Bacchum,
Quæ dedit ingrato fila legenda viro.
Fast. Liv. III, v. 459.

Il suppose qu'Ariadne se plaint des infidélités de son amant, & que Bacchus qui l'écoutoit, l'embrasse pour la consoler, & la place dans les astres sous le nom de *Libera* ou de Proserpine :

Dixerat : audibat jamdudum verba querentis
Liber, ut à tergo forte secutus erat.
Occupat amplexu, lacrymasque per oscula siccat,
Et pariter cœli summa petamus ait.
Tu mihi juncta toro, mihi juncta vocabula sume,
Jam tibi mutatæ Libera *nomen erit.*
Sintque tuæ tecum faciam monumenta coronæ,
Vulcanus Veneri quam dedit, illa tibi.
Dicta facit, gemmasque novem transformat in ignes;
Aurea per stellas nunc micat illa novem.

Dans le beau monument qui représente le mariage de

Bacchus & d'Ariadne, un Faune, ou Dieu à cornes de bouc, met la couronne ſur la tête d'Ariadne, & Bacchus tient dans ſa main un Serpent, ſymbole viſible du Serpent céleſte dont l'ame du monde ou Bacchus prenoit alors la forme, & auquel il s'uniſſoit dans ſa conjonction avec la couronne boréale : il étoit alors Bacchus Sarap. (*Ant. expl.*, tom. I, part. 1, pl. 150).

Ainſi Libera ou Perſephone eſt certainement une Conſtellation, & les aventures de cette Déeſſe ne peuvent être que des apparences aſtronomiques de la nature de celles qui, ſuivant Chérémon, avoient pour objet le ſoleil, la lune, les planetes, le Zodiaque & les aſtres en aſpect avec eux; fondement unique de toutes les Fables ſacrées. Il n'eſt donc point étonnant de trouver Proſerpine avec les douze ſignes dans le monument qui repréſente l'enlévement de cette Déeſſe, & d'y trouver à ſes côtés Hercule ou Théſée, comme il l'eſt dans la ſphere des étoiles. Les planetes durent également lui être unies, comme elles le ſont aux autres aſtres génies, ſoit à Bacchus, ſoit à Apollon, &c. Auſſi les anciens diſoient que les planetes formoient ſon cortége, & les appelloient *les Chiens de Proſerpine* (Porphyre dans la vie de Pythagore). La plupart des Auteurs l'ont confondue avec la lune, reine de la nuit & de la végétation, à laquelle elle étoit intimement unie, comme l'aſtre qui préſidoit aux ſignes inférieurs & à l'empire des ténebres, & comme l'intelligence motrice de la ſphere lunaire.

Il ſera donc aiſé de la reconnoître encore, lorſque quittant les habits de la Déeſſe de la nuit, elle prend la parure de Vénus au printemps. C'eſt ainſi qu'on pourra concilier tout ce que diſoient d'elle les anciens, & expliquer la belle hymne d'Orphée à Proſerpine, qui, ſans cette clef, renferme des idées preſque contradictoires : telles que celles de *Lucifera*, &c.

Vitæ datrix,
Quæ tenes inferni portas ſub profunditatibus terræ,
Furiarum genitrix, ſubterraneorum Regina,

Temporum contextrix, LUCIFERA … *Fructibus florens*,
Benè lucens, *verna*, *paluſtribus gaudens auris*,
Sacrum manifeſtans corpus, *germinibus fructiferis*.
. . . . *Autumnalis deſponſata*
Vita & mors ſola, *Perſephone*, *quæ fers omnia*
& omnia occidis.
Audi, *beata Dea*, *& fructus reduc à terra.*

On voit qu'il ſuffit de la conſidérer dans la double époque qu'elle fixoit par ſon lever & ſon coucher, pour expliquer toutes les dénominations, & concilier deux idées auſſi contraires que celles de reine de la vie & de la mort.

Ainſi ſous quelque point de vue qu'on enviſage l'hiſtoire de Proſerpine, ſoit qu'on cherche l'étymologie de ſes différens noms, ſoit qu'on explique la Théologie monſtrueuſe de ſa naiſſance & de ſon hymen, & ſes autres aventures, ſoit qu'on examine l'horoſcope de ſon enlévement ou de ſes amours avec le Dieu Serpent, tout s'accorde à prouver que Proſerpine eſt la Conſtellation de la couronne boréale ou d'Ariadne; enfin Ovide l'a dit formellement :

« *Jam tibi mutatæ Libera nomen erit* ».

On peut juger par ce tableau des divinités infernales retrouvées dans nos Conſtellations, que tous les autres Dieux de la Fable s'expliqueront par le même principe ; mais ce ſera l'objet d'un ouvrage plus étendu que je prépare, & que j'ai annoncé en commençant; l'on y verra leurs attributs les plus contradictoires, leurs aventures les plus bizarres, leurs caracteres les plus étranges devenir l'expreſſion la plus naturelle & la plus ſimple des phénomenes que préſentent les différentes Conſtellations, dont l'ame univerſelle, ou l'eſprit moteur des Spheres empruntoit ſes différentes formes.

J. CH. DESAINT, Imprimeur du Châtelet, rue Saint-Jacques.

